

HENRI  
BOSCO

IRÉNÉE

SEATTLE PUBLIC LIBRARY



0 01 00 3307179 5

HUM

FRENCH

B43

BOSCO


1982

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD



FEB 07 1997



Digitized by the Internet Archive  
in 2023 with funding from  
Kahle/Austin Foundation

<https://archive.org/details/irenee0000bosc>







Henri Bosco

COLLECTION

L'IMAGINAIRE

Irénée

Calimond





Henri Bosco

# Irénée

Gallimard

Henri Bonin

Irène

© Éditions Gallimard, 1928.

Henri Bosco est né en 1888 à Avignon, dans le vieux quartier pontifical. De souche provençale et italienne, sa famille est apparentée à saint Jean Bosco, le fondateur des Salésiens. Bosco prépare l'agrégation d'italien à l'Institut de Florence. Il est professeur à Avignon, à Bourg-en-Bresse, à Philippeville. La guerre ne lui fait pas quitter les ciels méditerranéens. Il fait campagne aux Dardanelles, en Macédoine, en Grèce.

La paix revenue, il passe dix ans à l'Institut français de Naples. Il y écrit, en 1924, son premier livre, *Pierre Lampédouze*. Plus tard, il passe une autre longue partie de sa vie au Maroc, professeur au lycée de Rabat. Arrivé à l'âge de la retraite, il a partagé sa vie entre Nice et Lourmarin. Il est mort en 1976.

Son œuvre, qui reçut de nombreuses récompenses littéraires, comporte une trentaine de romans, des souvenirs, des livres pour les enfants.



A JEAN GRENIER

A CAMILLE SCHUWER



ARABESQUES





## I

Ce fut à Capri

Un bloc de pierre bleue dans une eau de cristal où nagent des requins pleins de mélancolie. Un funiculaire (très cher) qui grimpe dans les fleurs jusqu'à une terrasse pompéienne...

Et je suis arrivé, un soir, par le dernier voyage, vers minuit, au milieu d'une pure clarté, avec mon âme et mon bagage de cuir pour jouir de l'été.

Elle dansait sur la terrasse du funiculaire.

Au milieu des quatre colonnes, il y avait un disque blanc peint par la lune sous ses pieds. Elle dansait très gentiment. Elle dansait, et autour d'elle, en cercle, avec des poses hiératiques, on distinguait très nettement quatorze jeunes filles inverties. Elle dansait. Un prince russe avec des bottes parfumées, appuyé contre une colonne de plâtre, jouait mollement de la flûte.

— Je m'appelle Irénée, disait-elle parfois...

Il faisait clair, il faisait sombre, que sais-je ? Et cependant au fond de l'ombre on voyait un élève français de l'école de Rome qui battait la mesure avec son pied. C'était un tout petit jeune homme, mal habillé, venu là au hasard des villégiatures. Tout le monde dormait dans l'île. Une coupure d'ombre cachait un guitariste. Pas un touriste, sauf un Anglais, pieds nus dans des sandales d'or. Il était immobile. Vers le Nord, dans une villa bleue aux créneaux de faïence, avec un peu trop d'insistance, un Allemand jouait du cor. Elle dansait. Son joli corps avait l'air de cueillir la danse. Quatre portiers d'hôtel, en casquettes de cuivre, la regardaient. Je dus les suivre...

Je fis rapidement sa connaissance.

Elle était grande et mince (un peu de rouge). Elle me fit des confidences.

— Papa est baron, me dit-elle.

Je saluai. Elle ajouta :

— Il est aussi dans les affaires. Il vend des raisins de Corinthe et des lampes électriques de poche.

Je poussai une plainte. Elle rougit.

— Est-ce un reproche ?

— Non, c'est un souvenir.

Ce n'était qu'une feinte et, pour tout arranger, je laissai tomber un soupir léger.

Nous étions quelque part dans le hall de l'hôtel. Elle me dit :

— Offrez-moi du champagne.

Je la jugeai naïve et je pris un cocktail tout en lui parlant de l'Espagne.

Sa sœur ressemblait à Racine et sa mère était molle. Toutes deux, d'ailleurs, immobiles, tournaient le dos à un palmier. Leur attitude était correcte. On entendait le ressac de la mer. Je me taisais. Elle me dit :

— Hé ! Parlez-moi, mon cher.

Je devins triste. Je n'aime pas que l'on insiste. Je ne répondis rien et je serrai mon cœur. Que voulez vous ? Je suis si tendre ! Je me mis à compter jusqu'à 748. Et le temps qui tournait en cercle autour de nous, comme un loup, à bonne distance, mystérieusement engendrait le silence.

Alors elle me dit :

— Je suis née à Naxos dans les Cyclades.

## II

Le lendemain, je la revis au bar. Je m'ennuyais. Il était tard.

— Ah ! me dit-elle.

Et je lui répondis :

— Votre mère est bien belle.

Elle sourit innocemment et murmura avec une pointe d'accent et de tendresse :

— Voyez-vous, maman est duchesse...

J'eus un mouvement de jeunesse et je lui pris les mains avec reconnaissance en m'écriant :

— Mais c'est charmant ! Il fallait me le dire !

Elle me regarda en souriant. Ah ! ce sourire !

Alors on vit entrer maman, et, comme si maman ne nous suffisait pas, on vit aussi entrer papa, et, derrière papa, le profil racinien de Céphise.

Je retirai ma main par discrétion. Peine perdue. Personne ne s'en aperçut. Le mixter astiquait un robinet de cuivre.

Quelques familles apparurent. Papa but. Il but tout seul. Il fallait bien que quelqu'un bût. Il but une infusion de tilleul.

Je fus correct.

Les familles s'étaient assises. C'étaient des gens du meilleur monde. Leur silence était tel qu'au pied de l'île, sous l'hôtel, on entendait glisser la Méditerranée.

— Irénée, dit papa, ma petite Irénée, récite-nous donc ces vers de François Coppée que l'on t'a appris au couvent, pour les déclamer à l'occasion du jour de l'an. Cela fera plaisir à ces messieurs et dames.

— Très volontiers, dit Irénée.

Je descendis de six cents pieds dans le fond de mon âme, d'un coup, épouvanté. J'avais peur d'une catastrophe, dès la première strophe.

Irénée se leva. Elle porta d'abord ses yeux au ciel, Ensuite, elle joignit les mains, gonfla deux petits seins, ouvrit la bouche, et annonça très simplement :

— *L'Hirondelle de Bouddha*, poème en vers alexandrins, par François Coppée, de l'Académie française.

Un temps.

Puis elle commença :

*Quand son enseignement eut consolé le monde,  
Le Bouddha, retiré dans la djongle profonde,*

*Et du seul Nirvanâ devenu soucieux,  
S'assit pour méditer, les bras levés aux cieux...*

J'étais resté pendu dans le fond de mon puits, à 300 mètres sous la terre. Mais les mots m'arrivaient nettement, un à un, comme des gouttelettes froides. J'étais transi et j'étais roide et je pensais : « Assez ! assez ! assez ! »

Vain espoir, j'entendais quand même :

*... Le temps avait rendu tout maigre et tout débile  
Le corps ossifié de l'ascète immobile...*

Et je remontais malgré moi. J'avais chaud, j'avais froid. Et la voix me chantait, en me hissant, hélas !

*... Dans sa main sèche et grise ainsi que du granit  
Une hirondelle vint un jour faire son nid...*

Et mon cœur répondait : « Finis ! » Tout espoir était inutile. Où fuir quand on est dans une île ?

Je remontais toujours. Chaque vers me tirait en haut de quelques mètres. Je ne savais plus où me mettre, ô mon amour. Et tout cela était si beau que, lorsque j'émergeai à la lumière, le barman qui lavait un verre m'apparut, l'air ravi, derrière son comptoir.

C'était un noir, un très beau noir. Il écoutait, la bouche bée :

*La lune qui blanchit et le soleil qui dore...*

disait encore la charmante Irénée.

Étrange destinée ! On voyait qu'elle aimait le Bouddha, l'hirondelle, et son père, et sa mère, et sa sœur, et les ailes de tout ce qui roucoule, et de tout ce qui peut être rose, cendré, mauve, lilas ou bleu. Dieux !...

*... Cet ascète (dit-elle)*

*Pleura comme un enfant la mort de l'hirondelle.*

Elle se tut.

Toutes les familles se tournèrent vers moi.

Je pensai :

— Lampédouze, il va falloir que tu l'épouses...

Et je dis doucement à mi-voix :

*Un jour, visible autour d'un buisson tout en flamme,  
Dieu voulut résumer les charmes de la femme  
En un seul, mais qui fut le plus essentiel,  
Il mit dans son regard tout l'infini du ciel...*

Je saluai. Je pris mon stylo et j'écrivis ces quatre vers sur l'album mordoré de la famille, entre un sonnet en espagnol et une marguerite dans un vase.

Épanouissement. Ce fut une rose des vents multicolore.

Irénée sentait le jasmin. Trois jeunes filles enlacées regardaient le barman solitaire. Je fus assez poli pour penser à Tibère. Je buvais de la menthe colorée au bleu de méthylène et je voyais dans le hall circulaire quelques couples en bois articulé qui disloquaient leur ataxie locomotrice au son d'un jazz-band détraqué par quelque vice. Le parquet était rond et lisse et le plafond laqué. Dehors la nuit semblait divine. Le barman tordait une éponge sur le nickel de son comptoir. Dans le hall où l'ovale immense de la danse glissait aux pas comme un miroir, j'avais épanoui mon silence pour voir passer et repasser comme un cygne suivant le sillage d'un songe la Bérénice de Racine.

Tout le monde avait fui, le papa, la maman, la sœur et les quinze familles, et je ne sais combien de jeunes gens avec autant de jeunes filles.

J'étais seul dans le bar.

Tout Capri sentait la mélisse. L'Anglais aux pieds trempés dans l'or buvait dans une flûte en verre de Venise un vitriol d'azur. Sous l'élan de mon moi le plus intérieur, j'avais étendu mes limites hors de mon cœur vers d'indicibles solitudes. Le bar abandonné sentait le piperminet et le sirop de gomme. Une fleur



souillait de son sang le marbre de ma table. Par la fenêtre ouverte au-dessus des jardins, on voyait, quelque part, dans le lointain, au delà de la mer, vers l'îlot de Sirènes, un feu fixe briller sous le cap de Minerve.

— Pourquoi êtes-vous triste?

Irénée était là.

— Vous aurai-je vexé? murmura-t-elle.

Irénée me parut si frêle, avec ses grands yeux verts qui montaient jusqu'aux tempes, que j'eus un mouvement de tendresse. Il partit de ma gorge. Il voulut dire un mot, mais le mot avorta. Refoulé dans mon âme, il déplaça mystérieusement au ras de ma mélancolie un grand nuage pur et un long paysage de collines, de thyms, de cyprès, de troupeaux, avec l'odeur des bergeries.

Une question vint sur mes lèvres, s'y posa et s'épanouit :

— Irénée, aimez-vous le fromage de chèvre?

— Oui.

— Ah ! m'écriai-je, en mon pays, il y a de grands pins qui ombragent les puits et de vieilles maisons avec leurs destinées. Irénée, ma chère Irénée, entendez-vous encore ce cruel Allemand qui souffle dans un cor, là-bas, au cœur de l'île? Son divertissement me paraît inutile. La saison est, ce soir, si odorante,

contre les flancs du Luberon, dans les pinèdes de Provence ! Les sangliers tout barbelés de ronces y mangent le cytise et la bourrache bleue. Il y a des chemins où, la nuit, lorsque tremble un peu de lune au bout d'un genévrier noir, les lièvres se rassemblent pour danser tendrement ensemble sans qu'un chasseur puisse les voir. Je les ai tant aimées ces ravines perdues et ces crêtes où l'étendue est allongée par le mistral. Les cornemuses du village y vont danser parmi les herbes pastorales, parmi la pimprenelle aux graines d'anis vert, et le napel aux capuces de moines, et l'aigremoine et la bétoine des montagnes, et le souci des Alpes et le mille-pertuis, et les dents de lion, et le florion d'or, et l'argentine potentille, et l'armoïse, et la camomille, et l'hysope, et le mélilot, et la couronne de la Vierge. Toutes les saisons se parfument dans ces plantes aimées de la pharmacopée. Barbes de chèvres et centaurees, ce sont de bonnes filles des montagnes. D'antiques clarinettes accompagnent les troupeaux de brebis qui vont y pâture. Quand j'y songe, je voue à leur rusticité la mélancolie qui me gagne. C'est l'été, là-bas, c'est l'été. Irénée, Irénée, aimez-vous la campagne ?

Irénée était désarmée.

Elle me dit :

— Hélas ! je me croyais aimée...

### III

Tu le fus, Irénée...

L'air était doux dans les Jardins d'Auguste. Je m'étais arrêté sur la pointe d'un roc. Je rêvais à Locuste jeune. La mer était bonne. On voyait au large, vers Positano, quelques lanternes à l'acétylène se balancer sur l'eau pour la pêche au trident.

Pleine lune. Pas de vent. Il faisait chaud.

Soudain, je l'entendis rire tout haut, du côté de l'escalier Krupp. De vagues amoureux échangeaient des guitares sur une terrasse inconnue en marbre de Carrare et une Juive russe, toute nue, se promenait dans la Chartreuse. Un petit phare, craintif et haut comme une botte, pilotait un récif tout le long de la côte. C'était une nuit balsamique où une âme théosophique errait, je ne sais où, dans un jardin fermé. Je l'entendais parfois qui chantait des versets mystérieux avec un accent britannique.

Le rire d'Irénée était tombé.

Le terébinthe et l'aloès piquetaient la falaise. J'étais mal à mon aise. Pourquoi, mon Dieu ? N'était-ce pas l'heure charmante où les formes succèdent aux formes nonchalantes par esprit de fluidité ? Avec leurs dieux marins guidant des quadrupèdes, les constellations, toutes fraîches, montaient. Le printemps inclinait doucement vers l'été les flancs limpides d'Andromède. Sur toute l'étendue humide, la volupté, des Colonnes d'Hercule aux flots de Propontide, chargeait la mer de sa beauté.

Maintenant Irénée s'approchait des jardins.

Elle disait :

— J'aime les chiens, les grands chiens lévriers, et aussi le puma qui est une sorte de petit tigre. Ah ! le puma !...

Près d'elle on voyait un jeune homme. Il se taisait. Sans parti pris, il me parut vulgaire.

Irénée riait fort (où donc était sa mère ?).

Un grand pin parasol tournait sur mon amour. Irénée se laissait aller aux confidences. Elle disait :

— Papa me gronde tous les jours : « Irénée, tu devrais porter des bottines. Irénée, tu te lèves à onze heures et demie. Irénée, tu n'as pas raccommodé mes chaussettes de laine. Irénée, je n'aime pas les danses modernes. Irénée, il faut apprendre la sténographie et la dactylographie et même la télégraphie.

Irénée, refais-moi cette addition avec la preuve. Irénée, pense à ton trousseau. Irénée, tes costumes de bain sont indécents. Irénée, as-tu écrit un compliment à l'oncle Athanase? C'était hier sa fête. Irénée, je ne vois pas d'un très bon œil ton orgueil. Irénée, tes lectures sont déplorables. Qu'est-ce que c'est que ce René Bazin? Irénée... » Ah! pauvre Irénée!... Et cependant j'aime beaucoup papa. Il est si bon. Et puis au fond il a raison. C'est égal, il m'embête, surtout avec ses chaussettes de laine. Figurez-vous qu'il va les fourrer sous mes draps pour me faire honte. Et cependant, Harry, j'ai de grands rêves, c'est-à-dire de grands besoins. Je voudrais des valets, des autos, des sloughi, et des tentures d'or pleines de fleurs énormes, et des sofas (ah! beaucoup de sofas!) et des tapis par-ci par-là, et des glaces partout, dessus, dessous, à droite, à gauche, et pour m'éveiller le son pur d'une cloche de cristal de roche au-dessus de mon lit, et parfois un très long voyage en wagon-lit ou, sur un paquebot anglais en cabine de luxe, une course jusqu'à Ceylan, jusqu'à Mysore, et peut-être plus loin encore, et puis de la musique très pathétique pour accompagner mes tourments, car je souffre, je suis sceptique, j'ai des vapeurs et des aspirations mélancoliques. J'ignore la passion, j'adore l'esthétique et je déteste la raison.

Du reste, il n'y a guère qu'une danse où je puisse me plaire un instant, car je suis l'éphémère. On me trouve jolie en travesti. C'est la duchesse Hibalgado qui me l'a dit. Je lis *Les Grands Initiés* et j'ai peur des tables tournantes. Je compte être fidèle à mon mari. Pensez-vous que je sois charmante, Harry?

Ils s'en allèrent.

O Zodiaque !

## IV

Je ne lui fis pas un reproche.

Je me mis à l'aimer. Je devins dur, austère, farouche.

C'était la fin du mois de juin. On voyait arriver les baigneurs en flanelle. Irénée les connaissait tous. Ce fut une époque cruelle. Les Sept martyres !

Parfois elle bondissait vers moi et me disait :

— Allons, mon cher, soyons plus gai, un peu de courage, que diable !...

Je pâlisais de rage. J'aurais tué. J'aurais mordu,

Parfois aussi elle devenait sage. Elle allait se poser sur un rocher pointu où un ascète demi-nu, avec des cheveux roux et une barbe inculte, l'initiait, me disait-elle, au culte de Brahma. Ce jour-là, je ne lui parlais pas. L'ascète était végétarien et portait de fortes sandales. Il vivait dans les villes d'eaux et sur les plages. Irénée affirmait :

— Mon ami, c'est un sage, un front auguste

On l'appelait Guldammn-Fakir. Il parlait allemand, comme de juste. Je n'avais qu'un désir, l'étrangler, le jeter à la mer, puis partir.

Partir !...

Ah ! voilà le secret de mon amour. Du jour où je vis Irénée, je sentis dans mon cœur le désir de la fuir. Aller ailleurs, par la voile, par la vapeur, courir exactement vers le Nadir, la quitter, ô bonheur ! l'abandonner ! Plus je l'aime, plus j'ai envie de m'embarquer pour les îles Canaries. C'est curieux tout de même. Je lui écris trois fois par jour, je lui télégraphie, je l'adore (car je l'adore, sans aucun doute), mais je ne tiens pas à la voir. Elle m'a donné le goût du voyage. Je vais, je viens, je pense à elle dans les trains, en prenant mon billet, en comptant les bagages ; je lui envoie des souvenirs, un caillou peint sur lequel un émigré russe a dessiné Monte-Carlo, ou une guitare en écaille, et tout cela bien emballé avec des fleurs autour et des rubans, mais je n'ai qu'un désir : continuer longtemps. Sa présence m'est inutile. L'homme est étrange. Tout l'inquiète et le dérange. Il ne vit que de souvenir. Messenger de l'Amour, prends ta haute volée...

Le fakir lui disait :

— L'abzolouutt ! l'abzolouutt ! Avant tout les étoiles ! O Herrlichkeit ! O Glanz ! Voyez-les ! Le Skorpion



dans le nombre VIII. Mustik ! mustik ! il vient ! il vient ! Ach ! avec le Dieu des batailles ! Heilige Kraft ! En haut ! en haut ! Élevons-nous ! La Pureté ! Reinheit ! Le Salut ! Erhaltung ! So ! so ! il faut marcher pieds nus ! Communiez avec l'être universel ! Faites Korps avec la Nature ! Le fluidum ! Le fluidum ! Ganz flüssig ! le fleuve, le nuage, l'âme, die Seele ! la vie ! Ach ! Gymnastik du fluidum ! Abondez dans les lignes courbes, le rythme ! la violente saillie des hanches et des seins ! Schön ! Balancez votre korps ! So ! so ! Langsam ! Soavemente ! Sanft ! Soavissimamente ! Voilà ! Enkore ! Così ! così ! Un point dans l'immensité de l'espace ! Ya wohl ! Se plonger ! Se perdre ! untertauchen in die unermesslichkeit ! Ach ! l'ivresse ! Tuez l'humain ! Ne divinisez pas l'éphémère ! Pfui ! pfui ! Vergänglichkeith ! Je krache devant ce petit devenir qui vous charme ! Ewigkeit ! ewigkeith ! Warum widerstehen ? Warum ? Buvez de l'eau ! Pas de kaffee ! Du malt Hildbrandt, par exemple, et des légumes frais ! L'âme demande un korps très pur, un purissimo korpo ! La chair est korrupition ! Verderbnis ! Verwesung ! Evitez donc l'inflammation intestinale ! Prenez, à l'okkasion, pour adoucir vos maux, les inkomparables *Hoffamnns Tropfen du Professor Doktor Siegfried Hexenmeister, Bremen, Kaiser's strasse n° 187 A !* Katalogue gratis !

le flakon 3 marks 75 ! So ! Verstehen sie ? Capito ?  
 Le Dedans pur ! Innere Reinheit ! Et pour les nerfs !  
 le Kalme ! Die Ruhe ! Écrivez : *Doktor Albérich Wunder, Fabrikant, pillules du Nirvanâ, Scheidemühl, Tannenwald's strasse, n° 16 ! 5 marks-or, la boîte de 100 ! Unschädlich ! Innocuo ! Pas de danger !*  
 Donnez l'adresse à vos amis ! Sauvons les âmes !  
 Niente commercio ! Dans chaque boîte, la femme du docteur Alberich Wunder, de ses mains, met une petite fleur de vergissmeinnicht ! Toujours ! C'est la Poésie de la fabrik ! Fraù Wunder, gemutlich ! Intime ! Toujours l'Idéal ! La nuit tombe. Le ciel est bleu. Regardez ! Ach ! Helldunkel ! le klair de lune...

C'est ainsi que je rencontrai, un jour, Irénée qui vendait dans le hall du Quisiana des cartes postales au bénéfice du fakir. Elle m'en offrit, d'un air dur. J'en pris une. Le fakir là-dessus avait la prétention de ressembler à Jésus-Christ. Une robe de bure, une très longue chevelure, une barbe, et, au bas du portrait, en six langues, ces mots :

« *Liebe, Gesundheitslehre und Reinigung.* »

*Amour, Hygiène et Purification, etc., etc...*

Le fakir s'en alla.

Irénée s'isola du monde. Personne ne la voyait plus. Ce fut une bien belle retraite. Parfois, tout à

fait par hasard, on l'apercevait méditant sur la pointe d'une falaise, ou bien parlant, très loin, avec un chevrier et donnant à manger aux chèvres. Elle leur apportait des biscuits au sel. Un jour, je la surpris au creux d'une ravine en train de lire. Elle s'enfuit. Je ramassai son livre. L'avait-elle laissé tomber exprès? C'était un : *Traité de la Solitude, ou le moyen de parvenir à la Sagesse orientale par l'horizontalité du corps, une alimentation diététique et le flux du rythme intérieur.*

En épigraphe, ce simple verbe :

*S'étendre,*

Et quelques phrases soulignées :

*« Ne coupe pas la ligne d'horizon, mais sois lui parallèle. Tu te mets ainsi dans le sens du fluide... »*

Ou bien, un bon conseil :

*« Ondule. »*

Et, en marge, au crayon :

*« Je repte. »*

Entre les pages, un iris sec et une date :

16 avril 1924. Sant' Agata. Ravello. Villa Cimbrone

Puis un distique copié par une main étrangère.

*« Tout mon cœur, nuit et jour, repose sur ton sein.  
Tant que vivra ta foi, vivra mon espérance. »*

et en latin :

*« Corda tuo noctesque dies mea pectore sistunt  
Usque fides tua erit spes mea vivit adhuc. »*

Je mis le livre dans ma poche.

## V

Je ne la vis pas de trois jours.

A l'hôtel, sur les plages, dans le funiculaire, où j'allais, comme d'habitude, on ne rencontrait plus cette chose flexible. Au demeurant, je ne la cherchais pas. J'étais tout simplement un peu amer avec moi-même. Rien n'est plus cher à mon esprit que cette sorte d'amertume. Elle ressemble à ces préludes électriques qui précèdent d'une heure ou deux l'arrivée de l'orage.

J'étais paisible. Je prenais mon tub, chaque matin, à 7 h. 50, méthodiquement. Je me lavais les dents cinq fois par jour. Je mangeais trois plats à midi, deux le soir et, malgré mon rude appétit, j'avalais, le matin en me levant, une cuillerée à café de fleur de soufre et de crème de tartre. Ça facilite la digestion. Rien donc n'indiquait le désordre de l'âme. Je n'avais pas au cœur ce faux désir de voyage qui est le signe infailible du trouble. Je ne fuyais rien, je ne haïssais

personne. Je saluais aussi poliment que de coutume mes vagues connaissances. Je lisais les « *Petites annonces* » du journal. J'écrivais quelques lettres. J'attendais patiemment mon courrier. Mais, je ne sais pourquoi, le soir, en me couchant, moi qui suis si nerveux, si méfiant, si appréhensif, si intime, moi qui ne saurais fermer l'œil si la maison n'est pas hermétiquement close, moi qui ne puis souffrir un placard ouvert dans mon dos, hé bien, sans rien me dire, avec un air très bien joué de penser à tout autre chose, je faisais semblant d'oublier de pousser le loquet de ma porte.

Expliquez-moi, si vous le pouvez, cette étrange dérogation à de solides habitudes, peut-être héréditaires...

Et pourquoi ai-je alors gardé à l'intérieur mes souliers-sandales de cordes qui auraient dû, selon la règle, être déposés dans le corridor? Pourquoi ai-je laissé traîner, moi que la pureté habite, quelques lettres (enveloppes mauves, écriture gothique) sur ma table de travail? Pourquoi enfin, par un mouvement tout contraire, ai-je enfermé dans une inviolable valise les épîtres du cousin Péppus et de la tante Olympe? Ce cousin m'aime bien, cette tante m'est chère. Je les aime, j'y tiens. Alors?...

Nos actions ne sont pas claires, je le crains.

Un après-midi, je dormais, à l'abri d'une touffe de tamaris, sur un bout de rocher qui surplombe les eaux.

Il était cinq heures. Tout à coup j'entendis comme un rythme, pas un chant, non, un ahan scandé par dix ou quinze voix.

J'ouvris les yeux, je regardai, je vis.

Je vis la plage. Un canot tout verni se balançait sur l'eau. Dix jeunes gens, six jeunes filles, allongés à plat ventre, décrivaient une demi-lune.

Immobiles, les jambes jointes, le menton dans le sable, les bras collés aux flancs, les fesses au soleil, ils attendaient.

Devant eux et leur faisant face, Irénée, debout, en maillot, mince comme un crayon. Elle fit un signe.

Aussitôt le demi-cercle s'ébranla. Sans remuer les bras, par simples mouvements des hanches et des ventres, ils glissaient. Ils glissaient vers elle.

A mesure qu'ils s'approchaient, Irénée s'éloignait à reculons.

Si j'avais eu une carabine, j'aurais fait un malheur. Mais je n'avais pas de carabine. Je notai simplement sur mon carnet de poche :

*Ils reptent. Je refoule. 5 h. 10.*

**Ils reptaient en effet.**

Irénée, sans se retourner, arriva jusqu'à l'eau. Elle sauta dans le canot et prit les rames peintes.

Son troupeau s'arrêta à quinze centimètres de l'écume.

A défaut de carabine j'aurais bien aimé avoir un kodak. Je me dis : « Patience ! Attendons ! »

De son canot, Irénée se mit à parler. Elle disait :

— Je vais vous lire le chapitre III du *Traité de Gymnique et de Reptologie*, du professeur Parsifal Adelswaerd. Le voici...

Ils écoutaient. Ils écoutaient. Moi aussi j'écoutais, et je pensais au pauvre Polyphème. Ah !...

Irénée scandait cette prose. De la main gauche elle serrait son livre. De la droite, parfois, elle faisait un geste impérieux.

Puis elle s'arrêtait de parler. Et son troupeau de monstres poussait un long gémissement.

La mer était fidèle aux consignes du calme plat.

Cela dura bien une demi-heure. Irénée reposa son livre au fond du canot vermillon, saisit ses avirons et s'éloigna du rivage...

Doucement...

Aussitôt ses disciples reptèrent. Ils entraient dans l'eau à plat ventre. Ils nageaient tous ensemble, écartant d'un coup bras et jambes, silencieux, toujours en demi-cercle.



Irénée s'installa sur un récif.

Le troupeau se mit à tourner lentement autour du bloc de pierre.

Irénée se taisait.

Le récif avait l'air d'un coquillage.

Le jour tombait.

Je fus sage. Je me retirerai...

Le soir même, j'écrivis une lettre de dix pages à Cyrille Sylvère, une lettre très bien composée, une lettre sérieuse, contenant un sujet concret, une lettre, je m'en souviens, sur *l'O inaccentué dans le dialecte picard*. Pourquoi le dialecte picard? Parce que Cyrille Sylvère a écrit un roman où des Picards font la conversation ensemble, en picard, naturellement. Et ces Picards, à ce que l'on prétend, se laissent aller, dans le texte, à des fautes de phonétique picarde. De là mon étude critique. Je ne sais pas un mot de picard (vous le sentez à mon accent), mais je vois bien ce qu'il faut dire. Il faut dire que le picard de Cyrille Sylvère, dans un pareil roman, qui est une œuvre d'art, est un bon picard littéraire. Citer Marivaux et Molière...

A minuit moins un quart, j'allais me mettre au lit, lorsque je m'aperçus que l'on faisait un peu de bruit à quelques pas de ma fenêtre, dans le jardin de l'hôtel.

J'éteignis ma lampe et je passai sur le balcon.

La lune était venue tendrement se poser juste à la pointe d'un cyprès. Elle éclairait une pelouse entourée d'un bosquet de térébinthes. Des espaliers de roses mettaient de grands blocs de parfums çà et là dans le jardin clos.

Il faisait doux.

Le bruit des flots semblait laiteux. Un pur silence occupait la durée.

Tout à coup j'entendis un soupir.

La lune était si jeune encore qu'elle donnait peu de lumière.

Cependant on entrevoyait des ombres, une ondulation sur le sol et un froissement d'herbes molles...

Je crus deviner que la pelouse était peuplée d'étranges créatures. Debout, sous le cyprès, une forme mince, plantée.

A côté d'elle, une silhouette trapue. Qui?

Je fis un vœu (inutile comme de juste), celui d'avoir dix flammes de bengales ou un projecteur électrique...

Le silence revint sur la pointe des pieds.

Je me dissimulai derrière une persienne. Je me dis :

— Circé qui tente les Sirènes...

Un son pur, un son grêle et rond comme une baguette de cristal colora l'ombre.

J'e crus voir la silhouette trapue promener un tuyau de métal sur ses lèvres. La flûte, la syrinx...

Puis le son devint grave. Dans le ciel je cherchais le Lion et la Vierge. La lune, qui s'était légèrement haussée pour mieux y voir, demeurait pure. Je compris que deux ombres remuaient.

A gauche, sous une charmille, elles avaient l'air de déshabiller une forme blanche. Puis elles l'entraînèrent.

J'entendis une voix d'enfant qui disait :

— Écoute, Initiée, les Enseignements du mystère...  
Le vent souffla un peu et la voix se perdit.

Alors les deux Ombres poussèrent, vers un groupe immobile, la forme qui me parut tendre...

Et la flûte reprit sa note grave.

— Je ne sais pas tout ce que savent les Sages...,  
gémissait la voix de l'enfant.

Un disque de métal trembla, et j'entendis :

— Pour naître, il faut mourir. Il faut qu'on te tourmente. Tu dois connaître la souffrance. Silence ! silence ! silence !...

Un cri.

La forme blanche tombe.

On l'agenouille.

Elle lève les mains, elle tend ses deux bras...

Elle implore un objet, un objet caché sous un voile...

Elle se redresse, elle fuit... Elle revient, elle retombe à genoux, elle se tait.

La flûte entre en fureur. Elle s'élance, aiguë, déchirante. Elle perce...

La lune se cachait derrière un pan de mur. Sauf une crête de clarté l'ombre était souveraine...

J'entendis un bruit cingler l'air. Un sifflement ! Quelqu'un gémit.

Puis, le silence...

Je rentrai dans ma chambre.

Je réfléchis un bon moment, et j'ajoutai un Post-scriptum tout en bas de ma lettre à Cyrille Sylvère.

« ... Pourtant, en français, la tendance générale à ouvrir les O inaccentués l'emporte quelquefois, et il n'est pas rare d'entendre : *côteau*, *côtelette*, *hôtel*, *hôtelier*, avec des O ouverts. On entend souvent aussi *polaire*, malgré *pôle*, qui a un O fermé, *diplomate*, avec un O ouvert, malgré *diplôme*, auquel on ne le rattache pas... »

## VI

Je n'étais ni triste ni gai. Pendant quatre jours je vécus sévèrement. J'évitais de troubler en moi deux ou trois nappes de silence.

L'eau qui dort...

Le mercredi 7, à 6 heures de l'après-midi, étant allongé de mon mieux au bas d'une falaise, je faisais quelques réflexions concernant l'emploi du vert malachite par Cézanne, lorsque je vis dégringoler sur moi un caillou gros comme une noix. Je ne bougeai pas. Je le jure. Je n'eus pas peur. J'aurais dû avoir peur.

Le caillou ne me toucha pas.

Je m'éloignai un peu (il faut avoir du bon sens tout de même), je levai la tête et je vis un buisson remuer.

Je rentrai à l'hôtel.

Je revins lentement par des sentiers de chèvres. Je montai tout droit à ma chambre. Je m'assis.

Sur ma table à travail, dans un verre plein d'eau, d'eau toute fraîche, il y avait une rose.

Parfaitement, une rose.

Cette rose était là. Elle n'était pas à côté. Elle était là.

Depuis combien de temps? Je l'ignore.

Près de la rose, ma brosse à dents posée, pour le tenir en place, sur un bout de carton.

Sur ce carton, ces mots :

*« Vous reviendrez.*

*Si vous étiez vraiment fâché, mon cher, vous auriez emporté sur vous la clef de votre chambre.*

*Et puis... »*

Ce billet me vexa beaucoup. *« Vous reviendrez... La clef de votre chambre. »* Je fronçai les sourcils. Je suis rétif. J'ai horreur de savoir qu'on essaye de surprendre le jeu caché de mes décors, surtout quand je me le cache à moi-même. De plus, je ne voudrais, pour rien au monde, qu'on me crût amoureux. Je puis l'être. Jupiter, Apollon, Pétrarque l'ont bien été. Malgré tout, cela m'est désagréable. Si vous tenez à disposer de mon cœur, manœuvrez sans que je le voie.

Hélas ! Je ne le vois que trop. Toute manœuvre m'apparaît. Le mieux est encore de m'aimer, sans arrière-pensée...

C'est cela que je me disais obscurément, sans me le dire, dans ce langage inexprimé des sous-vellétés et de quarts de désirs avec des soupçons de tendresses qui remplacent l'élan ou le raisonnement positif, quand le temps se met à l'orage et qu'avant le premier nuage on sent un peu de vent glisser et frémir sous les platanes, et que l'on pense : « C'est curieux ! J'ai un poids de six livres au creux de l'estomac. »

Irénée...

Quel démon vous ramène vers moi ?

Mes yeux étaient tombés sur ces deux mots :

« *Et puis...* »

Deux mots avec des points de suspension. Ah ! le rôle des points de suspension dans les lettres de jeunes filles... Tout le possible ! (A nous d'en profiter.) Est-ce un aveu ? Est-ce un regret ? Est-ce un remords ? Un pardon demandé ? Un appel ?... En tout cas, ce n'est pas un refoulement. J'en suis sûr. C'est une fausse dérobade. C'est la biche qui fuit et qui veut qu'on la suive...

Dois-je la suivre ?

Belle question ! Mais le puis-je vraiment ? Et ne sais-tu pas, Lampédouze, que tu n'as jamais été capable de faire plus de quatre pas, dans la rue Mouffetard, derrière les grâces faciles qu'on y ren-

contre ? Je te vois. Tu tires ta montre et tu te dis : « Il est midi et dix. C'est l'heure de mon déjeuner. Justement, aujourd'hui (quelle guigne !), je suis invité chez tante Olympe. Ne faisons pas attendre... »

Tu n'aimes pas à suivre. Tu aimes à voir venir, à rencontrer, à croiser pour tout dire, et, quand tu passes, tu ne tournes jamais la tête. Tu t'en vas, le cœur déchiré, car très facilement il se déchire, mais tu pousses plus loin ta course. Tu attends, avoue-le, qu'on se retourne et qu'on vienne négligemment regarder près de toi, à l'étalage du libraire, la couverture du dernier roman... Car tu aimes la pureté. Tu désires que l'on t'appelle, et si l'on t'appelait, tu serais tout heureux, je pense, et aussi un peu embêté. En tout cas il faudrait que l'on t'accostât sous un prétexte raisonnable, sans esprit apparent d'aventure, simplement pour te dire, par exemple :

— Monsieur, excusez-moi, quel autobus faut-il prendre, ce soir, pour aller du côté des Tuileries?...

Irénée, vous vous méprenez sur l'effet de vos charmes. Ils sont grands. Je les sens opérer dans mon cœur. Mais les jeux de lumière et d'ombre qu'ils y portent ne sont pas toujours ceux qu'espèrent vos caprices. Irénée, vous reprenez... Je glisse. Quand on a une âme trop tendre, croyez-moi, on sait se défendre. Que serais-je en vos mains, si j'allais simplement



vers vous, abandonnant toute défense, me livrant à vos destructions, après la vision de ces danses nocturnes que je ne distinguai pas bien, il est vrai, à cause de la faible clarté de la lune, mais qui m'ont rappelé les Mystères orphiques? Y étiez-vous? Je n'en sais rien, et je ne veux pas le savoir. Mais, voyez-vous, Irénée, tous vos traités de gymnastique ne m'ont jamais rien dit de bon. Et sans doute, j'aurais déjà fait mes valises et quitté cette île de chèvres, si je n'avais un peu de fièvre, oh ! un simple résidu de paludisme qui me fait craindre les fatigues intempestives du voyage.

« *Vous reviendrez...* » Qu'en savez-vous? Même si je reviens, sera-ce un vrai retour? J'ai laissé ma clef à la porte ! J'en conviens. Mais qui m'a envoyé un caillou sur la tête? Et qui a écrit ce billet criblé de points de suspension? Au demeurant, vous ai-je fait des confidences? Ai-je dit, en votre présence, par hasard, un mot tendre à la lune? Ai-je paraphrasé le Cantique des Cantiques ou murmuré, la nuit, à votre oreille, des mots incohérents, à propos de Cassiopée ou d'Andromède? Qu'avez-vous à me reprocher? Je ne vous ai fait qu'un seul cadeau, le *Zagreus*, ou la *Description des culles secrets de Dionysos*, par le professeur Macchioro de Naples. Il vous a passionné, m'avez-vous dit. Je m'y attendais.

Tout, sauf moi, vous passionne. S'il m'arrivait de vous aimer vraiment, ce qu'à Dieu ne plaise, Irénée, de vous aimer comme on dit que l'on aime, avec les griffes et les dents, je serais, je le sens, le plus infortuné des hommes. Ne croyez pas pourtant que je vous fuis par crainte de m'attacher aux caprices d'une infidèle. Je ne vous fuis, ni ne vous cherche. J'habite le n° 12. (J'habite toujours le n° 12 partout où je descends. C'est une vocation.) J'y fais chaque matin mes exercices musculaires, je m'y tube, j'y dors, j'y écris quelquefois. Je pourrais en partir librement. J'y repose. Car j'y repose, malgré vous, qui m'épiez peut-être en ce moment par le trou de la serrure pour juger les effets de votre prose, sans toutefois pousser la porte. Je suis indépendant de vous. Vous partez. Je ne bouge pas. Vous revenez, car c'est bien vous qui revenez, je ne bouge pas davantage.

S'il est vrai, et cela doit l'être, que vous soyez en ce moment en train de vous morfondre à l'entrée de ma chambre, ne vous gênez pas davantage. Tournez le bouton...

Irénée tourna le bouton. Elle entra simplement, sans mot dire. Elle prit le fauteuil d'osier qui était près de la fenêtre, et s'assit en face de la mer.

Elle avait l'air de me boudier.

Je pris mon Baedeker. Je l'ouvris à la page 253.

Il faisait chaud. On entendait un rémouleur qui faisait siffler ses couteaux sur le disque fluide de sa meule.

Irénée regardait toujours la mer.

Elle ne bougea pas jusqu'à 6 heures.

A 6 h. 30, elle dit :

— Oh ! oh ! tout le dos me fait mal. Quelle folie !...

A 6 h. 40, elle pleurait.

## VII

Nous nous revîmes.

Elle mincissait à vue d'œil. Je la voyais parfois qui dansait sur les pointes de son âme, toute à son jeu, et qui pourtant semblait atteinte d'une étrange langueur. Souvent elle se dérobaît à ses caprices et s'appuyait un peu sur le bord de son cœur. Délices ! Elle disait avec candeur :

— Oui, c'est vrai, je n'ai pas de vices. Ne me regardez pas avec ces yeux moqueurs.

Elle souriait sans malice, j'en suis sûr. Puis elle murmurait :

— Ce sont de bons garçons. Je les fais tourner comme des girouettes. Coquette ? Non ! Ils sont si bêtes ! Figurez-vous que rien ne les étonne. N'est-ce pas naturel ? Ils ont de jolies têtes. C'est pourquoi je leur donne du fil à retordre. Je suis d'abord charmante, exquise, un zéphyr, une brise. Je m'appuie tendrement sur leur bras. Je leur parle tout bas. J'ai

l'air de rêver avant de répondre. Je joue avec mon face à main. Je les vois fondre, fondre, fondre. C'est alors que je leur fais faire du chemin. Insensiblement je m'éloigne. Je leur témoigne quelque froideur. Je les quitte à neuf heures du soir, en oubliant de leur dire au revoir. Leur visage se peint en noir. Ils s'allongent, ah ! ce qu'ils s'allongent, c'est une chose inexplicable. Mais généralement ils deviennent très beaux. Cela me touche, je l'avoue, et comme dans ce jeu l'on jongle un peu avec son cœur, tout à coup je reviens vers eux. Ils sont d'abord désagréables, les pauvres petits ! Mais je sais les reprendre, et soudain les voilà si tendres que je fais une pirouette avec un tout petit regret. Ah ! un délice, un tourment minuscule, qui est mon très modeste bénéfice, et qui me donne le désir d'être bonne, très bonne, charitable. C'est là le second point de l'attendrissement. Je combine une promenade, je me sens prise de pitié, et j'offre à mon pauvre malade, très franchement, mon amitié. N'est-ce pas que je suis gentille?... Pourquoi faites-vous cette tête ? Avez-vous des vapeurs ? Ne suis-je pas tout près de vous ? Ne possédez-vous pas le meilleur de moi-même ? N'êtes-vous pas mon bon ami, mon bel ami, mon grand ami, mon seul ami ? Vous me menez à la baguette. Fi ! Suis-je bête ! Je n'ai plus un flirt aujourd'hui. Je ne me connais plus.

Vrai, vous me traitez comme une sotte et je vous obéis, je vous écoute, j'ai des remords, je crains, je doute. Ah ! c'est trop fort ! Je vous déteste...

Alors elle faisait un joli geste des épaules, puis ajoutait :

— Levons-nous un instant, mon cher. Prenez mon bras. Non ! Plus intimement encore. Inclinez-vous sur moi. Respirez cette fleur de chèvrefeuille. Souriez, souriez... Pas comme ça... Souriez avec fatuité... Oui, je le sais, c'est difficile, quand on manque un peu d'habitude... L'habitude de triompher... Essayez cependant... Marchons... Penchons-nous sur la balustrade... Parlez-moi des fleurs, parlez-moi des arbres... N'ayez pas peur... Allez-y, voyons, allez-y... Je vous étonne?... Laissez-vous faire... J'ai mon plan... Mais oui, mon plan, parfaitement... Tenez, il commence à produire ses effets coutumiers... Les moyens sont très bêtes... Les résultats très sûrs... L'homme n'a pas de cœur, l'homme n'a pas de tête, mais il a... ah ! il a quatre fils pendus, bien en vue, dans le dos, avec ces mots : vanité, jalousie, amour-propre et le reste... Je le maintiens... Faites un geste, un geste comme ça, gentil, pour me prendre les mains... Soyez persuasif et tendre et même un peu pressant... On doit penser que j'aime vous entendre parler sur un ton caressant...

Une minute !... Il faut que je tourne la tête... Parfait !... Duo de hautbois et de flûte... Il la quitte, il vient... Elle est seule... Qui?... Mais, mon cher, vous n'avez pas compris ? Je vous croyais homme d'esprit. Vous n'avez donc pas vu, sur la terrasse, Harry, tout simplement, Harry, en train de promener avec beaucoup de grâce la petite Kiki?... Tenez, il l'a laissée... Notre succès, mon bon ami, passe mon espérance... Profitons-en... Vous allez voir comme je suis... Il s'approche... Il salue... Bonsoir, Harry. Vous étiez là ? Oui?... Incroyable ! Hé bien, je ne vous avais pas vu... Et Kiki aussi était là?... Ah ! mais, c'est vrai ! je l'aperçois, toute seule, là-bas... Venez donc, Kiki, je vous prie... J'ai ici un ami charmant qui raconte à ravir d'adorables histoires. Je vous le laisse. Adieu. Il va vous enchanter. C'est à ne pas y croire...

Harry et elle s'éloignèrent.

La petite Kiki me regarda.

Elle avait une robe claire et ses yeux gris étaient purs et perfides.

Elle se vengera...

— Elle se vengera, me dis-je. Ah ! la haine des femmes !...

Kiki ne bougeait pas. J'eus envie de bondir vers Irénée et, sans souci des convenances, de lui déclarer :

— Oh ! Irénée, qu'elle imprudence ! Vous ne

connaissez pas Kiki. C'est une Anglaise métissée de Javanaise. Un danger terrible est sur vous, sous vous, contre vous, derrière vous, en vous ! Folie ! Revenez, revenez, s'il en est temps encore. Ce n'est pas moi qui vous implore. Moi, que suis-je, Irénée ? Mais je pense à votre famille, à la douleur de votre père si l'on vous trouvait étranglée, demain, dans votre chambre, un lacet jaune autour du cou, violette, Irénée, car vous seriez violette, je le sais, j'ai vu des pendus, c'est affreux !... Non, non, je ne puis accepter que vous mouriez cette nuit même, car vous allez mourir, Irénée... Cet imbécile qui vous accompagne et qui vous perd ne peut rien contre une vengeance intelligente. Or Kiki est intelligente, je le crains. Elle a tous les poisons, elle a tous les venins. Ah ! regardez-la ! Elle plante deux yeux de diamant vif sur ce bouquet de pins où, tous les deux, vous avez disparu. Je le vois bien, hélas ! il est trop tard, pour que vous échappiez à cette âme vindicative... Mais vous laisserai-je périr ? Ne tenterai-je pas d'écarter de votre insouciance je ne sais quel poignard sinueux qu'on aiguise?... Je suis le seul rempart qui puisse vous sauver, le seul !... C'est dit, je vous protège. J'affronterai Kiki... Kiki, écoutez-moi, Kiki, venez ici... Ah ! quittez ce regard de pierre précieuse ! La vengeance est une chair creuse... Qu'espérez-vous ?



J'ai tout vu et j'ai tout compris. Harry vous a plaquée. C'est un muffle. Ce muffle a suivi Irénée. Rien n'est plus désolant, j'en conviens. Mais voyez, Kiki, toute l'ombre... je le dis à dessein : toute l'ombre, et non pas seulement ce point où vous avez fixé votre regard sauvage. Toute l'ombre, Kiki, c'est-à-dire autre chose, là-bas la constellation d'Hercule et la fin du vol pur des Pléiades... Voilà qui repose l'esprit. Voilà qui le soulève et qui l'épanouit au-dessus de nos haines éphémères. Mais non, Kiki, je vous en prie, n'exagérez rien. Irénée n'est pas si coupable, que diable ! Si elle a disparu, ce n'est pas pour mal faire, c'est pour aller trouver sa mère, j'en suis sûr, je la connais bien, un peu folâtre, mais sans aucune arrière-pensée... je vois enfin que vous vous apaisez... je m'y attendais... j'ai compris que vous aviez surtout besoin de votre lit. Allez vous coucher. Il est tard. Voulez-vous que je vous ramène ? Minuit sonne... Dormez, Kiki, dormez... Le sommeil est de bon conseil, et je sais que vous êtes bonne...

Je me tus.

Pas un souffle d'air.

Des constellations splendides étaient en train de tomber à la mer.

Kiki ne dit qu'un mot :

— Stioupid !

## VIII

Les femmes ne comprennent rien, mon cher...

Quoi qu'il en soit, le lendemain, Irénée eut une colique qui la tint quinze jours au lit.

Elle me fit pitié. Nous nous raccommodâmes.

Sa convalescence fut tendre. Elle me disait :

— j'ai une âme... Parlez...

Je parlais. Je prenais une voix de violoncelle. Cet instrument est doux au cœur des demoiselles. Irénée l'écoutait. Que n'eût-elle pas écouté? Elle écoutait, les yeux mi-clos, je ne sais quels vagues propos improvisés derrière moi par l'enchanteur qui me dirige. O prodige! de temps en temps, sans dire un mot, elle levait des yeux si beaux que j'avais le vertige. Et cependant l'hôtel, étonné de nous voir, en cercle, tout entier, était venu s'asseoir, avec ses inversions, ses cocktails et ses mères, autour de nous d'un air affreusement sévère.

Le bonheur est de verre...

Je souffrais qu'on le vit à travers mon amour.

Un jour, Irénée m'entraîna sur la terrasse. Elle me dit :

— Je suis très lasse.

La sœur rôdait dans l'ombre. Elle me parut grasse et jalouse de Lampédouze.

— Aimez-la un peu, gémit Irénée... Vous me ferez plaisir, je suis l'aînée.

— Mais je l'aime, lui répondis-je. Voulez-vous donc que je l'appelle?

— Méchant ! murmura-t-elle.

Une Diane jeune et leste au fond du ciel tendait son arc pour chasser dans son parc d'étoiles une biche céleste.

Irénée était triste.

Je lui demandai :

— Que me cachez-vous?

— Il va falloir nous séparer, soupira-t-elle. Et cependant il était doux de parler quelquefois ensemble. Maintenant tout est bien fini. On va, on vient, on se sépare. Mon pauvre ami, mon pauvre ami...

— Hé ! lui dis-je, quel cœur barbare...

— C'est bien simple. Papa m'a dit : « Ton cousin Biscaferlati a fini ses études. Je le prends avec moi. Il vendra des raisins au seuil des solitudes, et des

lampes de poche à Tripoli. Ce sera un très bon mari. » Papa est bon, papa est rude, et nous nous en allons lundi. Mon cousin s'appelle Pindare...

— Irénée, murmurai-je alors, vous ne connaîtrez pas les délices du monde.

— Des regrets, des pleurs, des remords !... Que voulez-vous que je réponde ? Ah ! vous me déchirez ! Qu'avez-vous fait de moi ? Pourquoi m'avoir offert d'innocentes folies ? ne suffisait-il pas à ma mélancolie d'avoir vu la lumière en Orient ? Tout en vous, tout en vous me déconcerte. Il faut danser, il faut danser...

— Irénée, quelle perte !

— Assez !

— Y a-t-il un lieu de délices où vous n'eussiez porté vos pas. Que le jour recommence ou que le jour finisse, Irénée, irez-vous où je ne serai pas ? Est-ce justice ?

— Ah ! Taisez-vous ! Voici papa. Il faut que je m'évanouisse.

Elle défaillit dans mes bras.

Papa passa et même repassa en culottes cycliste. Il était d'une humeur de chien. Et cependant il ne vit rien, j'en suis sûr et certain, que diable ! Il avait l'air de suivre une autre piste.

Irénée pesait sur mon cœur. Ainsi qu'Endymion

endormi sous un arbre, son col pur fléchissant un peu honorait mon épaule.

Je fus de marbre.

Je le fus. C'est un fait.

Je suis facilement de marbre. Je le suis tout à coup, inopportunément, dans les circonstances critiques. Mon corps est là, mon cœur est là, ma tête est là. Le goulot de cette carafe? Je le vois : il est court. Je vois aussi cette pantoufle rose et bleue. Je distingue, je sens, je renifle, je goûte un parfum compliqué d'oppoponax et de clou de girofle. Très discrètement je soupèse le corps abandonné d'Irénée toute tiède. Je me dis :

— Elle pèse environ cinquante sept kilos, et je sens qu'elle est presque nue...

Je songe aux îles Baléares. Puis brusquement je vois s'avancer les minutes. Elles sont rondes, minuscules. Elles descendent sur un fil comme des gouttelettes d'eau qui glissent, irisées, puis tombent. Il en tombe une multitude, l'une après l'autre, avec une rapidité vertigineuse. Alors l'appréhension, l'instinct, le flair des bruits qui peuvent éclater m'épouvante. C'est un coup de poing à la gorge. Un cri, l'écroulement, l'irruption, ou, ce qui est bien pis, le pas qui monte (les pas, notez-le bien, montent

toujours...) je me sens congelé au cœur des circonstances comme un beefsteack saignant au beau milieu d'un bloc de glace artificielle. D'un battement de cœur, je résume les possibilités. Je réalise les périls. Je les abhorre, je les appelle avec horreur. J'ai le sentiment du ridicule. Je me dis : « Nom de Dieu ! vas-tu donc te lever ? »

Je ne bouge pas.

Mes nerfs, tous à la fois, ont placé aux fins bouts de leurs bouquets en parasol, contre ma peau, un petit globe de mica qui les isole. Le contact ? Fini, je suis loin. Entre la chose et moi, il y a une distance. Et voilà le mystère...

Généralement, devant nous, nous n'avons qu'éten-dues imaginaires. Nous projetons des kilomètres. Mais en fait toujours nous touchons du doigt la crête tendre de nos horizons. Les lointains ne sont que nos rêves, et nous vivons uniquement de rêves. Nous ne regardons pas le sucrier ou les pincettes. Nous cherchons le fil de la mer ou le point culminant de la montagne. Nous les plaçons très loin pour les commodités de nos déplacements et, peut-être, pour étendre, entre nous et nos espoirs, un espace où jouer en attendant la mort. Mais dans le fond nous savons bien que ce n'est là que duperie. Du reste, où sommes-nous ? Dans le hall du *Quisisana* ou au

chapitre V de la *Critique de la raison pure*? Qui pourra nous l'apprendre? Non, non, ô mon amour, nous ne sommes jamais où l'on dit que nous sommes. Nous vivons à côté du point imaginaire où l'on nous voit. Parfois il peut sembler que nous nous rapprochions un instant de nous-même. Mais ce n'est qu'un éclair. L'unité n'est qu'illusion et plaisir d'amour-propre. Nous voyageons, nous voyageons sans cesse. Nous poussons devant nous l'horizon, le but, la limite. Il nous faut pour le moins cinq ou six pieds d'espace pour vivre en respirant un peu d'air dans la zone tiède et vivante où les nerfs se prolongent, flottent, pompent leur nourriture. Zone électrique de bonheur... Hélas ! il suffit d'un déclic pour que la zone disparaisse, un petit bruit sec sous le cœur, comme une bulle d'eau qui monte et crève... Alors je réalise ma présence. Je me remets là où je suis. J'y suis, et je ne suis que là. Je crée mon unité absolue. Je suis moi et, je le sens, moi, et moi seulement. Je voudrais fuir, je ne peux pas, je reste au centre. Impossible d'aller à deux pas de moi-même, de me mettre à l'écart pour regarder ce qui se passe. Les pieds légers du temps glissent, fins et narquois, devant mon nez. Ils ne le touchent pas. Le spectacle tourne. Il enlève, chaque fois, un pont au passage..

Irénée a l'air de dormir...



Suis-je timide? Banale explication. Non, je suis très hardi et j'ai dans les moments tragiques, le talon dur et élastique. Mais quand je me sens, là, là, vous me comprenez, avec Irénée sur les bras, eh bien, j'ai envie d'être ailleurs. Ailleurs, parfaitement. Du reste, où vous voudrez. A me promener par exemple, sur la place de l'Ezbekieh, au Caire, ou même bien plus loin, par delà les mers et les mers, dans les temples de Bourouboudour. On les dit fort beaux. Est-ce étrange! Irénée pirouette et tombe. Bzouff! Je me dis :

— Voyons, ai-je bien affranchi la lettre que j'ai écrite, ce matin, à Max Jacob? Est-ce 1 fr. 25 ou davantage? Les tarifs changent tous les jours et je ne voudrais pas que cet ermite payât, par ma négligence, une ridicule surtaxe, deux francs peut-être...

Vous voyez maintenant comme je triche. Je veux passer inaperçu. Je me glisse en dehors de la scène, et je m'assieds là-bas, tout au fond de la salle pleine, sur le dernier strapontin vide. Je suis un spectateur, un simple spectateur, un spectateur distrait que la représentation n'intéresse guère, qui bâille un peu et qui tire sa montre...

Irénée ne s'éveille pas... j'ai l'épaule engourdie... Je voudrais bien qu'elle se levât...

O folie! Et puis?... Si elle se levait, que lui dirais-



je ? Car il faudrait probablement lui dire quelque chose. Lui dirais-je :

— Irénée, allez-vous mieux ?

C'est impossible. Alors quoi ?

Ah ! je pourrais, peut-être, lui sourire. Mais voilà, je n'en ai pas la moindre envie. Je boude.

Entre nous, j'eusse préféré qu'Irénée conservât l'usage de ses jambes. Mais, du moment qu'elle l'a perdu, j'appréhende l'instant où elle va le retrouver. Cet instant viendra, il n'y a aucun doute. Elle n'est pas morte...

J'aime donc autant qu'elle dorme un peu, car, à la condition que personne ne vienne ici, somme toute, il vaut mieux qu'Irénée reste évanouie. Cela va me permettre de réfléchir et réfléchir, pour moi, c'est toujours penser à autre chose. Il est sage, il est délicieux de penser à autre chose. Car, si je me mettais à penser fortement à ma situation, qui peut paraître ridicule, j'aurais la tentation d'en finir. Je prendrais mon courage à deux mains. Je pincerais Irénée, fortement, au gras du bras. Elle se dresserait, fâchée, et elle me dirait : « C'est ça, mon cher, je le pensais, vous n'êtes qu'un fier imbécile ! » Et, naturellement, elle se tromperait. Mais j'ai bien peur, quoi qu'il arrive, hélas ! qu'elle se trompe. Certes, je pourrais bien, à la rigueur, lui jouer un bon tour, un

tour pendable. M'évanouir aussi, et me réveiller le dernier... Evidemment. Mais voilà, si quelqu'un entrerait, j'ouvrirais sûrement les yeux. Je me connais, je suis curieux... Que devenir?... La déposer par terre (le tapis est moelleux et très bien balayé) et lui laisser un mot, par exemple, ceci : « Je me suis absenté un instant, chère amie. Ne bougez pas, je reviens avec le docteur... » Peut-être... Mais non... Quand elle sera seule, elle s'éveillera immédiatement, j'en suis sûr...

...J'en suis sûr... pourquoi?... son évanouissement n'est-il donc que feintise?... Elle serre un peu la mâchoire... on voit un fil d'émail à travers ses paupières... le corps est souple cependant... mais oui, très souple...

Or, à supposer, par hasard, qu'elle n'ait pas perdu ses sens et qu'elle me voie entrepris (du moins en apparence), les yeux fixés sur l'horizon, les genoux serrés, inactif, que pensera-t-elle de moi? Rien d'aimable, c'est fort probable!

Dira-t-elle : « Il ne m'aime pas. S'il m'aimait?... »

Oui, mais vous, Irénée, m'aimez-vous?... Ah! si j'en étais sûr...

Hélas! j'en doute... Et puis, il suffirait que je fusse emporté par un mouvement de tendresse pour que vous surgissiez, ourroucée. Vous auriez un mot dur.

Je l'entends ! « Quelle horreur ! Ah ! monsieur, vous avez lâchement abusé des circonstances... — Je n'abuse jamais des circonstances, mademoiselle... — Quel toupet !... — Mais... — Assez ! Je vous estimais. Maintenant... — Maintenant?... — Je vous méprise... »

Hé bien, moi, Irénée, je ne puis vous haïr... Que m'importe le temps, la saison et le ciel?... Un seul point de douceur suffit à consoler de toutes les misères, un point tendre, au milieu de la chair et de l'âme, et ce point c'est l'appel de votre nom. Que m'importe un mépris ? Vous dansez trop bien, Irénée, pour qu'il ait à mes yeux quelque importance. Du reste, voyez-vous, les grasses matinées et le polissage des ongles, et tous ces petits soins qui nuancent l'élan de votre corps, vous font la peau si fraîche que j'aurais le désir de vous fuir à jamais, pour le repos de mon esprit, si je n'avais constaté quelquefois, oserai-je le dire ? que vous ne portez pas dans votre tête l'appareil encombrant de la fidélité. Vous ne liez pas vos discours.

Votre logique fait des pointes. Elle danse à la russe. Elle meurt comme un cygne ou comme Nijinsky bondit. Vols et caprices ! Ils me charment, ces vols, ils sont exquis, et, comme tout le monde, je suis pris à la fascination de vos chorégraphies... Mais au

fond qu'est-ce qui m'attache?... Posez-vous un moment sur ce rocking-chair. Chut ! Silence ! Laissez-moi regarder vos tempes. Hélas ! on n'y pourra jamais poser qu'une petite rose... Qu'offririez-vous à mon amour ? de l'imprévu ? j'en ai de reste. L'imprévu, c'est toute mon âme. Alors?... Eveillez-vous. Nous sommes d'excellents amis. Mettez votre maillot de bain. Nagez. Quand vous nagez, cela m'apaise. Vous avez les jambes bronzées, et, au sortir de la mer, vous sentez l'algue et l'iode... Quelques natations solitaires dans une baie où se balance une barque oubliée, voilà ce que je souhaite, Irénée, pour jouir de votre âme avec sérénité... Une Néréide fidèle...

Irénée ne m'en voulut pas... C'est curieux... Elle se fit docile et prévenante. Elle baissa les yeux. Elle avait découvert en elle des confusions inattendues. Loin de se fuir, comme toujours, d'échapper à sa propre forme, elle s'avavançait, dans la crainte et dans l'espérance, vers le point central de son âme.

Elle faisait ses malles.

Elle les faisait tristement : un mouchoir par jour, un petit mouchoir de batiste. La malle était béante...

Irénée se laissait tomber dans un fauteuil.

Elle regardait ses bagages.

Au milieu de sa table, on voyait dans un passe-partout en cuir frappé, un jeune homme, aux cheveux crépus, l'air assis, en faux-col...

— C'est Pindare, m'avoua-t-elle...

Pindare n'était pas méchant. On le devinait à sa mise. Je ne haïssais pas Pindare.

Irénée l'enferma dans une boîte de laque bleue. Il disparut.

Pauvre garçon !...

Parfois, Irénée cherchait l'ombre. Elle m'y entraînait avec une délicate violence...

Si Harry Billington passait, elle tournait encore la tête, et puis se rapprochait insolemment de moi, d'un petit mouvement d'épaules, avec humeur, une ombre de dépit et l'envie d'être aimable. Et, aussitôt, elle partait. Elle partait comme une excuse.

— Je reviens. Je suis là dans cinq minutes. Il faut que je parle à maman... Attendez-moi surtout...

Je l'attendais.

Cela ne durait jamais plus de deux heures.

Au retour, elle reprenait, avec un plaisir excessif, sa place auprès de moi, et elle me disait :

— Le dollar aujourd'hui est monté de deux points. On l'achète à 31,95 et on le vend à 33...

D'où venait-elle ?

Elle regardait quelque part, à ses pieds par exemple. Que pouvais-je lui reprocher ?

Et pourtant, elle s'attirait elle-même vers elle-même. Elle allait, fascinée par quelque mélodie, vers le seul point de gravité qui groupât les caprices de sa vie, un point imperceptible, un ton plus foncé au milieu des lilas et des roses ; parmi l'éphémère

des fleurs, le vert pur d'une feuille fraîche. Irénée poursuivait son ombre, avec la peur de perdre les plaisirs de l'insouciance. Parfois, irritée contre sa faiblesse, de son pied rageur elle frappait la pauvre terre. Peine perdue ! Le charme allait la prendre entre Harry Billington et Lucio Savelli, dans le hall du *Quisisana*, à onze heures du soir, à travers un *blue* compliqué et, lui posant deux gros soupirs aux deux bouts de ses petits seins, la rejetait d'un coup, mécontente, sur la terrasse, seule, ou du moins en compagnie des constellations, de la mer, de la lune, voire d'un taillis de glycines, toutes choses chères au cœur des plus banales jeunes filles.

Elle inventait peu à peu sa tendresse. Elle me disait :

— Lorsque j'étais enfant, dans ma jeunesse (aujourd'hui, je suis vieille), j'ai chéri une peau d'ours taxidermée qui ornait à Beyrouth le salon de ma mère. Et j'aimais à dormir sous la gueule de ce beau monstre. Nous avions un jardin planté de camomilles et un petit canot avec un matelot de Syra pour nous promener à la voile au fond du golfe. Je n'ai pas oublié..... Je suis fidèle... Parlez-moi... Vous verrez...

— Irénée, murmurais-je alors...

— Attendez un moment. Excusez mon imper-

tinence. Je m'en vais vous tourner le dos. Je préfère ne pas vous voir. Les voix seules m'enchantent. Vous disiez?...

Je disais, quoi? Je n'en sais rien. Les femmes n'aiment que murmures. C'est le son qui touche leur cœur et, d'un coup de cœur, leur esprit. Le sens les fatigue. Elles prennent, toujours, notez-le bien, pour vous écouter, une pose d'inattention et de grâce.

C'est ainsi qu'Irénée, pour goûter aux sept bouches du mystère, cependant que je lui parlais, se plongeait dans un bain de pénombre et de rêve. Il ne lui manquait qu'une harpe... Mais n'étais-je pas cette harpe? Dieux! Quand j'y pense...

Au fond des plages, cachées sous trois cents mètres de rocher, tout autour de Capri, on ne la voyait plus, au milieu de dix jeunes gens athlétiques (pas plus que moi, du reste) et fats, en train de battre l'onde. Lucio, étonné, changeait chaque jour de cravate. Billington, lui, jouait six parties de tennis sans souci. Il n'avait pas une bien vive intelligence. Moi, j'écrivais des lettres.

J'écris toujours des lettres dans les périodes très tendres de ma vie. J'en expédie à tout le monde. J'en répandis alors sur plusieurs continents. Et toujours, en allant les porter à la poste, je les tenais



ostensiblement à la main. Je voulais qu'Irénée les vît, longues et violettes, cachetées d'une étoile à cinq branches. Irénée les voyait, mais ne m'en parlait pas. Elle les voyait. J'en mettrais la main au feu. Irénée voit tout. Mais elle ne m'en parlait pas, je vous l'ai dit, pour m'embêter, tout simplement. Et mes correspondants, ces pauvres ! recevaient des reproches dans ce genre : « Vous m'oubliez. Suis-je l'ombre d'une ombre ? Il est déchirant, le son du piano mécanique à Capri, la nuit, au bas des ruelles en pente. Pourquoi les ruelles en pente ? Pour la profondeur de l'appel, pour l'émotion, pour la chair, pour l'amour... » Et autres balivernes. Non !... Mes correspondants se disaient : « Hé ! parbleu, il voyage. Il est toujours comme ça, quand il voyage. Surtout ne lui répondons pas... »

Mes correspondants étaient sages, sauf Cyrille Sylvère, qui écrit, lui, de temps en temps, de la ville d'Alger où il habite, nonchalamment. Il m'envoya alors des chants inoubliables !... Je m'en souviens à un mot près. Quel charme !...

« Aspirine sur l'eau. Alger tombe à la mer, Kasbah en tête. La villa Abd-el-Tif est peuplée de singes moroses, et il y a des roses sur la table du Président des Assises. Le Président repose. C'est l'heure de sa sieste. L'artério-sclérose gonfle deux veines bleues

contre ses tempes grises. Le moindre souffle l'in-dispose. En ce moment, sa femme fréquente les églises... Les arabas de Boufarik portent des corbeilles d'oranges. Sous la tente safran d'un restaurant très chic, on voit un Marseillais qui mange à pic sur la mer glauque où les soles se rangent pour voir passer *l'Armand-Béhic*. On a savonné l'eau de mer avec des huiles bleues. Les remorqueurs pêchent la bouillabaisse. Un mulet abruti remue la queue. Et des corbeilles de tendresse gisent sur le pavé pleines de mandarines... Ah ! Les usines, les usines, et le doux paysage de nos Flandres... »

Je lis cela à Irénée. Irénée aussitôt dispose ses beaux yeux dans le plan de la rêverie, un plan légèrement incliné vers son âme qui va de l'infini à l'infini. Ses yeux... Ils remontent, ils soulèvent leurs pointes. La voilà grise, bleue, violette, que sais-je ? Une nuance...

Et le plus naturellement du monde, papa arrive.

— Irénée, où en sont tes malles ? Comment ! Tu n'y a mis encore qu'une simple combinaison ? Que fais-tu ? Tu flânes, tu flânes. Ah ! voyons, à propos, n'oublie pas le registre électrique L. K. B. pour l'exportation des figues de Barbarie. As-tu expédié à Corfou le bordereau d'envoi des quatre caisses de boutons de culotte ? Vas-tu donc me répondre ?...

Quoi ! Tu ne l'as pas fait !... C'est du joli ! Et il arrivera encore ce qu'il est arrivé pour les irrigateurs qui ne sont jamais parvenus à Salamine. J'ai perdu un client, un excellent client, M. Simichidas Zopyrion, pharmacien. Ah ! les femmes, les femmes !... Nous partons samedi. C'est assez de retard. On m'attend. Il faut que j'aille à Helsingfjord. Que fichons-nous encore dans cette île ? Son climat est mauvais à ta santé. Tu ne fais que saigner du nez. Qu'est-ce que cela signifie ? Je n'aime pas que l'on saigne du nez. Mais, au fait, ce matin, as-tu pris ton eau anti-hystérique ? C'est ça, non ! Continue, Irénée, continue. Tu files un joli coton !... Bon ! où as-tu fourré maintenant le calepin où j'inscris les changes ? Tu l'as perdu pour sûr... Comment ? Tu ne perds rien ? Ça, c'est trop fort ! Voyons, réponds ! Qui est-ce donc qui m'a rendu mon carnet de chèques, dimanche, ce carnet que je t'avais priée de mettre en sûreté dans ta cassette ? Qui ? Tu restes muette ? Je vais te le dire, moi, qui : M. Billington en personne ! Il l'avait trouvé, par hasard, dans la salle de bain de l'*Hôtel Westminster*. Est-ce un endroit où porter les carnets de chèques ? Par bonheur, M. Billington est honnête, un gentleman, et riche... Il faudra prendre son adresse...

Des Allemands passaient. Leurs barbes étaient plus blondes que l'hélichryse. Irénée n'aimait pas les Allemands. Elle les trouvait lourds et tendres, un peu démodés, musicaux, et elle me disait :

— Ils ont, mon cher, des pendules en bois dans le fond de leurs poches. Que voulez-vous en faire?

Avec une incroyable facilité elle parlait leur langue, dès qu'elle voulait s'ennuyer. Cela arrivait quelquefois, vers cinq heures du soir, quand elle n'avait rien à faire. J'ai su depuis qu'à cette heure précise, pendant ces trois mois où elle resta à Capri, un jeune Saxon isolé, qui vivait dans une cabane en planches, sur le roc de Tibère, jouait mélancoliquement de la trompe pour elle. Ces sons de chasse déchirants, ces hallalis, ces cerfs lancés, ces meutes, ces forêts de sapins, ces lacs bleus, ces cascades, ces chœurs tyroliens, ces légendes, ces voix d'elfes, ces longs appels d'ondines, ces burgraves, ces prairies vertes, ces bruits d'eau en cascade, qu'on entendait sortir de la trompe lointaine, coulaient dans les vallons, heurtaient les rocs, se répercutaient dans les grottes, glissaient, couronnaient les sommets de l'île, cependant qu'Irénée, dans le bar du *Quisisana* s'amusait à coiffer Harry Billington, rose et frais comme une jeune fille, d'un vieux chapeau de paille, ou à mettre un œillet (parfaitement !) à la bouton-

nière du barman. Le Saxon (Herr Doktor Kurtius Hammerschlag) n'avait vu qu'une fois Irénée. Il ne lui avait pas adressé la parole. Il s'était aussitôt réfugié à la pointe la plus sentimentale de l'île. Il y jouait tendrement de la trompe. Et quoiqu'il n'eût jamais fait la moindre confidence à personne, on savait (ne sait-on pas tout?) que ce concert crépusculaire était un hommage d'amour qui, passant par-dessus les arbres, les villas, les maisons, les églises, les fleurs, les baignades, les surprise-party, les pique-niques, les tennis, les cocktails, les brouilles, les débits, les promenades en canot à voiles, étendait ses plaintes lyriques jusqu'aux hautes nuées de la métaphysique... Une note, un appel. Le son monte, lancé dans l'air. Il monte. Ce n'est qu'une bulle. Tout à coup un souffle l'atteint, le souffle grave et pur de M. Hammerschlag. Le son tremble, tombe, s'emplit. Il s'emplit d'air, d'âme. Il descend. Quelque repli de trompe expulse une mélancolie pastorale. Tout devient vert, vert comme l'eau d'une rivière avec de petites cabanes qui trempent leurs reflets raccourcis et tremblants dans la fraîcheur liquide. Un berger conduit ses moutons. Il a une plume de coq à son chapeau. Et une jeune paysanne (jupe verte et corsage rouge), toute blonde, nattée de frais, lave son linge à la rivière. (Entre nous, elle a

un peu le nez en trompette.) Dans le fond, on voit un moulin. Mais M. Hammerschlag va encore plus loin. Il plonge dans son cœur l'embouchure de cuivre. Il y pompe un grand bois de chênes, un bois tout noir avec des formes incertaines, qu'il déroule bientôt dans le pavillon d'or de sa trompe. Il enfonce sa musique à travers les forêts immenses. Et au seuil, un chevreuil, un tout petit chevreuil, broute paisiblement une herbe humide. Mais les feuillages enveloppent l'ombre et tout devient sombre, si sombre qu'on ne voit plus que des monstres arborescents aux racines tordues en griffes. Un grand cerf rêve. Il rêve avec une croix sur la tête, et une flèche bien plantée dans le haut du poitrail, à gauche, près du cou. La lune monte. On n'attendait plus qu'elle. C'est M. Hammerschlag qui fait monter la lune. Il l'aime, on le devine. Il met des sons plus clairs tout autour de sa trompe. Elle n'est plus en cuivre rouge, mais en plaintes d'argent. C'est une trompe sublunaire, une trompe où l'on voit s'accrocher des feuillages, des pans d'ombre à des pans de lierre, et qui pousse sur les rivières des barques surchargées de fées. Mystérieusement tous les burgs montent de ces fonds de la mélodie et se bâtissent, un à un, sur une île, un roc, une cime. Parfois dans ces graves fanfares se pose un son naïf qui nous apprend que

M. Hammerschlag a les yeux bleus, qu'il est pastoral et guerrier, et qu'il possède un jeune herbier où il met méthodiquement des plantes à sécher, sous un nom latin, peut-être un nom de femme... Le chant s'affaiblit peu à peu. Après avoir soufflé du côté de l'ouest, M. Hammerschlag s'est tourné vers la pointe de Campanelle. Chaque forme de l'horizon a reçu l'afflux de ses plaintes. Une note encore... une pause... la reprise d'un son... le dernier?... non... un autre enfonce tendrement un regret dans le bleu de la nuit, car naturellement, la nuit est devenue très bleue...

Et puis, c'est le silence et la sérénité.

M. Hammerschlag doit souffler maintenant dans le serpentín de métal pour en expulser la salive. Il pose sa trompe dans un écrin de peluche verte. Il est calme. Il est calme et triste à la fois. Il allume un réchaud à alcool. Il y met un peu d'eau et, patiemment, il fait bouillir une saucisse. Ne riez pas, M. Hammerschlag a raison. Nous faisons tous bouillir une saucisse. C'est cela, voyez-vous, qui nous sauve à la fin... Le suicide est si grand, pour M. Hammerschlag, à deux pas de sa hutte, trois cents mètres à pic et en bas la mer où méditent les monstres. Tant de vaines lamentations ne sont qu'étapes éphémères, repos, avant l'heure des morts... Je



comprends M. Hammerschlag. Il s'est réfugié dans le cœur de sa trompe. Il y vit. Il s'y satisfait à ne rien dire de précis. Il évite un nom. Il dilue avec des sons une forme qui tend à se créer en lui pour le désespoir de son âme. Il l'atténue avec de molles mélodies. Rien ne peut résister à la musique. Les poids s'allègent, élastiques. Un pur état sentimental occupe tous les plans superposés de l'âme. Les trois ou quatre pointes d'or où s'accroche, sanglante, la passion, fondent. On n'est plus amené à avaler cent, grammes de teinture d'iode (usage externe), quarante cachets de quinine ou simplement un demi-litre de potasse caustique. Et cependant on aime. Il est vrai qu'on n'est pas aimé. Mais après tout, qu'importe? si l'on a pour se consoler la compagnie du Rhin et de la Forêt-Noire....

Voilà ce que se dit dans le secret de son subconscient cet Hammerschlag caché à M. Hammerschlag. Car, lui, tout en mangeant sa saucisse, soupire. Irénée n'en sait rien. Je crois même qu'elle est la seule, parmi nous tous, à ignorer l'objet de ces concerts nocturnes. Elle dit :

— Qu'il est assommant, mon Dieu ! C'est réglé, chaque soir, à cinq heures tapantes, cet animal commence à se plaindre. Il se tait seulement quand la nuit est déjà depuis longtemps tombée. Pindare,



par bonheur, ne joue pas de la trompe. Ah ! je suis énervée !... Voyons, mon cher, si vous me racontiez une petite histoire drôle, très drôle... Vous en savez...

Je raconte une histoire drôle.

Je commence péniblement. Quelle apathie ! C'est le décollage. Je me détache difficilement de ce que je suis, surtout lorsque je ne suis rien, lorsque, assis à la terrasse d'un café ou d'un restaurant, par exemple, je réalise mon bonheur en sentant mes deux pieds posés bien à plat sous ma chaise, un dossier d'osier tout craquant qui supporte le poids de mes épaules, et, sur mon cou, le col ouvert de ma chemise. Pour me parfaire, ajoutez-y un siphon, sous son bec de plomb, avec un chargement d'acide carbonique. Alors, je vis. Je ne pense ni je ne veux. Je sens. Je sens les fluides courbes de la vie, et la caresse du nickel qui cercle la table, et le creux, si doux à mes reins, du fauteuil qui les enveloppe, sans les échauffer. Et, je me mets nu-tête à la fraîcheur des arbres, tandis que le garçon, appuyé contre une colonne, est si calme, que j'ai cette impression, la plus consolante de toutes, qu'il sait. Me lever, répondre, parler, boire même, quelle sottise !... Agir, impliquer dans la paix de mon esprit des motifs, des raisons, des buts... Enlaidir et décomposer la sérénité en personne... Non !... Le regard des bêtes

est beau. Mais, sans savoir pourquoi, nous nous créons des devoirs inutiles, des obligations, des nécessités. Nous sommes libres, si libres, dès que nous ne discutons plus avec nous-même sur le pour et le contre...

Pourquoi parler à Irénée? Elle est là. Qu'elle se tienne donc tranquille! Ne comprend-elle pas que je goûte au bonheur parfait? Je ne dis rien, je ne pense rien, je ne vois rien, je n'entends rien, je ne sens rien (ah! si, un parfum de muguet), et de tout ce qui peut se dire, et de ce qui peut se penser, et se voir, et s'entendre, j'ai une conscience globale, sans une faille, sans un creux, sans un regret.

Pourquoi donc ne pas murmurer alors à Irénée :

— Ma chère amie, les Grâces aiment le silence?...

Je ne sais...

Je raconte une histoire drôle. Vous la voyez d'ici mon histoire :

Il y a deux hommes ventrus au premier plan. Un café à droite. Un café à gauche. (C'est plus fort que moi...) La scène se déroule sur une petite place ombragée. Des arbres peints en vert. Et au fond, tout au fond, un bout de mer gros comme ça. Un peu d'indigo sur le sable.

Quel charme!

Je songe aux îles d'Hyères, Je dépose Irénée sur

le bord du trottoir, et je me tourne vers la bonne ville de Marseille. Vous vous y attendiez, je pense... Et là, comme toujours, je m'émerveille de voir de grands bateaux et de petites barques, des nègres, des spahis, et de respirer cette odeur que j'aime tant des Messageries Maritimes, odeur de sac, de canne à sucre et de goudron, et rien n'est si doux à ma bouche que le nom, le beau nom de Pithéas, sur la façade de la Bourse...

Moi aussi, je joue de la trompe... Mais est-ce bien de la trompe?...

On entend le cornet à piston des tramways blancs avec leurs wattmans bleu marine, et le chant des poissonneries argentées sur la populace chargée de paniers de rascasses. Et voici, sur les quais, ces étalages vert-bouteille où l'on mange des coquillages coupés d'un filet de vinaigre, et ces bars sous leurs tentes, bâtis en glaces et cristaux, pleins de femmes et pleins de matelots, devant qui le garçon danse en bras de chemise... De grandes raies jaunes et rouges traversent la clarté. Tout bouge. Des négociants cossus boivent leur café aux terrasses. Les capitaines au long-cours trinquent avec les marchands d'arachides. Devant chaque maison un courtier maritime laisse pendre un pavillon bleu. Les paquebots sont exposés dans les vitrines. Des compagnies

d'hommes obèses, la canne à pêche sur le dos, descendent en gesticulant vers la Jetée des Pierres-Plates. Le long des quais, des douaniers sont posés de distance en distance, devant des montagnes de sucre. Les Colonies, en pagnes jaunes et lilas, débarquent des bananes et des sacs de café. Et les peseurs-jurés, leur calepin à la main, leur crayon à l'oreille, pèsent joyeusement la gloire de Marseille.

Irénée ne rit pas. Irénée semble émue. Où est-elle ?

En morceaux, par-ci, par-là. De fins voiliers transpercent son cœur jeune. Une flotte de barques de familles dominicales frétille sur la mer entre les îles. En l'air, poussés par tant d'azur, on voit monter des murs, des murs, et Notre-Dame-de-la-Garde qui regarde l'Estaque. Des milliers de soupes au poisson fument dans les cheminées de la ville, jusqu'aux quartiers lointains où les trams épuisés vont mourir de fatigue, dans les cabanons verts, à la Corniche, dans les figues, à Plan-de-Cuques, au Penne, sous les pins, à la Viste, à Mazargues, sur le Prado, à Saint-Marcel, vers l'église de la Major, vers la rue Roumpé-Queu, tout autour de la Cathédrale, partout, partout, avec cette odeur d'huile verte et de fenouil et de safran qui vous prend le nez, qui vous coule de l'or dans la narine, qui vous transfigure et vous

chante, en vieux patois, des chansons pour parties de pêche,

*« Marsiho ès un païs*

*« Sauto sauto belli gauto... »*

*Marseille est un pays !*

*Sautez, sautez belles joies...*

— Ils sont frais, les *gobis*. Hé ! là-bas, regardez, la queue lui boulègue ! hurlent les poissonnières...

Et la population joyeuse, tout entière, se balance de plaisir sur ses hanches. Ah ! les belles filles qui sortent à midi, en riant, des magasins ! Et quel accent latin ! Le jour n'est qu'une matinée immense où coulent les amers-picon. Au delà de la haute mer, sur ses couffins de mandarines, l'Algérie étonnée se soulève un peu pour mieux voir, à travers tant de bleu, la grande ville blanche aimée de la marine.

Irénée, ma pauvre Irénée, n'est-ce pas ? vous m'avez compris... Il est si beau, l'été, d'aller sous une treille boire un litre de bon cassis, de manger des melons, et des prunes aussi, en regardant Marseille ! L'amour vient boire à la bouteille. Le patron qui vous sert des anchois sur du pain et de l'oignon dans une assiette, embaume le civet de lapin « Au déjeuner à la fourchette ».

Allons, répondez-moi. N'avez-vous pas faim ? Si !... Je l'avais bien prévu. Vous êtes adorable !... Rien au monde, rien, ne résiste à cet enchantement de lumière argentée. L'Hypocondriaque, le Triste, le Mélancolique, ont beau faire, il n'y aura jamais, entre le quai de Rive-Neuve et le quai de la Joliette, un seul restaurant sans espoir, un seul ! Irénée, venez donc me voir dans ma patrie... Depuis que j'ai quitté *la Rotonde* et *le Dôme*, avec leurs pauvres mésentères usés par l'entérite et leurs cerveaux en bulbe, chez moi, dans ma montagne ou au bord de la mer, toujours j'ai eu l'appétit vif, le sang pétillant, l'œil rapide, et j'ai glissé au cœur des formes insensées, ce point de gravité qui les a, par enchantement, rendues humaines. Et je vais, et je me promène, libre comme l'air, du vent dans les poches, en veston, content que le monde soit rond, enchanté de partir, satisfait quand je rentre, la tête fraîche, le ventre libre, les pieds chauds, et je trouve que tout est beau. Tout, Irénée, même vos faux-pas, même l'effet de vos caprices, et ce que vous croyez qu'on appelle vos vices, ô ma pauvre petite ! même Harry Billington, même Pindare !... Voyez-vous, le soir tombe et là-bas tout à coup un million et demi de lampes électriques criblent la jeune nuit. Un dernier paquebot, d'une quille légère, tâte la mer et sort du port. Planier

s'allume et un feu vert lui parle déjà de la terre où une ombre se glisse, car plus loin, derrière l'Estaque, le soleil est tombé près de l'étang de Berre. Sur les eaux il y a le souvenir d'Ulysse... Ah ! que voulez-vous que j'y fasse ? J'aime passionnément les eaux de ma patrie, et si vous avez dans la grâce mis ce pas léger qui m'atteint, là, derrière mon cœur, au plus tendre, Irénée, c'est que j'ai vu danser les chèvres des montagnes et passer sur la mer, quand j'étais tout enfant, quelques balancelles d'Espagne.

Douteriez-vous que je vous aime ? Ne suis-je pas toujours au delà de moi-même, à côté, au-dessus, en avant, comme vous, cherchant dans les plaisirs et dans les aventures, ce goût de neige du matin, abricot ou pêche cueillis à l'aube ? Le globe tourne sous mes pieds. Il ne m'emporte pas. Je suis forme aérienne. Pindare, je le sais, ne me comprendrait pas. Ce n'est pas de mon nez ou de ma chevelure que vous avez parfois quelque souci, Irénée, mais de me voir ici, paisiblement assis, faisant jongler dans le lointain sans remuer un ongle, les villes, les bateaux, les jungles, les tristesses, les cris, les désirs, les gros négociants, les nourrices, les administrations, les vices et les vertus, tout en mêlant à ces acrobaties une grave et tranquille mélodie, le chant des frères Arvales, ou l'hymne qu'on disait peut-être, à demi-



voix, le soir, au coucher du soleil, sous les temples de Delphes. Aimez-moi !

Vous avez les flancs purs d'une biche qu'un rien étonne. Vous n'aimez que ce qui vous fuit. Vous fuyez qui vous aime, et vous ne savez pas, avec moi qui suis tendre et contrariant, ce que vous devez penser de votre cœur. Vous suivez les sons, vous marchez derrière la moindre musique. Vous croyez naïvement au Caprice, et vous avez raison, ma petite Irénée. Mais vous vous trompez sur vous-même. Vous êtes une proie désignée pour l'enchantement le plus simple. Il suffit que celui qui passe siffle un air, sans vous regarder, pour que vous preniez par la main votre désir, un désir subit, bien masqué, et qui est cependant toujours le même. Vous voyez lequel, je suppose. Et vous quittez Papa, Maman, Pindare, vous oubliez classeurs, surclasseurs, mémoires-éclairés, agenda électriques, chèques barrés, traites, valeurs, et cette clientèle aux noms bucoliques, si attachée à ses intérêts, votre devoir, en somme. Mais c'est là, à mes yeux, votre grande vertu. Vous êtes la plus fidèle, fidèle au même appel. Et vous faites si sûrement, lorsqu'il s'élève, les gestes attendus, que je trouve cela, à la fin, un peu monotone. Ne soyez pas si sérieuse, Irénée, ne changez pas si régulièrement l'apparence de vos caprices. Restez un an, restez



six mois, avec un même objet au centre de vos folies. Vous étonnerez tout le monde, et c'est là un plaisir, le plaisir que vous recherchez, à votre insu, peut-être...

Quel charme, si à l'improviste (car ce serait évidemment à l'improviste), vous deveniez grave et même, à la rigueur, sensée, pas triste, non, ne mêlons pas les genres, mais affectueuse, domestique (un peu, quelquefois, pas toujours) et si tendre ! moins canotière et moins photogénique, montrant toutes vos fines jambes, ou presque, par amour de la mode et aussi pour garder l'occasion, au hasard, d'un geste de précaution ou de pudeur, un peu rêveuse chaque soir, lasse chaque matin, évitant de bâiller devant l'armoire à glace, et même ne bâillant jamais, mais toutefois sans un soupçon de préraphaélitisme, mangeant modérément, pliant votre serviette, coquette, mais comme Andromaque, sans espoir, et pourtant émouvante au possible, écrivant, chaque samedi, une carte postale à ce pauvre Pindare, pour lui parler de toute la famille, uniquement j'y tiens, et souffrant un peu, sans le dire, souffrant par un soupir, par une pointe, ou par un silence, d'entendre, dans la chambre à côté, dont les fenêtres sont restées grandes ouvertes, quelqu'un rire tout haut au milieu de dix jeunes filles, et y jouer de tous les feux de son esprit sur un tapis jonché de cartes en désordre, cependant que

vous êtes seule, et qu'il ne pense pas à vous, celui dont vous taisez le nom...

Je le tais aussi, Irénée. La prudence m'inspire. Il n'y a que dieux en ce monde, dieux invisibles, qui écoutent nos secrets et vont les répéter à tant de mélodies errantes avides de les enlever que je ne voudrais pas divulguer les mystères de votre arrièrefantaisie. Vous m'avez écouté. Vous voilà malheureuse. C'est bien. Ne croyez pas que je vous aime. Non. Je veux vous rendre solitaire... C'est-à-dire : vous rendre à vous, vous remettre un instant entre vos mains, vous ménager un tête-à-tête avec ce cœur qu'est votre esprit (et quand je dis ce cœur, je sais ce que je dis) vous y piquer d'une épingle bien enfoncée, et vous y voir battre des ailes, pour fuir...

Tenez, asseyez-vous à ma place. Elle est bonne. On y est à son aise, et on y voit des golfes et des voiles triangulaires. On s'y balance, on y boit, on y mange, on y aime peut-être, et en tout cas on a l'air d'y aimer. On peut en partir, on y reste. On y voyage sans bouger et même l'on ne fait qu'y voyager. Voulez-vous voir la Malaisie, les Moluques ou Sumbava?... Rien n'est plus facile. De là où je suis, depuis ma naissance, on découvre ces îles et bien d'autres cocotiers remplis de singes... Ah ! vous m'écoutez, vous cédez, vous vous rapprochez?... Votre corps

est si frais, sous dix grammes de linge, si frais, que je comprends vos imprudences. Mais maintenant il faut un peu le torturer pour le rendre plus élastique encore, l'assouplir, l'attendrir, l'envelopper, l'avoir tout à soi, le garder des atteintes même spirituelles qui le cherchent, tant il en vaut la peine, le sentir exquis, inutile, inutile surtout, savoir le faire attendre, et le poser en face de soi-même pour lui parler gravement, pour lui dire qu'il est trop pur pour ne pas le rester, car sur les hanches il n'a encore qu'une courbe légère, Irénée, et cette courbe, il faut la conserver, ne fût-ce qu'un instant, par souci de vos lendemains, s'il est vrai que souvent la beauté tue la grâce... Pindare vous donnera peut-être une salle de bain et une villa avec un garage. Il se paiera sur vous de ses frais de ménage. Vous subirez sa calvitie précoce, et vous aurez horreur de ses chemises d'intérieur. Du moins, je le suppose. Et vous soupirez. Seule la douche du matin, froide et rude contre vos reins, rajeunira, une minute, l'élégance de votre corps et lavera un peu les replis de votre âme. Mais, Irénée, vous serez femme, sans plaisir. Vous aurez brûlé un tas de lettres, déchiré des photographies, fermé votre encrier et posé un devoir quelconque sur chacun de vos mouvements habituels. Certes vous tromperez Pindare, car on trompe toujours Pindare, c'est dans

les lois de la Nature, et, au demeurant, il est juste que cet homme très positif, sûr des réalités, s'abuse. Mais suffit-il de le tromper?... En le trompant, pourrez-vous rétablir l'équilibre rompu dans les grâces du monde, par l'abandon, fortuit, je le veux bien (car vous aurez mille prétextes), d'une forme où Vénus voulut sourire? Aurez-vous assez de la vie pour compenser le seul jour de vos noces? Je le vois, ce jour, je le vois. Je vois tout. C'est ma destinée. Je le vois si précisément que je n'aurais qu'à vous en parler pour vous écarter à jamais des embrassements de Pindare... Et cependant je n'en parlerai pas... Vous vous jetteriez dans les flots, peut-être, ou, peut-être, au cou d'Harry Billington. Cela me gênerait aussi, et davantage. Cet animal est beau. Il ressemble à l'Aurige de Delphes, moins la robe, s'entend; mais il est bête, avouez-le, et vos arguments dans le monde sont si délicats, si subtils, dignes d'une syllogistique si parfaite que je ne puis voir vos deux bras tout nus, car ils le sont, je vous l'assure, ou vos deux genoux si discrets et si éloquents à la fois, sans penser à Plotin d'Alexandrie. Cet homme était l'intelligence même...

C'est pourquoi je ne saurais vous aimer jusqu'au bout. Je ne veux pas vous détruire, Irénée. Je veux vous arrêter, vous retenir, pas trop, car c'est le mouvement votre triomphe, pour vous laisser partir

ensuite avec mille promesses de vous revoir, de vous écrire, de vous envoyer des romans, de vous acheter des babouches arabes aux Galeries Lafayette, pour le plaisir, uniquement, car je sais bien, et c'est là ce qui me ravit malgré quelque amertume, qu'on se sépare à tout jamais... Je le sais, oui, mais dans la mesure où je puis en douter, juste au point de le craindre, pas assez pour vous dire adieu, et trop pour vous dire au revoir.

Je me connais...

Et cependant vous retardez votre départ.

Papa vient et vous dit :

— C'est incompréhensible ! Mon associé Thimos-tène dont j'attends une lettre pour filer, ne me répond plus. Irénée, prépare un télégramme express.

Irénée le prépare, l'expédie, et déchire la réponse.

Irénée ne veut plus partir. Qu'est-ce qui la retient ? Elle se retient elle-même. Elle m'écrit trois fois par jour. Elle me dit :

— Mon cher, j'ai envie de mourir...

Ou bien :

— J'ai commencé hier à rédiger quelques notes pour mes mémoires...

Harry Billington est au diable, en Égypte, avec sa raquette. Lucio Savelli est retourné à Naples ou à

Bénévent. Il n'y a plus dans toute l'île qu'un lord anglais et qu'une multitude d'Allemands. La trompe sonne encore du côté du Saut de Tibère, mais elle paraît plus lointaine, elle se change en souvenir. Ce n'est plus une trompe, c'est un simple soupir, le symbole de l'âme en peine...

Irénée, mon enfant, il faut partir. La mer est calme. C'est une chance heureuse. Bientôt la navigation deviendra dangereuse. Les vents se lèveront. Sur la fin de l'été, l'automne qui va naître, envoie quelquefois en avant une tempête, et je ne voudrais pas que votre chère tête souffrît les vertiges affreux du mal de mer. Comprenez-moi à demi-mot. Timosthène, l'associé de votre père, est capable de fuir avec la caisse. Vous allez ruiner la maison. Le commerce a ses exigences. La présence de votre père, là-bas, dans son bureau, à Gênes, à Milan ou à Alexandrie, est nécessaire. Il ne peut y vivre sans vous. Vous tenez ses comptes. Il vous aime. Vos amis se sont envolés. Plus rien ne vous retient sur ces rives désertes. Que faites-vous ici? Et s'il faut à la fin tout vous avouer, je suis un peu las de Capri. Chez moi, très loin, déjà les premières olives commencent à mûrir sur les collines. Ne pesez pas sur l'idée que je veux conserver de votre grâce. Ne devenez pas trop sentimentale. Cela finirait mal. Déjà vous ne

regardez plus en face... Je suis gêné. Vous n'écrivez plus à Pindare. Mauvais signe. Envoyez-lui, ce soir, une carte postale, pour me tranquilliser. Quand vous correspondez avec Pindare, je suis sûr de vous, Irénée. Et puis Pindare, ce vieux Pindare, c'est un petit obstacle utile, tout juste ce qu'il faut pour vous obliger à remettre au lendemain l'élan que vous sentez venir, ce grand élan qui gâche tout, après lequel on croit qu'il est de son devoir de tirer d'un simple coup de tête, des conclusions logiques, c'est-à-dire : promesses, éternel, dot, mariage... Si vous m'aimez ne restez pas. Retournez, retournez à la vie de famille. Vous me perdrez ? La belle affaire ! Moi, je ne vous perdrai jamais. Je vous tourmenterai par lettres, j'ai ce don, vous verrez, et c'est là-dessus que je compte pour désorienter vos infidélités. Demain, dans votre bureau, à la ville, vous trouverez, chaque matin, quarante-deux commandes de savonnets ou de bretelles qu'il vous faudra dactylographier en six exemplaires, et trois ou quatre paires de chaussettes paternelles sur votre commode encombrée de lettres et d'oppoanax, avec cette inscription virile, sur un carton carré, en lettres rouges : « Irénée, à recommander ! » Car vous me l'avez dit un jour. C'est là le seul défaut de votre père. Il ne veut pas avoir de trous à ses chaussettes, et il vous aime trop pour con-



fier à d'autres qu'à vous le soin de les toucher. Et vous prenez alors le coton et la laine, et l'aiguille, et la boule de buis en forme d'œuf, un dé, un dé d'argent pour jeune fille, et vous reprenez, et vous reprenez, en songeant aux plaisirs que vous eûtes, l'été, sur la mer Thyrrhénienne...

C'est alors que vous m'écrirez ! Vous serez fidèle à ce bon Pindare, et, ô délices ! je serai, pour vous, quand vous lui enverrez une lettre chargée de tendresse imprévue, votre arrière-pensée, quelque chose comme l'esprit de tentation. Je ne me fais pas d'illusions. Ce sera l'effet d'un mirage. Mais y a-t-il au fond des jeux involontaires de l'esprit, parmi les souvenirs, les regrets et les espérances, une ombre de raison ?

Silence, Irénée...



## X

Elle partit.

Ce ne fut pas sans peine. Elle traîna, pendant une semaine, une maladie si étrange que le médecin n'y comprit absolument rien. C'était un vieux monsieur accablé de moustaches avec un camélia rouge à la boutonnière et trois chaînes de montre sur le ventre.

Toute la famille était là comme de juste : le vieux papa chargé de télégrammes, Céphise obèse et, déjà dolente, maman.

— *Cosa avete, bella ragazza?* Qu'avez-vous donc, ma belle enfant, demandait le docteur.

— Ouf ! répondait Irénée.

Elle était allongée, tout habillée, sur son petit lit de métal. Le docteur lui tâtait le pouls.

— C'est ça, c'est ça ! Mettez-vous droite, *in piedi* ! Là !... Soulevez une jambe. Là !... Restez le pied en l'air... *Così ! Bene, benone !* Ne bougez plus. Un, deux, trois, quatre, cinq... Êtes-vous fatiguée ?...

Non?... C'est curieux... six, sept, huit... Et maintenant?... Pas encore?... *Ma che!*... Allons, reposons cette jambe par terre. Tirez la langue. J'ai vu. Rentrez la langue. Marchez sur la pointe des pieds, *quei piedini cosi graziosi, signorina*... Jusqu'au bout de la chambre... Attention! droit! *diritto*, vous dis-je... Ah! ah! vous ne marchez pas droit. Voilà le mal! les nerfs, les nerfs... Halte! *Ho capito!* j'ai compris. *La testa, la testa*... Avez-vous des vertiges?... Comment? vous n'avez pas de vertiges?... Vous devriez avoir des vertiges. Il est impossible, *impossibilissimo*, que vous n'ayez pas de vertiges... Asseyez-vous, découvrez vos épaules... *Caspita! che belle spalline!*... Allons!... le médecin doit tout voir... comme votre père... Attention!... Respirez!... Expirez! Respirez!... Et *pazienza!* moins vite! *Corpo di Bacco!* Respirez *soavissimamente!*... Comment voulez-vous que j'entende quelque chose, si vous soufflez comme un phoque?... Là! là! *Basta!*... j'ai compris! *Limpidissimo!*... Il vous faut du baume Bengué...

— Aï! aï! aï! aï! aï! aï! gémit la mère.

— Oui, du baume Bengué, *scuola francese*... Pour les hôtels, deux écoles, France, Allemagne, *la grande Germania!*... Pour vous, *Scuola francese*, baume Bengué, une application, le matin, dans le creux poplité, hé! *mi sono spiegato?* et une applica-

tion, le soir, dans la narine gauche. Je reviendrai demain... Non ! ce n'est pas très sérieux, *poca cosa*, mais il faut prendre quelques précautions... Nous les prenons... Prévenir vaut mieux que guérir... *Guardate che faccia delicata ! Com'è carina !... Ah ! ce petit museau !... Du courage, signorina ! Et surtout pas de mouvement !... Le repos, des laitages, un peu d'eau minérale... Che bella giovinezza !...*

Le docteur s'en alla. On acheta du baume Bengué. Irénée déboucha le tube, le renifla, fit une effroyable grimace, se leva et, sans dire un mot, alla fourrer cette pâte au salicylate sur le cuir d'une énorme paire de souliers candides qu'un Yankee avait déposée, avant de s'endormir, devant sa porte.

Le lendemain, vers midi, le docteur arriva. Son médicament répandait une telle odeur, tout le long des corridors, qu'il constata une amélioration dans l'état de santé d'Irénée.

Il partit.

Irénée refusa de manger. Elle me dit tout doucement :

— Venez à quatre heures, avec un cake et deux sandwiches au milieu d'un bouquet de fleurs. J'aime les roses jaunes...

Je vins à quatre heures avec un cake et deux sandwiches au milieu d'un bouquet de fleurs.

Irénée était étendue tout entière sur le sofa.

Elle ne bougeait pas. La famille était là, muette.  
Moment tragique.

— Veux-tu saigner du nez? disait le père... C'est curieux, tu ne saignes plus du nez. Cela te faisait du bien cependant... Saigne !...

Irénée nous regarda tendrement, moi et le bouquet de roses. Je compris. Je mis les fleurs à la tête de son lit.

— Elle grandit, me dit la mère...

Irénée glissa le sandwich et le cake (tout frais) sous sa couverture légère.

Céphise méfiante avait l'air sournois de quelqu'un qui cherche quelque chose. Elle bougonnait :

— *Che buffonate! che buffonate!*

Elle prit le bouquet de roses et s'écria :

— Pouah! cher monsieur, votre bouquet, il sent le saucisson !

Je rougis.

Irénée lui lança un regard en flèche. Je crus, à ce moment, qu'elle m'aimait : nous étions complices.

Elle demanda à boire.

— Un whisky-soda. Va le chercher toi-même, Céphise. Va, tu seras un ange...

Céphise refusa. Ce fut papa qui dut sortir. Et maman gémissait :

— Je me sens complètement bouleversée. Mon rhumatisme me reprend. Je vais me mettre au lit. Adieu, mes enfants...

— Moi aussi, dit Céphise...

Tout le monde alla se coucher. Par convenance, je dus me retirer. Dans l'escalier je rencontrai le père et son whisky. Cet homme est bon. Je saluai. Et j'allai m'installer dans un buvette charmante, sous une espèce de platane...

On y sentait le café grillé et l'encens. Quelques bâtons de caramel s'y offraient aux plaisirs des mouches. Sur une étagère, trois bouteilles, des grappes de raisin, un sac de sucre en poudre et, sur le comptoir, bien en vue, deux douzaines de savonnettes colorées donnaient de la douceur à cet humble commerce. Dans un coin, un tonneau en perce. Au plafond, une lyre peinte entre deux chérubins. Un almanach au mur. On vendait du sirop de mûres et de petites tranches de coco qui nageaient dans une terrine pleine d'eau. Parfois un carabinier bleu-marine passait indolemment, en petite tenue, avec un revolver et un sabre de cuir, sous les arcades de la rue. Il goûtait au plaisir de vivre. Plus loin un cordonnier tapotait des semelles. Il enfonçait de petits clous. L'ombre tombait. Il faisait doux. Tous les murs étaient bleus, toutes les portes mauves. Un coiffeur,

qui s'était assis devant son magasin de nickel et de glaces, croisait des jambes courtes. En face, dans une cuisine, une vieille femme, très grasse, faisait frire des aubergines. Une abeille était morte au fond de mon sirop de groseilles. Je pensais au treilles d'Egine...

Irénée entra dans le bar. Elle me dit :

— Catastrophe ! mon cher. Céphise, cette peste, a trouvé vos sandwichs sous ma couverture de laine. Papa est entré en fureur. Maman a pris de l'aspirine. J'ai fui. Je suis guérie. Que faut-il faire ?

— Vous ne voulez donc pas partir ? lui dis-je.

— Dieu ! Que vous êtes bête ! Il ne s'agit pas de cela. Je viens vous demander un conseil. Voilà tout. Partir ! Rester ! La belle affaire ! Si c'est tout ce que vous trouvez... je suis bien avancée...

— Mais Irénée, qu'est-ce qui vous retient sur les bords de cette île ? Les villégiatures sont finies. Les étrangers, par colonies, sauf quelques vieux originaux, sont retournés à leurs travaux. On ne danse plus. Sur la mer l'amour ne pousse plus de barques. Déjà, assis aux pieds de leur institutrice, les enfants récitent des vers de Dante et de Pétrarque. Écoutez-les, on les entend, quand on passe devant l'école...

Irénée se mit à pleurer. Pour la deuxième fois, je vis couler ses larmes.

Elle me dit :

— Adieu ! Nous partons demain, à cinq heures...  
Je n'aime pas qu'on m'accompagne...

Elle disparut.

Je ne devais plus la revoir...

## XI

Je pris une voiture. Je me réfugiai, à six milles de là, dans les solitudes d'une pension que la bonne saison avait abandonnée, à Anacapri, il me semble. Je me mis aussitôt en communication téléphonique avec le portier de l'hôtel où Irénée bouclait ses malles. Je lui dis :

— Demain soir, allo ! A cinq heures précises, vous prendrez un grand télescope et vous suivrez des yeux le paquebot jusqu'au port de Naples. A chaque escale qu'il fera, à Sorrente, à Méta, vous m'enverrez un coup de téléphone...

Et je me mis à lire. Je lus tout ce qui traînait sur les tables, la revue *Asia*, où l'on expliquait la culture du riz, devant une pagode, puis *Argow le Pirate* de Balzac (très drôle), et les livres de comptes du patron que, je ne sais pourquoi, je trouvais sur le guéridon.

On y avait posé, sur la page de garde, cette phrase de Marc-Aurèle :



*« Ils se cherchent des retraites, chaumières rustiques, rivages des mers, montagnes... »*

Et ces vers :

*« Caelum non animum mutant qui trans mare currunt*

Plus :

Le paraphe du commissaire de police (surveillance des étrangers).

Je dormis bien.

Le lendemain, je mangeai, à moi seul, un muge d'un kilog à la sauce tartare. (Excellent ! Rare !)

L'après-midi, je fis la sieste.

Le garçon m'éveilla à 16 h. 45. Je pris une anisette, un bol d'olives, six anchois, un morceau de pain, deux tranches de jambon. Et j'attendis.

A 5 h. 45, très étonné, je téléphonai à l'hôtel.

— Hé bien ! et cette longue-vue?...

— Ah ! Signor, elle est là, dans mes mains...

— Alors quoi?...

— Mais le bateau n'est pas parti.

— Pas parti?

— Il attend une passagère en retard. Ecoutez la sirène dans le microphone. Elle pleure, Signor, elle appelle !... Le capitaine s'impatiente... La passagère ne vient pas... oui... M<sup>lle</sup> Irénée... qui s'est assise sur sa malle... Et cependant j'ai pris moi-même les

billets... Autour d'elle, en larmes, toute sa famille... Je les ai aperçus... Ils font pitié à voir... Ils la supplient... Irénée, angelo mio... Irénée, tesoro mio... Elle s'obstine. Elle dit : « J'ai mal là, très mal... »

— Là?... Où?...

— Je ne sais pas...

*Six heures dix. Suite. Toujours la voix de mon portier.*

— ... Le père a essayé de se faire rembourser le prix des billets... Le capitaine a refusé...

*Six heures trente.*

— ... La sirène siffle...

*Sept heures.*

— Allo ! monsieur, allo ! restez à l'appareil ! On vous parle...

— On me parle?...

— ... Oui...

*Voix d'Irénée :*

— C'est moi.

— Vous?...

— En personne. Cet appareil est excellent. Parlez-moi doucement au téléphone...

— Quelle heure est-il?

— Je n'en sais rien. 7 heures...

— Le bateau?...

— Il m'attend.

— Votre père?...

— Il m'attend aussi. Tout le monde m'attend. Je suis bien triste...

— Ah !

— Oui... Mais cela ne vous intéresse pas... Avez-vous lu dans le « *Mattino* » qu'on a pêché hier un thon de 100 kilogs devant la grotte bleue...

— Un thon de 100 kilogs!...

— Oui... j'ai reçu vos fleurs... je les ai mises dans ma malle... Vous ne me dites rien?...

— Heu!...

— ... Avec mes pyjamas...

— Ho!...

— Oui... Qu'en pensez-vous?

— Hélas, j'entends la sirène qui vous appelle... Le capitaine va lever l'ancre, Irénée, et il partira. Vous resterez à terre, dans cette île.

— Non, non, soyez tranquille. Papa est actionnaire. Ça ne rend que du 3 %, mais c'est sûr, à ce qu'il paraît...

— Du 3 %?...

— Oui... Autre chose. Harry Billington m'a écrit...

— D'où?

— De Négapatam. Un mot : *Thank*.

— *Thank?* Pourquoi?

— Comme ça, *thank*... Il est poli...

— Ah !

— Vous m'écrirez aussi, n'est-ce pas ?

— Sûrement...

— Car je me sens très malheureuse... je n'ai pas d'amis. Je suis seule. Il y a tant de choses, tant de choses, que l'on ne peut pas exprimer...

— C'est cela, tant de choses...

— Et pourquoi?...

— Je l'ignore...

— On attend sans doute, on attend qu'on vous les dise. Adieu !... Encore un mot... Voyons... oh ! je suis étourdie !... A l'hôtel, j'ai laissé, pour vous, une lettre... courte... M'avez-vous entendu?... Allo... Vous ne répondez plus?... Encore la sirène !... Tout le village est en émoi... je vous quitte... On n'attend que moi... Pensez-vous que je puisse lire « *La Croisée des chemins* » d'Henry Bordeaux?... Vous ne le pensez pas? ...je lirai autre chose... je veux vous obéir... je le veux... j'ai besoin que vous soyez (ah ! je vous plains !) l'ami tendre de qui ma tendresse dispose... C'est mon désir... Prenez-en soin,.....

— Irénée !...

— Non ! je suis trop loin. Tenez compte de la distance. Cela ne servirait de rien... Adieu !...

*Huit heures moins un quart.*

Je lis « *Mireille* ».

Le timbre sonne. Si tard ?

O merveille ! Voix d'Irénée au téléphone. Elle dit :

— J'aime... j'aime la ville de Marseille...

Cette fois, c'est bien le départ.



... ET PANTOMIMES





# I

Naples.

A gauche, le Vésuve. En bas, la mer. En haut, le ciel. Et, derrière mon dos, la corniche du Pausilipe.

Quatre points qui fixent le monde.

Il faut fixer le monde. Comme ça, on finit par savoir où l'on est. Je suis ici... Ici ou là... Pure convention !... J'y songe, rien n'est plus simple ni plus facile que d'être là plutôt qu'ici. Simple pour moi, qui ne cesse de me mouvoir, qui déborde toute limite, qui m'épanche, qui m'expatrie, et qui cependant me voyage, qui me parcourt, qui m'explore, qui me balance sur toutes les mers et qui passe, de ce qui est à ce qui fut et à ce qui sera, en me jouant, par plaisir de me pendre à toutes les lianes, de faire des cabrioles sur les toits, de défier la pesanteur et d'être plus léger que les lois de Newton, plus léger, mais non pas comme le liège qui obéit toujours à la poussée d'en bas, non, plus léger comme la fantaisie qui subit l'expression du centre de son être...

Je suis donc quelque part, à peu près où je suis, mes relations avec moi-même n'étant qu'un prétexte à me quitter sans cesse. Ce n'est pas que je me déteste ou que je m'attriste à m'habiter. Je crois plutôt que je me charme, non par vanité, mais parce que ma maison intérieure, par hasard, est bâtie devant un jardin, à mi-côte, entre la colline et la mer, que l'on peut y entrer simplement en poussant la porte, qu'on y accueille bien les vivants, qu'on y garde quelque tendresse pour les morts, qu'on y est indulgent aux vertus, qu'on y aime, car on y aime, croyez-moi, qu'on y aime le vin, les treilles, les navires, un bon repas sur la terrasse, les propos de table et, l'été, lorsque la nuit est toute là, les splendeurs de la Voie lactée, puis quand le vent semble propice, quelque chose de plus, la fuyante clarté d'une âme, car, vous le savez bien, le loup poursuit la chèvre, la chèvre le cytise...

Irénée...

Pourquoi suis-je à Naples?

Je suis à Naples, parce que Naples est une ville d'Italie et qu'Irénée m'a écrit ces six mots :

*« Vous me retrouverez dans cette péninsule. »*

Six mots.

Six mots datés, et datés de Venise.

Irénée ne m'a pas donné de précisions supplémentaires. Elle m'a écrit de Venise. J'ai donc pris, sept heures plus tard, mon billet pour Naples, car Naples, c'est le contraire de Venise. Et j'ai agi avec sagesse. Je me suis dit :

— Si Irénée est à Venise il est sûr et certain qu'elle quittera cette ville pour s'en aller dans le midi de l'Italie. Par conséquent, déduction impeccable, je me dirige vers le Sud et ainsi me rapproche d'elle... Mais au fait, est-il vrai que je m'en rapproche? Y a-t-il quelque constance en Irénée, dans ses contradictions, dans ses caprices à renversement, dans cette antilogique où elle excelle? Raisonnons.

Irénée a pu penser ceci :

« Je lui ait écrit de Venise. Il va se dire : « En « conséquence, c'est de Naples à Girgenti ou au « Cap Passaro qu'il faut se mettre à sa recherche. » Quand ils veulent être plus malins que les femmes, les hommes n'ont qu'une ressource, le paradoxe. Ils s'y attachent bêtement et ils croient nous saisir en plein vol. O sottise ! Nous avons bien d'autres moyens d'étonnement que la contradiction. Nous avons le bon sens, à l'improviste, le bon sens, par accès, par accès de coquetterie. Les hommes n'ont que leur logique. Ils sont lourds comme des mulets. C'est pourquoi, pénétré de l'idée que je dois faire

forcément le contraire de ce qu'un homme pourrait faire, cet ami va se promener, se croyant fort habile, sur les routes de Campanie et de Sicile. Demeurons à Venise, En y restant, je brouille, ô délices ! les fils de son raisonnement, et je puis me payer la grâce de lui dire : « Mon cher, avez-vous donc perdu « la tête ? Deux mois, deux mois entiers, je vous ai « attendu sur le Lido. Parfaitement ! sur le Lido ! « à m'ennuyer, à me morfondre, seule, si seule ! Par « bonheur, à la fin, sont arrivés des amis estivaux « de natation, deux très beaux jeunes gens. Mais « vous, pourquoi n'êtes-vous pas venu ? Avant leur « arrivée, je vous désirais chaque jour. Quel démon « vous a fait visiter les villes de Calabre ? Ma lettre « n'était-elle pas datée de Venise ? Il faut être, mon « cher, raisonnable à votre âge... »

C'est ainsi qu'Irénée raisonne. Elle s'est installée dans la ville des doges. Elle va y rester jusqu'au printemps, persuadée que je ferai, désespéré, chargé de mille nostalgies, d'inutiles recherches le long de la mer Thyréniennne. La meilleure façon de la rejoindre serait donc d'aller voir la place de Saint-Marc. Et il est certain, je le sens, que je pourrais fort bien prendre, ce soir, le train de 7 h. 50. Mais le prendrai-je ?

Non.

Je n'ai pas envie de le prendre. Pourquoi? Mystère? Je ne sais. Mais il est un fait. Le voici : j'aime le Sud, j'aime passionnément le Sud, toujours, partout, sauf à partir de l'Équateur, comme de juste, parce qu'à partir de l'Équateur, c'est le Nord qui devient le Sud et le Sud qui devient le Nord. Tout le monde sait ça.

Ainsi ma position est claire. Je suis en proie à un débat classique : deux amours, deux passions, l'attrait d'Irénée qui m'invite à sauter dans un train et à faire vingt-quatre heures de voyage sans arrêt, dans une direction opposée à mes goûts, pour avoir le plaisir de boire une limonade quelconque au café Florian, en compagnie de cette incomparable jeune fille et des quatre ou cinq imbéciles qu'elle traîne toujours après elle. En face, tout ce qui m'empêche de partir, tout, c'est-à-dire rien en apparence, un faisceau de forces terrestres, je ne sais quel subtil magnétisme qui souffle tout à coup sur l'aiguille de ma boussole, et qui m'oblige à remettre le cap sur une pure solitude, solitude des mers méridionales, quelques îles pelées avec quatre maisons, un enclos d'oliviers, sept ou huit chèvres, du vin raisiné et un fromage au sel à peu près immangeable. J'en rêve. Il y a là quelque magie. Irénée est au Nord et me dit : « Viens », Apollon est au Sud et me dit : « Reste ! ».

Au demeurant, soyons juste, voyons, s'il est vrai qu'Irénée raisonne, puisque je suis persuadé qu'elle ne saurait raisonner exactement comme moi-même, il serait étonnant qu'elle ne raisonnât pas de travers. Je ne sais plus ce qu'elle fait ni surtout ce qu'elle veut faire. C'est par là qu'elle pense me troubler. Mais est-elle sûre de moi, sûre de mes démarches, certaine de mes décisions, et n'a-t-elle pas constaté, car elle n'est point sotte, qu'il est impossible de savoir où j'irai dès que je fais un pas? Car je me plais à me tromper moi-même, je suis plein de cachotteries et j'aime trop à parcourir le monde pour perdre mon temps à y bâtir une fixe demeure. Irénée craint de ne point faire quelque chose d'inattendu. Pour cela Irénée s'est posée dans le vague. Laissons Irénée dans le vague. C'est une position incommode pour elle, car elle attend. Elle attend son courrier, le train, un télégramme, mon cœur, mon âme, et comme elle est enivrée de ses charmes, qu'elle les sait irrésistibles et qu'elle a un fort joli pied pour taper d'impatience sous sa chaise quand on tarde à lui obéir, le mieux est, semble-t-il, de ne pas lui donner signe de vie. Tape du pied, tape, Irénée...

Car enfin (et ceci il est temps de vous le confesser), Irénée, lorsque vous prîtes le bateau, l'an dernier, à Capri, après avoir retardé son départ de quatre

heures, je fis, il m'en souvient, un pacte avec le portier de l'hôtel pour qu'il pût constater votre départ au moyen d'une longue-vue. Ce pacte me coûta 20 livres de pourboire. En le concluant, n'ai-je pas obéi au désir, très secret, d'être bien sûr que vous partiez ? Je le crains, Irénée...

Je le crains pour moi, non pour vous, qui tenez l'univers dans vos deux mains, tandis que moi, en vous perdant, je perdais quelque chose. Je le sentis du reste, au soupir de soulagement que je poussai, et j'en conclus que je perdais enfin, sans aucun doute, ce poids que vous aviez vissé sur mon estomac, par malice, et cette obsession de vous fuir qui n'avait plus de raison d'être, du moment que vous me fuyiez. Lorsque le portier-télescope m'eut-dit : « On lève l'ancre... le vapeur a touché Sorrente... Il se perd dans la nuit vers Naples, » je fus heureux. Vous n'étiez plus que ce que je voulais que vous fussiez. Alors j'étais bien votre maître... « Irénée, à genoux !... Irénée, portez-moi ces roses !... Irénée, mon cocktail !... Irénée, mon eau minérale !... » Vous ne pouviez me tourmenter que dans la mesure où je me tourmente, et je ne me tourmente, je l'avoue, qu'autant que j'y prends du plaisir. Je vous faisais danser à ma guise, et pour moi. Vous éleviez pour me séduire, inquiète de ne le pouvoir, ces paroles secrètes



et ces murmures de tendresse que j'ai toujours rêvés d'entendre. Tout simplement. Auparavant vous n'étiez pas assez, vous étiez trop. Pas assez, vous me comprenez. Trop, vous me comprenez aussi, car au fond c'est la même chose. Que voulez-vous ? Il faut qu'on se repose, que l'on fasse la sieste et que l'on puisse écrire à l'oncle Pépous qui veut avoir quelques nouvelles :

« Cher oncle, entre neuf et dix heures, et cela chaque soir, je lis, pour mon plaisir, à trois vieilles dames anglaises, quatre ou cinq pages de *Graziella*. »

L'oncle Pépous le croit. Et si je vous l'écrivais, Irénée, vous le croiriez aussi, car vous aimeriez à le croire, pensant que ces trois vieilles dames sous la lampe sont un bouclier qui me garde, qui me garde à vous, ma chère âme, à vous qui ne pouvez souffrir de ne pas enchaîner à vos caprices tous les cœurs, et même le mien.

Mais ce cœur, l'avez-vous ?

Permettez-moi de vous le dire, ce qui pourrait le plus me troubler et, peut-être, soyons franc, Irénée, me donner quelque ennui, inopportunément, ce serait de vous voir apparaître ici même, avec vos 300 kilogs de bagages et vos 4 grammes de vêtements sur le corps. Quatre grammes, pas plus, et du reste ils vous pèsent ; mais gardez-les, c'est juste ce qu'il faut pour troubler l'univers...



Si vous étiez vraiment cette grande coquette que vous pensez, vous arriveriez, ce soir-même, à l'étourdie (une rose qui tombe de la lune), vous pousseriez un cri de surprise et vous me diriez :

— Tiens ! vous voilà ! c'est curieux comme l'on se retrouve. Je croyais dur comme le fer que vous étiez en Belgique...

Mais, Irénée, vous n'êtes pas coquette. Vous êtes naïve, naïve au point d'en être faible, de tout aimer et de tout prendre avec ravissement, même ce peu d'hommages que j'ai rendus à votre grâce. Vous me lassez. Rien ne vous lasse. Vous me lassez par excès d'amabilité. Je vous avais rêvée beaucoup moins imprudente et bien plus dangereuse. Je voudrais que vous sachiez mieux m'envelopper de liens. Mais avez-vous tenté seulement de le faire ? J'entends de le faire à dessein ? On pourrait en douter...

Peut-être au fond est-ce impossible. Je n'ai pas, grâce à Dieu, une de ces volontés fortes que l'on mène par le bout du nez en se jouant, ni ce bon sens réglé comme un horaire que l'on tient par les sens (n'est-ce pas, ô danseuse ?), ni enfin ce goût du confort extérieur où l'on peut porter le désastre rien qu'en s'y installant, sans dire un mot, sans faire un geste, mais avec ces grands yeux parlants que vous savez.

Non, je n'ai pas cela.

J'ai autre chose. J'ai une étrange facilité à décaler mon cœur d'un centimètre. C'est tout. Mais alors ce cœur bat à contretemps. J'en souffre, hélas ! et vous en souffrirez aussi. Non pas que vous m'aimiez, mais enfin on est quelquefois très heureuse d'entendre à côté de son petit sein frivole, quand on se penche sur la même carte postale ou sur le même Baedeker, sans rien voir et sans rien comprendre, d'entendre, dis-je, chez son voisin, ces coups sourds et profonds qui indiquent quelque désordre. Hé bien, ces coups sourds et profonds, ils frappent en effet dans ma poitrine, mais vous ne pouvez pas les percevoir. Ils sont sur un plan différent du plan où vous jouez les âmes. Plus haut ? Plus bas ?... Que sais-je ? Ailleurs, certainement...

Je suis seul à compter ces battements. Pour les apaiser, je n'use pas de violence. Je me parle. Et voilà qu'ils sortent, et que mon cœur, puisqu'il faut le nommer, se met à osciller non plus en moi mais à côté, indépendamment de mon être, en l'air, pour soi, à ses risques et périls, sans que je m'associe à ses extravagances, sans prendre de responsabilités, le jugeant bien, et le plus souvent m'occupant d'autre chose. Je le vois détaché de tout. C'est le cœur pur.

Irénée, pouvez-vous en dire autant? Votre cœur est plein de ficelles. Tout le monde les tire. Il bat irrégulièrement à propos de rien. Il est mû. Toutes les fois qu'il bouge, vous voilà transformée, et il bouge souvent. Je vous plains. Vous êtes vraiment bien sympathique.

C'est d'ailleurs parce que vous l'êtes que, sans savoir où vous trouver, je suis revenu en Italie.

Tout y est vague.

Il serait temps d'y fixer quelques points et de reprendre pied dans la sagesse en regardant autour de soi. Regardons.

Où suis-je?

A deux pas de la mer, sur la façade est de la pension Coccumella. Je prends le frais à la fenêtre. Je lis une petite lettre, une lettre de Max Jacob.

Il m'écrit :

« Le poète Jacob a connu Naples. Carte postale des plus banales. Je préfère un canal des Flandres. Tout y est frais, tout y est tendre. Et la baie de Douarnenez! Qu'est-ce que le Vésuve?... fondant comme une *cassata* à l'encre violette. Je l'ai vu, ou mieux je m'y vois... le golfe est un bol de lait bleu piqué de mouches noires. A boire! à boire! La saison est douce. Il fait chaud. Je voudrais être Palamède. On dit que dans l'aquarium les eaux sont restées

tièdes. Je siffle un verre de coco. J'ai prié San Doménico. Je cède. Que voulez-vous? des allitérations? des passions? Non, non, non, non. Je suis vêtu de gabardine. La « Place des Martyrs » est pleine de lions. Ils ont des glaives dans les fesses. Pose. Et pose en pure perte. Des murs de carton rose trempent dans la mer verte. Ça va les mouiller. Ils ont tort. Tout est coulisse. Pas de vices. J'expie. Le décor!... La tendresse se raréfie. Elle n'a cessé de décroître depuis la douane. Je ne suis qu'un tout petit moine, assis aux pieds de saint Antoine. Le franc descend en vol plané comme une feuille morte. Je suis le pauvre de la porte. J'ai retiré mon cœur, mon âme et tout le reste de la circulation fiduciaire. Je vis dans la prière...»

En somme, bonne lettre.

Je la pose à ma droite sur la table. A ma droite. Il faut y voir clair. Peu à peu, en usant de précautions pareilles, je vais remettre sur ses pieds et reconstituer le système du monde (celui de La Place, je pense), le haut, le bas, le devant, le derrière, le côté droit, le côté gauche, un petit canif dans ma poche, mon classeur démontable de voyage...

J'y suis. A nouveau le réel existe. Il existe vraiment. Il n'est plus fluide. Il pèse. Il a des contours. Il colore, ô merveille!...

Cependant répondons à Max Jacob.

Ce sera banal, je le prévois, mais précis et, en ce moment, tout ce qui est précis m'est nécessaire.

J'écris :

« Lointains. L'on voit sur le bord de la mer la ville en murailles de chair. Tranchées d'ombre, coupures toutes fraîches. Leurs deux voiles en bandoulière quatre barques de pêche rentrent au port. Un fil qui passe sous la quille les tire lentement du large vers la côte. Elles bavent sur l'eau. Quelques brusques casernes espagnoles et des moles aragonais bloquent la ville. (On dit que la Chartreuse est angevine.) La mer arrive en éventail. C'est la mer rongeuse-de-terre qui bat, glauque, à coups sourds des grottes à ressac profondes, violettes. Les myriapodes écument. Leur salive blanchit de neige le sable charbonneux et la lave des plages. Je pense aux ruelles à chèvres qui pendent comme des lanières sur la croupe du Voniers. Et je vois le Vésuve, et le Vésuve est beau (parfaitement, je le maintiens). C'est un grand carabinier mort couvert d'un manteau d'archevêque...

Dans une anse à mes pieds, où mon œil tombe à pic de 500 mètres, une petite barque-scarabée flotte, le ventre en l'air. Crénelées de blanc, toutes vertes, quelques pensions-aquarium, avec un palmier dans

le ventre, un palmier sous-marin, je pense, sont disposées adroitement dans les creux de rochers, au ras de l'eau, tout le long de la côte en coquillages. Elles me font rêver. Je divague et je vois de gros poissons anglais passer et repasser, chargés d'écailles d'or, derrière les fenêtres.

Au milieu des oursins, des rocailles, des algues, la coupe de la mer s'iode peu à peu. Un bateau à voiles s'en va en bombant la poitrine. Des aéronefs de nuages dans leurs enveloppes de soie rodent au ralenti tout autour des montagnes sorrentines. Le soir nacre la conque de Neptune. Le Samnium se peint, crêté de neige. Rien ne bouge dans la pension. Les hippocampes sont tombés au fond de l'eau. Accrochés à des grappes de verdure, de petits raisins électriques, dans un restaurant, viennent de mûrir d'un seul coup. Les clients sont plongés dans un bain d'or. Ils mangent. Mais cela ne leur suffit pas. Ils ont une âme. C'est pourquoi un orchestre s'est détaché de la muraille en verre. Je le vois. Le chanteur est debout. Il s'enchant. Coït lyrique. La chanson, je me l'imagine : deux hanches de satin qui se balancent, une madone peinte en bleu sur un reposoir de stuc rose, un long peigne d'écaille à travers les cheveux, la poitrine chaude, un fichu qui se frange pour caresser le bout des reins, le balcon, l'éternel balcon, la

nuit, et une rose rouge. Le reste, en somme, importe peu...

La porcelaine tendre et mauve du ciel bleu tourne. On retire des eaux une coupole où montent, mosaïques de verre, au fond de l'outre-mer humide, les Animaux du Zodiaque, le Lion, le Taureau, l'Hydre et le Serpenteaire... »

Ces banalités font du bien.

Max Jacob sera désolé de me trouver si descriptif, mais j'ai besoin de l'être. Il faut que je me rattache à quelque chose. Je me prends sur le fait et je me recompose. Tout est là...

Il fait bon... L'hiver déjà sur la marine prépare son appareillage. De petits étalages boivent aux coins des rues un rayon de soleil et lui présentent en échange, des pommes, des citrons, des oranges et des figues de Barbarie. J'ai une propension à m'étaler aussi, ventre au soleil et tête à l'ombre, entre deux paniers de concombres. Je me plais dans le végétal. J'y laisse tout souci, et je crois qu'Irénée elle-même s'y efface un peu...

Qu'est-ce à dire? Ne l'aimerais-je plus?... L'ai-je aimée seulement? Tout m'échappe, hélas! tout m'attire, tout me charme et tout me surprend. Je ne puis rien tenir sous mes yeux qui ne glisse. Je caresse.



C'est sans doute pourquoi tout me fuit par enchantement sous la main. La caresse détruit l'objet fragile de nos plaisirs. Irénée, pourrez-vous résister à ces effleurements, à ces touches spirituelles, à ce qui vous met sur le corps un vêtement de frissons électriques, à ce qui vous délie de toute contingence jusqu'à vous enlever vos quatre points cardinaux? Qu'y a-t-il de stable?... Je ne sais plus comment vous êtes faite. Vous ai-je vraiment vue? Étiez-vous blonde? Étiez-vous nue? Je n'ai plus aucun souvenir de vos formes. Je garde en moi uniquement votre mouvement pur, une relation intérieure entre deux ou trois gestes, des rapidités comparées, des arrêts, un départ (oui, surtout un départ), des ralentissements, une oisiveté tendre... De la tête? des bras? des jambes? des épaules?..... Je l'ignore. Car cela est vivant en dehors de toute matière. C'est une ligne dans les airs. C'est vous. Et c'est la cause de mes émotions. Je le vois bien. Par cette pantomime seulement, vous avez remué la couleur de mon sang. Vous dépendez de vos attitudes. La façon dont vous levez le bras et le nombre de pas que vous faites au kilomètre déterminent votre conduite. Vous raisonnez avec vos jambes. Vous éprouvez amour ou antipathie, Irénée, devant tel homme ou telle femme, parce que vous frappez trois fois des mains, et non



deux, lorsque vous apprenez une bonne nouvelle, par exemple que j'ai manqué le train... Vous êtes ainsi, à mes yeux, l'image même de la Gymnastique. Rien d'acrobatique pourtant dans vos évolutions. Point de saut de la mort, mais de délicats exercices, sans déformation du thorax ou de l'abdomen, des manœuvres toutes naturelles, comme de marcher sur vos pieds et non pas sur vos mains (ce qui me ferait grande horreur), mais de quels pas, vous le savez, puisque ce sont ces pas, et cet élan un peu vif du genou sous la jupe légère, qui sont le plus clair de vos grâces. Vous troublez l'âme parce que vous remuez, mais vous remuez en avant. Vous êtes celle que l'on voit venir. On vous rencontre. On est sûr de vous rencontrer, comme l'on est sûr de vous perdre.

De vous perdre... Peut-être malgré vous, dans le fond si affectueuse... De vous perdre pourtant, car je vous perds un peu, surtout depuis que je vous cherche. Vous remuez trop. Calmez-vous. Ah ! si je pouvais vous chérir... Mais vous détruisez votre ouvrage, parce que ces signes charmants, qui vous tracent au fond de ma mémoire, sont insaisissables à l'œil.

Vous êtes. C'est certain. Mais je ne sais pas bien ce que vous êtes. Après cela, comment puis-je atta-

cher quelque certitude, et mettre un mot, Amour, sur la nature de mes sentiments? Je ne vois qu'un moyen de les saisir au vol et de les fixer, Irénée, qu'un moyen un peu matériel, mais facile : acheter un agenda de poche à 4 fr. 95, un petit agenda avec des noms de saints, le lever du soleil, le coucher de la lune, et les fêtes civiles, afin d'y inscrire, au hasard des émotions que votre souvenir peut soulever encore, la courbe de cette tendresse.

Car ma tendresse est courbe, comme du reste toutes les tendresses. Il n'y a que l'amour-passion qui fonce brutalement sur la ligne droite, et quand il l'atteint, l'animal ! c'est la mort. La tendresse a plutôt la tendance contraire, celle de s'éloigner des rectitudes, de fuir les constantes, de prendre, à côté de tout ce qu'attire le fil à plomb, ces quelques libertés qui engendrent la vie... La vie, parfaitement, ce qui s'écarte de la loi abstraite, ce qui danse sur la formule, une caresse à la géométrie, au lieu du baiser sur les lèvres, tout à coup, par désir, par intuition, par fantaisie, un baiser sur la hanche gauche...

Notons cela sur mon calepin. Quand j'écris, il en reste tout de même quelque chose... Mais afin que ces rêveries prennent leur pleine signification, il faut les entourer de circonstances banales.

Le réel, Irénée, le réel n'est que relations entre objets qui tournent à des vitesses différentes. Je vais donc vous placer en moi, sans en exclure, dans mes notes, la couleur des murs de ma chambre (peinte en vert Véronèse), ou des faits plus précis encore, comme celui-ci, par exemple, qu'il faut donner, le soir, lorsque l'on rentre après minuit à la pension, deux grosses lires de pourboire à son concierge parce qu'il vient ouvrir la porte. Cette nécessité me fâche. Vous voilà donc associée à un sentiment fort. Vous allez y gagner. Je n'oublierai jamais en effet la casquette dorée de cet homme en chemise qui a sauté du lit et qui, entre-bâillant un portail de Cyclope, passe d'abord son bras précédé d'une main ouverte, pour qu'on y dispose en nickel, le prix d'un sommeil bien vulgaire.

Je ne m'en plains pas. Je trouve tout charmant dans cette pension napolitaine, surtout à l'heure des repas.

Quel tableau !

*Grande table :*

Le Commandeur (irrétention urinaire).

Le Prince portugais (vieil orang-outang aux yeux bleus).

Le Professeur (il est plein de gaz, il ventripote, il

tripote son nez, il ne se lave pas les pieds, il flatule en douce, il pérore).

*Petites tables :*

Une Polonaise (invisible jusqu'à ce jour. Tout le monde en parle. Silence !)

Un couple anglais (mange et dort dans sa chambre).  
Abufar.

Délicieux Abufar ! et quelles relations !

— Mon cher, c'était une duchesse...

Abufar est Français, je me hâte de le dire. S'il n'était pas Français, je n'en parlerais pas.

« Smoking de ville », col d'émail, quatre ailes de papillon noir en guise de cravate, plastron bombé, taille de guêpe, un globe de corail à la manchette, vous le reconnaîtrez partout. Il parle haut. Mais voilà qu'il est triste. Il raconte :

— Elle m'a dit : « Mon cher, asseyez-vous, parlez, venez sur mes genoux... » Et j'ai pris une chaise... Je l'aimais... Elle avait quatre millions de dot...

Il y a aussi Célestin. Je l'ai vu une seule fois. Il ne dit rien. Il est Français, comme Abufar, mais d'une autre manière. Mystère !

Une mélancolie arabe immobilise un vieux mangeur. C'est l'ingénieur (hydraulique).

Le garçon, résumant tout souvenir humain, sur

lequel au hasard sont tombées trente races, a arrêté, je ne sais pourquoi, au passage, un menton nègre.

M. Ganzrot, artiste et allemand, est en train de le peindre. Diable ! Il paraît qu'il ressemble à Goethe.

Au fond de la salle à manger, sur une sorte de fauteuil-comptoir dominant l'assistance, une vieille dame-crapaud, la patronne, dévore les clients des yeux et compte sur ses doigts les morceaux qu'ils mangent.

C'est gênant.

— Le lendemain, crie Abufar, la duchesse m'a battu froid. J'ai su depuis pourquoi. La marquise lui avait dit qu'elle m'aimait aussi. Catastrrophe ! mais comment faire ? Je ne pouvais pas les empêcher de se connaître, un jour ou l'autre. On finit toujours par se rencontrer dans l'aristocratie...

Et aussitôt toute la maison tremble.

Soyons prudent. Retirons-nous dans notre chambre. Les murs sont en bois de guitare. Ils résonnent. On entend tout, les conversations, les soupirs, les murmures, les cris, les nonchalances, un livre qu'on feuillette, une brosse à dents qui circule, l'eau qui tombe, le choc de la table de nuit, le déclic du commutateur, le contact des pieds nus sur les carreaux de maïolique, ce bruit de chair de phoque un peu gras

qui écœure, un froissement de draps, un ressort qui déclenche un appel de métal, une allumette que l'on frotte et qui ne veut pas prendre, un compte que l'on fait sur deux colonnes, un souvenir qui passe sous le nez d'un client relégué cependant au quatrième étage, une obsession, un pinceau de teinture d'iode qui caresse des reins et peint un lumbago, un poisson dont on râcle les écailles, sans doute en bas dans la cuisine, tout, depuis le balai qui promène son indolence d'un corridor à l'autre, jusqu'aux explosions de l'amour et jusqu'aux refoulements des personnes honnêtes (le piston fuse), jusqu'aux doutes et jusqu'à la prière, jusqu'aux remords que l'on étrangle et qui mordent les doigts, jusqu'aux vellétés les plus élémentaires (le gorille qui se débat) et les plus tendres, ces quinze ans solitaires dans leur chambre qui se disent : « Tout est fini ! » et qui n'osent pas vous tenter (quel dommage !), et puis les rhumes de cerveau, les potions que l'on tourne, les injections sous-cutanées, les thermomètres qu'on enfonce, les pilules, les aspirines, les douches, les gymnopédies, la boniche qui monte un chocolat glacé, le garçon qui transporte une valise en cuir toute craquante, la voyageuse qui s'en va (elle est toujours jolie et toujours semble regretter de partir quand vous arrivez, la garce !), le sens des mots qui se transforme en pas-

sant d'une bouche à l'autre, les jeux de la téléphonie, en bas, bouche noire ouverte sans but sur un monde électrique où personne ne se connaît (Mars ou Saturne), le haut-parleur en ébonite, ce funèbre animal américain perché au haut du toit, qui nasille comme un yankee et où soufflent des vents infra-rouges, ultra-violets, enfin les vibrations telluriques, les ondulations souterraines, le croisement des courants sous-marins, les bancs de sardines qui passent sous les rochers où la pension fragile est venue se poser en équilibre instable, le ciel, la terre, les eaux, l'ombre, la clarté, l'esprit, la douleur, le plaisir, et ce chant sarrasin, une mélopée, quatre notes, que répète sans se lasser un marchand d'huîtres. J'entends tout. Je suis ainsi fait. Je vois tout. Il n'y a que vitres. Quand donc l'on me foutra la paix? Je veux me recueillir. Je veux penser. J'aime la pensée. Tout le monde aime la pensée. Patatras!

Écoutez-moi ça! Chambre à gauche. N° 11.

— Misérable! Je suis ta mère et j'arrive à l'instant du fond du Finistère, de Plouzalmezec pour tout dire, et tu n'étais pas à la gare!...

— Mais vous ne m'avez pas écrit...

— Et même si je n'avais pas écrit, serait-ce une raison pour m'abandonner toute seule dans une nation étrangère? Est-ce ainsi qu'on traite une mère? Pour-



quoi suis-je venue de si loin? Croirais-tu que c'est pour manger l'infâme ratatouille que tu m'offres? Du reste je sais bien ce qui m'attend. Je réglerai ma note, et la tienne encore, par-dessus le marché. C'est toujours comme ça, tu m'invites et tu me passes l'addition. Mais je vais me payer sur le cochon! Allons, bête à caprices! Réponds! Est-ce pour ne rien dire que je t'ai fait donner de l'éducation? Monsieur jusqu'à quinze ans n'a jamais lacé ses bottines. Il lui fallait un domestique. Je t'ai placé chez les Jésuites de Quimper. J'ai tout sacrifié, tout, parfaitement, tout! Et je n'ai pas de comptes à te rendre. Je suis maîtresse de mes actions. Tu dois t'incliner. Quel orgueil! On se tait! On regarde le bout de ses souliers, on est trop grand seigneur pour dire une parole... Du reste, je voudrais bien que tu ouvres la bouche... On ne me manque pas de respect comme ça, sachez-le, monsieur, car j'ai encore assez d'argent en poche pour vivre sans rien faire et reprendre le train, ce soir même... Mais oui, ce soir, il y a justement un rapide qui part à 11 h. 44. Je me suis renseignée, va, j'ai tout prévu... Mais naturellement, monsieur ne souffle mot. Pas un bon mouvement. Rien. Le cœur est sec. « Restez, maman, restez, je vous en supplie... » voilà ce que dirait un fils, un vrai... Mais toi!... Je te comprends. Tu me



verrais partir sans un regret, sans une larme, avec plaisir, peut-être... Hé bien ! je reste.

Ah ! ah ! vous croyez que l'on peut me mener par les naseaux. C'est à vous d'obéir. Je vais taper sur l'animal, et l'animal, au doigt, à l'œil, à la cravache ! Je fais cela pour ton bonheur. Célestin, tu files un mauvais coton. J'arrive à temps pour te sauver. J'arrive ! Dire que je suis là dans un pays où personne ne me connaît, moi, moi, M<sup>me</sup> Goudre ! (sales gens !) Dire que j'ai quitté Plouzalmezec après l'enterrement de ta grand'mère ! et dire que tu ne m'as pas même demandé un seul détail sur les funérailles ! Va, je le sais, tu n'aimes pas les tiens. Tu devrais être fier pourtant de te savoir le co-propriétaire d'un tombeau de marbre, le plus beau du cimetière de Plouzalmezec, où personne depuis cent ans n'a été transporté sans qu'on ait dépensé moins de 1.800 francs pour la cérémonie ! Le plus grand corbillard, la plus belle couronne de perles, et tout ce qu'on a pu ramasser de curés dans le canton, la famille entière gantée au beurre frais avec des tubes ! Et naturellement monsieur était absent ! C'est tous jours comme ça pour les enterrements. Absent !... en Italie !...

Et quel milieu ! Avec quelles gens je te trouve ! un poète ! un peintre ! un fort ténor !... Quelles fréquen-

tations !... Taisez-vous ! C'est à moi de répondre. J'ai par bonheur mon opinion toute faite, toujours, partout, à l'avance. Je n'en démordrai pas. Un fort ténor !... Un fils de famille n'a pas besoin d'un fort ténor. Quoi ? Quoi ? Il chante, que tu dis ? il chante ?... Et puis ? la belle affaire ? Il ne manquera plus que ça qu'il ne chante pas ! Et du reste qu'est-ce que cela peut bien te fiche ? Si tu as besoin de chansons, tu n'as qu'à t'acheter un phonographe sur tes économies... A ce propos, qu'est-ce qu'il te reste ?... Allons, montre ton portefeuille !... Combien as-tu d'argent encore ?... Comment ? 12 fr. 35 !... Ah ! pauvre mère !... Que dis-tu ? que tu ne me dois rien ? que tu gagnes ta vie ?... Mais c'est tout naturel. Il me semble qu'un garçon instruit, intelligent, qui publie des bouquins que l'on vend bien, doit se suffire. Et voilà que tu n'as que 12 francs !...

— 12 fr. 35.

— Oui, c'est ça, fiche-toi de ma fiole. Et tu penses peut-être que je vais être assez godiche pour t'allonger du pognon dans les pattes ? Bernique ! C'est vrai, je gère tes affaires, j'encaisse les coupons des titres que tu as hérité de ton père, et je place tes rentes en maisons. C'est pour ton bien. Tu n'y toucheras pas. Jamais ! Jamais !... Tu voudrais bien les bazarder,

hein? ces quatre guenilles. Parle, mon vieux, que je t'écoute. Tu peux toujours te taper sur le ventre. Tu n'en verras pas la couleur. Je ne veux pas, moi, que tu te ruines. Tu es l'ingratitude même, mais passons là-dessus, je suis ta mère. Les affaires sont les affaires. Je sais que tu es faible, que tout le monde te gouverne, qu'on t'exploite, qu'on te gruge, qu'on mange sur ton dos, et que tous tes amis, tes beaux amis, tes grands amis, ton poète, ton peintre vivent à tes crochets. J'en suis sûre. Ça se voit rien qu'à la façon dont ils me regardent. Ils ont peur de mon arrivée. Ça les dérange, parbleu. Et alors ils te montent contre ta mère! Rien que des conseils déplorables. Avec eux tu es doux, aimable. Avec moi, arrogant. Tu ne me parles pas. Je comprend tout, va, j'ai bon œil, sac à mensonges. C'est pour ça que tu me détestes. Les autres, ah! ils te flattent, ils te passent la main sous le menton, ils te trouvent spirituel, intelligent. Monsieur se gonfle. Hé bien, tu veux le savoir? Tu n'es qu'une bête. Oui, c'est vrai, je t'ai toujours conseillé de fréquenter des gens au-dessus de ton âge, mais des gens de ta classe, des gens bien, et non pas des aventuriers dégoûtants. Je maintiens le mot : dégoûtants! Des inutiles, des pique-assiettes, des mangeurs de blanc! Est-ce qu'on a besoin, lorsqu'on possède ta fortune et qu'on appartient à

la meilleure société de Plouzalmezec, de se mêler à des artistes? Quand on veut un tableau, on va au magasin. Il y a des bazars faits exprès pour vendre ces cochonneries. Quant à l'autre, celui qui enfile des vers, tu auras la bonté de porter à sa connaissance, de ma part, de la part de M<sup>me</sup> Goudre, qu'il ne mette plus les pieds devant moi, et que je lui interdis formellement de te parler. C'est mon droit. Et s'il dit un mot, c'est à moi qu'il aura à faire!

Un silence.

Et puis de nouveau :

— ... 12 fr. 35!... Et qu'as-tu fait du reste? Encore si tu t'étais acheté des bretelles, des serviettes de coton, un cache-nez, en somme du pratique... Mais rien! pas un fifrelin!... Ta malle?... quelle horreur!... un pêle-mêle de souliers troués et de cravates. Tu as quarante-deux cravates! Toutes usées et toutes laides, du reste. Quarante-deux! Et pas un caleçon! Aucun mouchoir marqué! On te vole ton linge, je le sais. Il te manque quatre chemises de tussor. Je t'avais pourtant dressé une liste de tes effets, et je t'avais recommandé de ne jamais rien mettre dans ta commode qui, je le prévoyais, ne ferme pas à clef. Tu as perdu la liste. C'est le pillage! Ton smoking n'a plus de doublure. Qu'est-ce que

tu as bien pu en faire ? Et ton gilet ne tient dans le dos que par quatre ficelles ! Il est vrai que tu as cinq chaussettes de soie et quatorze cannes ! Quatorze cannes et pas un parapluie ! C'est ça qui arrange tes chapeaux quand il pleut ! Aussi ils sont jolis ! Noirs de crasse ! On en ferait le pot-au-feu !... Et avec ça monsieur pose au gandin, monsieur le joli-cœur, monsieur m'écrit : « Je me suis fiancé, je dois me marier, on n'attend que vous pour la noce. » Que moi ? Hé bien, me voilà. Tu es content ? J'arrive. Tu vas voir comment je vais arranger tes affaires !... Ah ! les gourgandines ! Elles ont vu la bonne poire !... L'amour ? Peuh ! quelle blague ! Mon pognon, voilà ce qu'on veut, mon beau pognon rousset, ni plus ni moins. Mon pognon ! Et encore à des étrangères, à des femmes de rien ! Et tu as le cœur de penser que je vais accepter de me mettre en chemise devant tout le monde pour que ces belles dames aillent vêtues de soie ?... Je les vois d'ici, toutes deux, mère et fille. Elles se disent : « Profitons de ce bon gogo. Installons-nous, la table est mise. » Elles sont fières d'aller au fricot. Ça vous lève le nez comme des chevaux de quinze cents francs. Pauvres gens ! C'est ça qui doit être frusqué ! Quel goût ! Je n'ai pas besoin de les voir, va, j'en suis sûre, elles n'enlèvent pas la toilette. Et toi, si bête ! Tu prends tout pour du bon

argent. Toujours cette bonté ridicule. Tu es aveuglé. Je te le dis, moi, qu'elle est laide ton Honorine, ton Albertine, ta Rodolphine, ta Rhodéine, comment dis-tu ce nom, allons?... Idoline? Oh là là! Juste bon à coucher dehors! Oui, laide, laide, laide à faire crier! Et vieille avec cela, parfaitement, très vieille, usée, fanée, finie!... Vingt ans?... Hé bien, si depuis l'âge de vingt ans on lui tapait chaque jour sur les fesses, il y a belle lurette qu'elle n'aurait plus de peau au derrière. Et avec ça, sans le sou, naturellement, sans le sou, avec ses dix doigts seulement pour se gratter les cuisses. Mais ça ne l'empêchera pas de te mettre, cric! crac! à la semaine. Trop bon, trop bête, je le répète. Qui peut avoir de la considération après cette belle aventure pour un étourneau de ta sorte? Ah! si j'avais un enfant raisonnable comme le fils Gourin-Bidache (oui, ton camarade de collège, Barthélemy, parfaitement). Ça, c'est un homme. Il n'a que vingt-trois ans et déjà il est très estimé de tous les notaires. Mais toi, elles te suceront jusqu'au sang, et tu te déclareras enchanté, ravi. Va, c'est la ruine qui t'attend, et avec la ruine les dettes, la folie, le suicide, l'assassinat, la cour d'assises, le bagne. Voilà ce que je te prédis, moi, ta mère. Est-ce que tu es content, maintenant?

Un silence.

Célestin fume. Le parfum du tabac passe à travers la porte.

M<sup>me</sup> Goudre :

— Qui ne dit mot, consent. Tu avoues ton erreur. C'est déjà quelque chose. Mais tu t'entêtes. Fort bien ! moi, je vais tout briser, tout saccager, tout démolir. Tu ne me connais pas !... Comment dis-tu ? que tu me connais bien ?... C'est ça, manque-moi de respect. Abuse de la situation. Je suis seule. Tu me sais faible. Tu connais ma bonté et tu te dis : « Patience ! » Je m'en vais t'en donner de la patience !... C'est égal, quand j'y pense, moi qui avais formé pour toi de si beaux rêves !... Par exemple, la fille Bourracan, deux millions de dot. Mais aussitôt monsieur a découvert que le grand-père était épileptique. Et après ? Il est mort, le grand-père. Qu'est-ce que tu veux de plus ? Deux millions !... Et j'en passe !

...Si tu avais tout simplement épousé les quatorze ou quinze héritières qu'on est venu te proposer, c'est vingt millions que tu aurais en poche. Mais tu as repoussé tous les plus beaux partis. Tu as découragé nos plus riches amis. Et cependant l'on pourrait tout sauver encore, si tu étais un tant soit peu raisonnable. Veux-tu savoir ce que m'écrit M<sup>me</sup> Langoumier ?...



Le veux-tu?... Tu ne réponds rien?... Allons un peu de cœur, mon petit Célestin...

Silence.

C'est la troisième fois qu'il y a un silence, un silence absolu, où l'on pourrait entendre une mouche voler dans l'air latin.

Et puis la voix de Célestin :

— Maman, n'oubliez pas de prendre, ce soir, vos lithinés Gustin.



## II

Célestin, j'ai pour vous de l'amitié.

Oserai-je vous plaindre? Vous parlez peu : je ne le puis. Vos ressources sont infinies. Mais vous êtes la proie des haines de famille...

Et vous, Irénée, mon enfant, écoutez-moi : ça, c'est un drame. Que sommes-nous, légers, avec nos pantomimes, nous, dansant tendrement en face l'un de l'autre, sans vouloir nous étreindre?

Libres comme le vent...

Nous nous faisons des grâces, nous avons à la main les fils qui nous animent. Nous ne découpons pas sur notre fantaisie ces dessins de carton : dot, fiançailles, mariages...

Célestin veut se marier.

Immédiatement des quatre points de l'horizon la bourgeoisie s'assemble.

Ah ! les misérables ! Ils se jettent sur lui, ils le terrassent, ils le ligotent, ils lui mordent la carotide,

ils lui fourrent du crottin frais dans les oreilles, ils le détrompent, ils lui mettent son cœur sous le nez, ils lui pompent le foie, ils lui sèchent la rate, ils le troufignent, ils l'obturent, ils l'athéïsent, ils l'incurvent, ils l'endosmosent, ils le décucurbitent, ils l'enflûtent, ils l'empistoufflent, ils le floupètent, ils lui crachent dans l'ombilic, ils le lavementent, ils le succionnent, ils le défriffent, ils l'asymétriquent, ils l'empubèrent, ils l'hygiénisent, ils l'enfifrent, ils l'harpagonnent, ils le dépurent, ils l'hypopornouillent, et même ils l'embicornent, ils l'empénétrousquent, ils lui mingent dans le pylore, ils l'embouteillent, ils l'écœurent, ils l'inaniment, ils le débobinent, ils le transpédèrent, ils le conspergent, ils le déméningent, ils le décoctionnent, ils l'enfientent, ils le morbacquent, ils le décentripètent, ils le percutemboulent, ils le péricompissent, ils le moralisent, ils le privent de génitoires.

Je le plains.

Et puis, pantelant, l'œil crevé, la langue à l'abandon, la fesse flasque, sans poumon, le ventre sanglant, quand il pousse un gémissement, le pauvre, ils lui crient : « Allons, dis merci, tu le peux, nous venons de te rendre un fier service. »

J'ai compris.

Mais ça ne se passera pas comme ça ! Je ne puis le

souffrir. Je m'interpose. Célestin, je me sens ton frère. Pour toi, je ferai quelque chose.

Mais quoi ?

Dieux ! Quand j'y pense... Est-ce là ce qui m'attendrait, moi, à mon tour, si passant de la pantomime aux confidences, des confidences aux projets, je concevais un jour le dessein de saisir légalement, à pleines mains, les grâces d'Irénée ? Légalement, comme le pourrait faire non pas même Pindare que sauvera toujours son nom lyrique, mais quelqu'un qui s'appellerait Casimir Targon, par exemple, ou Hippolyte Mouscardouille ?

Ah ! Il faut que je réfléchisse...

La position de Célestin me semble en effet douloureuse. Puis-je me voir, moi, Lampédouze, avec des gants étroits autour du métacarpe, un pantalon rayé de noir, une jaquette, un tube, assis dans un salon en peluche grenat, attendant, sans oser appuyer mes épaules rustiques au dossier du fauteuil Empire, l'entrée d'une dame pointue, à qui il me faudrait, obligatoirement, cinq minutes plus tard, dire :

— La saison est un peu incertaine, madame. Vous devinez l'objet de ma visite. C'est mon âme.

Cette idée m'est pénible.

Car la dame me répondrait :

— Oui, de mon temps, les saisons étaient mieux réglées. Je suis heureuse de vous voir. Mon mari est à la campagne...

(L'animal !)

Et après cela, je devrais, à cette femme (que j'estime, peut-être), présenter, au moyen de fictions et de millénaires symboles, le désir de coucher avec sa fille vierge.

C'est tout simplement dégoûtant.

Et pourtant, même quand il s'agit de vous, Irénée, plus blanche que le lait caillé, plus tendre que l'agneau, plus fringante que la génisse, plus luisante que le raisin encore vert, le problème se pose. Il se pose à deux pieds du sol, sans y toucher. Il se pose sur une branche invisible, je le veux bien. Mais il se pose. Il se pose depuis cinq minutes, c'est-à-dire depuis que M<sup>me</sup> Goudre a crié dans sa colère qu'elle n'irait jamais, au n<sup>o</sup> 93 de la rue Torquato Tasso, demander pour son fils la main (pourquoi la main ? s'agit-il d'elle ?), la main, dis-je, de M<sup>lle</sup> Idoline.

Je vois fort bien ce qui rebrousse, hélas ! M<sup>me</sup> Goudre, et ce qui gêne Célestin, âme tendre pendue au-dessus de sa propre tendresse. Mais je n'aperçois pas ce qui pourrait m'empêcher, moi, par Jupiter ! moi, Lampédouze, d'aller, sans rien dire à personne, trouver M<sup>me</sup> Edwige Gallinette, la mère

d'Idoline, pour lui donner poliment à entendre que Célestin aime sa fille.

Parfaitement.

Cette idée m'enchanté. Elle est belle. Pour moi, je ne saurais rien faire. J'ai ma pudeur en bandoulière. Je suis prêt à me dérober, dès qu'on me scrute avec l'intention de savoir ce que pèse mon pantalon, mais j'ai assez de bonne grâce, à ce qu'il me semble, pour faire un doigt de cour à cette mère, et par là l'obliger à parler la première et à me dire :

— Ah ! monsieur (un soupir, car ces femmes soupirent) on n'a pas toujours ce que l'on désire. C'est vous seul que j'aurais voulu pour rendre heureuse cette pauvre enfant (hypocrite !), mais puisque le destin en décide autrement, et qu'on me sollicite en faveur de ce bon jeune homme (il s'agit de vous, Célestin) je me résigne en somme, et je veux bien, si rien ne s'y oppose, sacrifier encore quelque chose au bonheur d'Idoline. J'ai tant souffert !...

Célestin, ne vous fâchez pas. Tout cela n'est que rhétorique.

En fait, M<sup>me</sup> Gallinette vous désire pour gendre, mais elle a voulu en passant me faire une petite politesse.

Là, nous y sommes.

J'ai mon idée. Je suis tout à fait à mon aise dans mon rôle. Visitons ma valise.

Les gants, ces fameux gants dont je vous parlais tout à l'heure, je les ai. Un chapeau? Ça, c'est plus embêtant. Je ne porte qu'un béret basque. Bah! on s'arrangera. En entrant je le fourrerai dans ma poche. Pas de jaquette! J'ai horreur de la jaquette! Un veston noir, très chic. Des chaussettes de soie avec un filet mauve. Rien ne manque.

Notons l'adresse. Demain, à cinq heures tapantes, je me présenterai.

O délicieuse invention! On me fera manger des petits fours, admirer le panorama, caresser le chien, louer le phonographe et, sans rien risquer de mon âme, présent et caché à la fois, j'agirai pour le compte d'un autre. Je suis dans le ravissement. Pour le compte d'un autre! Tout et rien. J'ai trouvé l'expédient parfait pour être et ne pas être, et je verrai monter, descendre, apparaître, fuir, revenir, les gestes, les mots, les silences nécessaires en de pareilles circonstances. J'en ferai mon profit. Car s'il m'arrivait, par hasard, d'être obligé, moi-même, d'inscrire mon désir dans un cadre analogue, je connaîtrais au moins l'ordre et la succession de ces banalités tragiques.

On n'épouse pas Irénée, mais on peut toutefois se demander quelle tête ferait sa mère, si on lui exposait le désir de le faire.

Et puis il y a l'aventure. Vous me comprenez. Je

complote. Personne ne s'en doute. Triomphale, M<sup>me</sup> Goudre dort sur un gros paquet de foudres. Célestin pense : « Hélas ! Comment en sortirai-je ? Il y faudrait un sortilège... »

Je me frotte les mains. Célestin marche. Il est agité. Je jubile. Moi, je vais reposer avec délices. Célestin est au désespoir. Il regarde sa montre. Il consulte l'horaire des chemins de fer. Quatre centimètres de briques me séparent de lui, à peine ! Pourtant il ne me connaît pas. Il creuse. Il creuse on ne sait quoi en dedans. Il enfonce dans la matière de son mal des surcroîts de tristesse. Il secrète une bile épaisse. Il est sous le joug. Il ne pense à rien, car on ne pense à rien quand on n'a qu'une idée, et il n'en a qu'une. C'est un grand clou planté dans le cœur de son âme. Et à côté de lui, dans ma chambre, un esprit agile, pur, et jouant avec ses libertés. Car c'est là mon grand avantage. Je feuillette le *Sketch*, je me cure les ongles, je me brosse les dents, je me lave les pieds, je me déchausse, je m'allonge, les mollets nus, la nuque décongestionnée, les rognons purs, le poulx tranquille, la peau souple, sur un drap frais comme de l'herbe. Je suis heureux.

Je puis même glisser ma tête hors du wagon et regarder le paysage. Je puis tout. Je suis jeune et libre, et j'entends, ô plaisir ! la pension qui vibre



encore, toutes ses passions, tous ses bruits, tout l'afflux des courants qu'elle polarise, et je suis mollement étendu en chemise à travers les grands magnétismes.

Je les capte. Écoutez-les bien...

En bas, guettés pourtant par la pointe des sismographes, les magmas, les vapeurs sulfureuses qui fusent, les lymphes chaudes, la boue fluide, les laves couleur d'émeraude, et la pierre liquide et les eaux minérales, et les gargouillements, et les infiltrations de la mer à travers les fissures, et le sol qui se gonfle, et le déplacement des ondes d'énergie, et l'inquiétude de la Terre. Au-dessus les cristaux, les pétrifications, les sels, l'humus, la pierre ponce et les racines qui s'enfoncent en quête d'un peu de phosphate, et la circulation des humeurs souterraines, et les maisons posées comme des boîtes, pleines de digestions et d'âmes, où les hommes se sont superposés horizontalement et enfermés par méfiance, où des milliers de cœurs pompent du sang et le refoulent, laborieux, contre la mort. Et directement sous mon dos, chargée d'humidités et de salpêtres, la cave de la pension où vit le chauffage central, les fondations qui se disloquent, et les rats qui rongent le bois des armoires et qui mangent des balayures, nez voraces, ventres énormes, et les colonies de cloportes qui filent tout



le long des murs, gras et ronds, et tout près les fourneaux qui s'éteignent, et le salon désert avec ses magazines, son piano détraqué, son carrelage bleu et ses lithographies sous verre ( Jacques Stuart dans une grotte, un chien Terre-neuve, Ossian), et la salle à manger avec ses ronds de serviette, trois mandarines dans une coupe en maïolique, quatre lapins de bois sculptés sur la desserte comme un trophée de chasse, et la chambre de la patronne qui fait ses comptes avec le patron (après quoi ils iront s'embrasser sur leur gros matelas de laine) et dans les corridors, toutes les portes closes avec leurs habitants numérotés, et les souliers qui indiquent le sexe (quelquefois, pas toujours), Célestin qui souffre à ma gauche, l'Allemand qui peint à ma droite, car il peint, je le sens. Une odeur de benzine décèle son travail. Il s'est placé sous une ampoule bleue. Son chevalet est de travers, et il peint, il peint tout en vert. Il fait des prés, il fait des arbres, il met du cobalt sous la lune, il dépose avec ses pinceaux de petits carrés de lumière. Il souffle. Son pied va. Il se croit seul. Il ne se doute pas que je perçois tous les mouvements de la peinture, blanc de zinc, ou bleu minéral. Il est heureux. Il réinvente la Nature. Plus haut, sur nos têtes, je pense, le Commandeur urine encore. Il est en caleçons et il a suspendu sa montre de famille à la tête du lit. Je le vois. Le

Prince est couché. Il chausse des lunettes vertes et il lit un journal de modes. Abufar cire ses bottines. Il y met du vernis. Il les astique. Il brosse son smoking et parfois dit à haute voix devant la glace : « Mais comment donc ! Je vous en prrrrie... » C'est un exercice de style. Il s'entraîne par là à la conversation avec les dames. Le Professeur sent son derrière, et il a l'air très satisfait. Je ne sais pas comment il arrive à le faire, mais il est certain qu'il le fait. Il écrit un mot grec (lequel ?) sur une fiche. Il feuillette des scoliastes et des photographies. Glubit. L'Anglais est entré dans sa chambre suivi de son épouse et il lui dit : « Aoh ! Phœbe, take the matrimonial position. » Je les entends. Je vois d'ici leurs grandes gueules. Les pauvres gens ! Qu'est-ce qu'ils veulent ? Pour moi, mon cher, je tiens avant tout à dormir, car j'ai bien rempli ma journée. J'y ai pris sur la Destinée quelques positions importantes. La nuit couvre les rues. Il est tard. Mettons-nous dans le sens du sommeil, la tête à l'Occident, et les pieds dirigés vers l'Inde. Pensons quelques instants à Irénée. Nous y avons si peu pensé depuis vingt-quatre heures. Ne laissons pas son nom se dé cristalliser. Gardons son obsession. Imaginons qu'elle est en train de plaindre un chien ou de refaire la cravate de Lucio Savelli. Elle le poudre, elle lui met du rouge sur les lèvres et du khol

sur les yeux, elle lui parfume le cou avec quatre gouttes Coty. Il est minuit. Ça ne me fait aucun effet. Étrange!... Voyons un peu, que pourrait-elle imaginer encore pour me dévaster la pensée?... Lui dirait-elle : « Au bar ! » ou bien « J'aime le rythme. Balancez doucement mon rocking-chair ? » Qu'importe ! La sérénité vit dans le fond de ma chair. Rien ne me pèse. Une plume ! J'ai tout de l'ange. Les associations d'idées sont inefficaces sur moi... Qu'entends-je ? Ah ! c'est la Polonaise du quatrième étage qui vient de rentrer dans sa chambre. Écoutez-la. Elle se cambre, elle délivre son désir. Il bondit. La soie glisse, les souliers volent, tout tremble. Elle cajole, elle emploie ses diminutifs, ses talons frappent ses épaules, ses cheveux courts crépitent, elle se mord le doigt, elle arrache d'un coup de reins la chambre, les murs, le toit, et s'étend dans le ciel sous le signe du Sagittaire, elle désoriente et affole la Terre et, très exactement, elle est sur moi. Ah ! Irénée...

Mais je sens circuler le sommeil et les rêves. Ils ont branché leurs fils sur les fers de mon lit. Ils magnétisent mon esprit. Ils enlèvent à mon corps le souci de sa forme et apaisent toutes les réactions que suscite son poids. Ils endorment des millions de points vifs qui m'électrisent l'âme et distinguent

ma vie de l'Univers. Ils profitent de la ténèbre pour dérouter mes simulacres. Mes trois « moi », celui qui me parle, celui qui me répond, celui qui ne dit rien, ils modifient leurs relations, ils diminuent ou augmentent peut-être les distances qui les séparent, fictions pratiques de la vie, ils les poussent, pour les mêler, vers un autre moi plus profond, je ne sais lequel, et si un tramway qui rentre au dépôt jette sa ferraille nocturne à travers leurs réseaux, on sent distinctement le flux et le reflux des ondes. Puis de la périphérie du cerveau, surtout du sommet vers la base, le fluide appesantit le travail des idées. Il descend. Il fait converger les yeux. Toute la vie se concentre, s'éteint entre les sourcils et la racine du nez. A mesure que l'on s'endort l'on échappe à ses dimensions, l'on devient plus court et moins large, on perd ses pieds, on perd ses jambes, tout s'évanouit... Il ne subsiste quelque chose (un peu de phosphore, peut-être) qu'au sommet de la tête, au vertex... et l'on coule à pic, mais lentement, à travers ces fluidités. Quelques débris descendent avec nous après le naufrage et s'enfoncent... Irénée... Célestin... Ah ! les pyramides... escales... le lit... sleeping girl... des requins... ta fraîcheur... peut-être... je t'aime... cocotier... toujours pure... la fille de Minos... oui...

### III

Je l'ai vue.

Je l'ai vue, il y a une heure.

J'étais vraiment charmant. Rasé de frais, tout velouté comme une jeune pêche, une salive fraîche sur la langue, des gants très chics (transformables en gants de boxe) et sur mon cœur une pochette en fleurs,

Je l'ai donc vue. Elle m'attendait. C'est curieux. Elle ignorait mon existence. Et cependant elle m'attendait. Il était 3 h. 40. J'ai grimpé le long d'une pente à travers un jardin tout vert, couvert de pins, de térébinthes et de séculaires feuillages. Les murs bleus étaient peints de frais et, à l'entrée, il y avait une chapelle bi-colore avec un autel rococo, douze candélabres de plomb, une madone lithographiée, un tronc cadenassé pour les âmes du Purgatoire et deux bosquets de roses artificielles.

Dès qu'il me vit, le chien de la maison remua intel-

ligement la queue. Les chiens sont bons. Sous un grand berceau de verdure, une dame vêtue de mauve, appuyée contre une colonne corinthienne, me regardait venir. Elle me sourit tout de suite. C'était la mère. Et je fus soudain si léger, ô Irénée, que vous eussiez frémi de plaisir à me voir, si léger, c'est-à-dire tout en espoir, rayonnant de bonheur, poussant ma pointe tendre doucement dans ce cœur de femme, lui parlant des œillets, des romances, de l'âme, avec un tel esprit d'à-propos et un tel désir de la couvrir de fleurs et de lui faire dire le chiffre de la dot que je vis ses genoux trembler, puis s'écarter lentement, et sa bouche s'ouvrir et devenir aussi parfumée et aussi rouge qu'une fraise des bois, et sa main se tendre soudain vers un coffret de fausse laque, et en tirer un carré de papier sur lequel on avait polygraphié en bâtarde, en ronde, en anglaise, ces rubriques inoubliables :

*Draps de lit sans couture. Lires, 2.400.*

*Bas de coton, 12 douzaines.*

*Bas de soie, 4.*

*Mouchoirs fins, 32.*

*Chapeau de paille : un seul, mais tout neuf.*

Je mis le papier dans ma poche. Je fus ému. Je devins gauche, mais avec de ces gaucheries qui trou-

blent. On me fit entrer au salon où je vis, sur un guéridon, une petite mandoline. C'était une honnête famille. Les portraits au fusain en faisaient foi, et de plus, Célestin, on y sentait parfois comme un parfum de camomille.

— Croyez-vous, me dit cette dame, qu'Idoline sera heureuse? Vous faites tant souffrir les femmes! Fille unique, elle nous est chère. Nous priver d'elle, en ce moment, représente un tel sacrifice, monsieur, que seul un cœur de mère peut se résigner à le faire. Pauvre, pauvre Idoline...

Elle s'attendrissait. Je pris la mandoline et, sans dire un mot, je jouai la célèbre romance :

*Quanno sponta la luna a Marechiare  
pure li pisce nce fanno a ll'ammore...*

Nous versâmes des larmes. Cette entrevue avait un charme Louis-Philippe avec je ne sais quel excès de sentiment. On y sentait tous les enfants de Lamartine et l'on pensait (si l'on pensait) sous la forme de barcarolle. On me fit boire du sirop gluant. Quelques pâtisseries en pâte molle avaient une valeur sentimentale, car chacune d'elles portait, hélas! une parole d'espoir, d'amour, d'éternité, en sucre caramélisé. J'avalai les serments, les harpes, les myosotis, les écharpes qui pendent tout le long d'une tour, les

devises, « Loin des yeux, loin du cœur... Je meurs où je m'attache... », avec le plus grand appétit. Le soir tombait comme de juste, et sur la desserte on voyait le buste d'un vieux monsieur couvert de poils...

Les lampes s'allumaient. Nous allâmes sur la terrasse. Et la dame me dit :

— C'est ici même qu'Ernest Renan a écrit la *Vie de Jésus*...

Je me suis tu. Vous comprenez pourquoi. J'ai pris congé de cette dame, et je l'ai laissée toute seule sous sa charmille, après avoir baisé la pointe de ses doigts.

Je n'ai pas aperçu la jeune fille.



## IV

Et maintenant, à nous, Célestin.

Je vous vois. Vous venez d'entrer, toujours mince, dans la salle à manger. Très cérémonieux, vous saluez, vous prenez une chaise, vous fourrez à vos pieds, tout à fait sous la table, un énorme paquet de livres.

La pension se met à manger. Le commandeur boit sa potion couleur d'acajou. Il espère. Nous espérons tous. Et le prince, sa serviette nouée autour du cou, se couvre de sauce tomate. Le professeur apporte une saucisse toute chaude enveloppée dans un journal. C'est un extra. Aimablement, il en offre à la table entière. Deux Allemands acceptent. Les Anglais mangent, seuls, à part, dans leur chambre. La Polonaise on ne sait où. Abufar est certainement invité par le roi d'Espagne, de passage. Quant à vous, Célestin, vous versez méthodiquement dans votre verre, du sel, du poivre, du vinaigre, du

vermouth, de l'huile, et enfin deux cuillerées de crème et une de moutarde. Vous avalez cette mixture et de satisfaction vous frappez quatre fois votre poitrine. Immédiatement vous aspergez vos nouilles avec un demi-litre de vin rouge, et vous y déposez une poignée de figes sèches. Le sucrier tombe aussitôt sur le beefsteack saignant, et vous terminez ce repas spartiate en mêlant du fromage de chèvre avec du raisin de Corinthe et des tranches de saucisson.

Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que vous m'êtes sympathique, même après ce repas barbare. Vous avez un arrière-plan, un paysage à vous. Vous êtes très civilisé. Je le vois à la forme de vos pieds. L'avez-vous quelquefois observée? Elle est simple. Votre famille vous attaque. Ce sont des bataillons, avec trompettes et tambours, qui se ruent sur vous, nuit et jour, et il semble, à ouïr ce cataclysme, que vous soyez envahi et rasé jusqu'au sol. Je l'ai craint un moment. Mais quand la ville est prise, on n'y trouve personne, sauf un monsieur poli, correct et calme, qui distribue paisiblement des bulletins de logement aux colonels des régiments. Ce monsieur est tout seul. On pourrait lui tordre le cou. Mais il a un tel air de penser à tout autre chose que personne, mon cher, ne l'ose.

Si donc, ô Célestin, vous êtes malheureux, et je sens que vous l'êtes, ce n'est pas à cause du nombre de reproches saccadés que vous subîtes l'autre nuit, lorsque M<sup>me</sup> Goudre vous fit une harangue dont vous n'avez pas écouté un traître mot. Vous fûtes la sagesse même. Je vous aurais donc admiré et laissé museler votre antagoniste essoufflée, si je n'eus senti en vous cette faiblesse passagère, du moins Célestin je l'espère, qu'on appelle l'Amour. Vous aimez, Célestin...

Et dès lors ce qui est facile, enfiler sa chemise, mettre un col, écrire une lettre, vous paraît formidable. Vous tombez sous l'effet du curare. Il vous paralyse et vous frémiriez à la pensée (je vous comprends) de poser au cœur de ce rêve une goutte de plomb.

Vous murmurez : « Conclure ou mourir » (mourir, notez bien cette idée, elle vous tourmente), et vous êtes incapable de conclure...

Mais je me lève, Célestin, sur le fond de votre destin, la bouche en cœur, un doigt amical sur les lèvres... Vous verrez !...

Pour l'instant, la pension a fini de se constituer un bol alimentaire. Le commandeur, content, crache par terre. Le professeur nettoie ses dents avec son pouce, et le prince avec sa fourchette. Et l'on quitte la

table sans secousse pour passer au salon. Vous vous dressez aussi, Célestin, et vous précédez votre tête qui est, je la vois clairement, à trois mètres derrière vous. A trois mètres ! ah ! je comprends la sympathie que j'ai pour vous. Moi aussi, j'ai quitté ma tête, mais au lieu de la précéder, c'est tout simple, moi, je la suis. Les autres, peuh ! regardez-les, même le prince, même la belle Polonaise (que personne pourtant jusqu'à ce jour n'a vue), même le professeur plein de taches de graisse, tous, plus ou moins, ils ont gardé une tête vissée sur les épaules. Le prince est homme de parole, la Polonaise est folle. Soit. Mais quand ils perdent cette tête dont je parle, ils ne savent plus où elle est. Nous, Célestin, nous le savons. Nous ne la quittons pas des yeux. Nous la prenons, nous la laissons, mais nous restons toujours en communication, par signes, par courants électriques, que sais-je ? avec son système du monde.

Souffrez, Célestin. J'ai le temps. Je suis sûr de vous arracher un mouvement, un espoir et peut-être même un aveu. C'est pourquoi, certain de vous mettre en mesure de dire : « C'est trop beau, je ne le crois pas. Impossible ! Elle me déteste... » j'attends que minuit sonne et que dans votre chambre il n'y ait plus personne, sauf vous, peut-être, une rose séchée sur votre table, un volume des « Upanishad »

et, à côté d'un réveil de nickel, sous vos yeux, votre cœur mortel. Car il est mortel, Célestin, mais il n'est pas encore temps de vous le dire...

Bien.

Les animaux de la pension, qui manquent d'imagination, ont tiré du piano un bruit de danses. La Polonaise (qu'on ne vit jamais) entre, vous aperçoit, vous sourit, et vous tend les bras. Vous l'empoignez. Ah ! l'étrange manège ! Vous dansez. Vous jouez au billard avec vos pieds. Vous avez mis du bois en grande quantité dans votre pantalon et dans votre gilet, et ce bois vous le secouez. Toute rose, la Polonaise pose sa main sur votre épaule. D'un geste impérieux, vous l'avez incrustée à votre mouvement. Elle se colle à vous. Elle vous sent. Elle vous emboîte. Elle serre les dents. Elle glisse sans se lasser sa cuisse sous la soie. Brutalement vous enfoncez votre genou dans son âme. Elle s'amollit et se tend. C'est une femme. Mais pour vous le jeu reste pur. Vous avez suspendu votre regard quelque part, au plafond, et vous rendez carré tout ce qui tend à être rond. Vous lancez à travers l'élan vos jambes et vos bras comme des lignes droites. Vous syncopez le rythme qui engendre la volupté. Vous mettez le pied à côté. On vous regarde. La Polonaise infatigable, — les Polonaises sont infatigables, — se concentre encore

une fois. Mais vous avez pensé à ce je ne sais quoi qui vous singularise. Vous vous arrêtez net, vous saluez et vous sortez. Poliment.

Aussitôt le salon tombe au fond de la terre. Tout s'évanouit. Je suis seul.

L'heure approche. Les dieux, qui sont de vieux amis, ont joyeusement endormi M<sup>me</sup> Goudre. Ils ont jeté de l'eau sur ses tonneaux de poudre.

Vous, Célestin, vous vous êtes réfugié dans votre chambre, devant un grand carré de papier blanc. (Ce carré de papier signifie quelque chose.) Vous êtes assis de travers. Votre main droite s'est posée à plat sur le cuir d'un sous-main. Vous ne dites rien.

J'entre.

C'est-à-dire : la porte s'ouvre. On me voit.

Vous ne tournez pas la tête. Je referme.

Je constate que votre malle est béante. Pourquoi?

Sur la commode, et en plein centre, à l'honneur, une tête antique, assoupie, les yeux clos, la bouche entr'ouverte... Je m'arrête, frappé au cœur.

Une Furie?... Elle vient de mourir, mais comme les dieux meurent, en se condensant tout à coup dans une forme inattaquable.

Sur la table (je l'avais bien prévu) vous avez posé votre cœur, une rose, et un verre d'eau.

Vous soupirez un peu.

C'est beau.

Je m'approche...

Tous également nous voguons vers quelque rive imaginaire...

Écoutez... il y a sur la mer un pêcheur qui travaille.

Célestin me regarde et me dit :

— A quoi bon ? Tout est bien fini. Qui êtes-vous, monsieur ?

Je ne réponds pas. Je m'installe dans la situation.

Je souris, et je dis tout simplement à Célestin :

— Cher monsieur, j'aime trop tendrement la bonne nourriture pour ne pas souffrir le martyre, quand je vous vois manger, avec des radis noirs, des babas frais. Vous le fîtes hier. Et si j'ai pris la liberté de venir vous trouver, sans vous connaître, sur le coup de minuit, alors que vous pensiez, peut-être, à poser votre corps sur votre petit lit, c'est que je ne saurais plus longtemps vous permettre des mélanges aussi barbares. Taisez-vous ! Je suis compétent. A la cuillère, à la fourchette, je me suis fourré sous la dent tout ce qu'on peut trouver de tendre et d'excellent dans cet univers où vous êtes. J'ai aimé, comme tout le monde, j'ai bâti des métaphysiques, j'ai fait mon temps dans la folie, et j'ai bivouaqué sur ma pauvre raison. Mais que ce fût aux jours de la mélancolie,



en hiver, ou au cœur de la bonne saison, j'ai toujours, à la fin, mangé ce qui est bon. Vous souffrez, je le sais, et vous êtes navré que je le sache. Lorsque les dieux envoient aux hommes quelque fortune intolérable, il convient, Célestin, de la cacher dans l'ombre. C'est ainsi que parle Pindare. Nous sommes d'accord tous les trois. Mais cependant je crois qu'il est bon, pour les idées claires, mères charmantes du bonheur, de lever quelquefois son verre, sans souci d'y mettre son cœur. A cet effet, je vous ai apporté un tout petit flacon de vin de Syracuse. Je l'ai goûté. L'ombre des Muses, regardez, tremble un peu derrière moi, simplement parce que je bois. Célestin, faites comme moi. Ne craignez rien. Un coup de vin, ce n'est pas vice. Vous le verrez, les cœurs grandissent, domptés par l'arc de la vigne. Buvez. D'un signe, quand votre joie en sera digne, discrètement, je vous arrêterai.

Célestin boit. Il est charmé. Cependant il me dit :

— Hélas ! le temps me dure. Il est cruel de vivre, il est cruel d'aimer. J'ai voulu prendre l'aventure, et ce qui passe, et ce qui tombe, — car n'est-ce pas ? tout tombe, — pour y mettre l'éternité...

— C'est ça, vous avez voulu vous marier.

— ... Et au lieu de m'envelopper, je me suis ouvert. J'avais l'ombre. J'ai voulu tout à coup



avoir le corps. J'ai dit un mot... Le monde s'est cristallisé. Il est devenu minéral. Les feuilles, les branches, les herbes, le courant des fleuves, le vol des bêtes aériennes, l'inflexion, l'espoir, le scrupule, tout s'est changé en dure pierre. Auparavant, j'avais tenté le diable. M'avez-vous vu danser? Hé bien, quand, par hasard, j'ai cru que l'on m'aimait, c'est ainsi, monsieur, que j'ai fait. Un jeu mathématique, une irruption, un viol peut-être, par curiosité, sans plaisir, pour essayer de me saisir, et de planter un terme fixe dans mon cœur. J'ai voulu voir, j'ai vu. J'ai cru que j'étais vieux. Maintenant j'ai trouvé, et j'ai peur d'être jeune. J'aime, et je voudrais bien me perdre dans ce que j'aime... Mais elle ignore tout. Elle est indifférente. Elle ne me voit pas. J'en suis certain...

— Célestin, voyons, Célestin...

— Célestin se connaît. Célestin est désagréable. Célestin coupe des cheveux en quatre. Célestin cherche l'impossible. Car il y a des choses impossibles, savoir, par exemple, combien la famille ennemie donnerait de dot à sa fille...

Alors je dis d'une voix pure, un peu mystérieusement :

— Draps de lit sans couture, lire 2.400; bas de coton, 12 douzaines; bas de soie, 4; mouchoirs fins...

— Assez, monsieur, dit Célestin. Êtes-vous le diable en personne?

— Ah ! Le diable, toujours le diable ! Fichez-moi donc la paix avec votre diable ! Il n'y a pas de diable. Il y a vous. Il y a moi. Et, si vous y tenez, il y a Jupiter derrière moi.

— Jupiter?...

— Vous n'allez pas nier Jupiter, je suppose. Cette cloison est mince. On entend tout. La colère de votre mère, votre silence, sont ainsi arrivés jusqu'à moi. J'habite le n° 12. Qui je suis, monsieur ? Lampédouze. Ce que je fais ? Je vis. Me voilà. Écoutez-moi bien. Quand la divinité veut envoyer à l'homme, par hasard, un peu de bonheur, elle commence par froisser et assombrir son pauvre cœur. Les vaincus, prisonniers de leur silence, n'osent se présenter aux yeux de leurs amis. Parlez, et vous serez compris. Car je suis votre ami, Célestin, à tel point qu'avec ces deux gants (qui, ma foi, sentent encore la térébenthine), et ce veston noir impeccable, pas plus tard qu'aujourd'hui, que dis-je ? vers 5 heures de l'après-midi, je suis allé, un œillet sur la lèvre, rue Torquato-Tasso, au flanc d'une colline, demander à M<sup>me</sup> Gallinette (ne pâlissez pas, Célestin) la main, tout bonnement, la main de sa fille Idoline...

— Vous l'aimez ! hurle Célestin. J'ai tout compris. Elle vous aime ! Vous l'épouserez, ah ! et moi... les femmes ! les femmes ! les femmes !...

— L'animal ne se taira pas ! C'est pour vous, tête de pilastre, que j'ai abordé cette dame, que je l'ai attendrie en lui parlant des astres, que j'ai saisi ses mains entre les miennes, que j'ai mangé, sans en laisser un seul, ses petits-fours et ses biscuits Palmer avec des légendes d'amour et des mots de philosophie, que j'ai subi les émotions du crépuscule, que j'ai pris une mandoline et joué la plus belle des romances, que j'ai pleuré, car j'ai pleuré (ou bien c'est elle qui a pleuré, je ne sais plus, enfin en tout cas il y a quelqu'un qui a pleuré), et pour finir que j'ai arraché à son avarice sentimentale ce papier que voici, où l'on voit, polygraphié à l'encre violette, le détail du trousseau, le montant de la dot, les qualités du caractère, les *desiderata*, et en bas, tout à fait en bas, le numéro du téléphone. Que voulez-vous de plus ?

Célestin est anéanti.

Je le dis à dessein : anéanti. Il n'a plus de front, plus de nez, plus de bouche, plus de poitrine. A peine aperçoit-on à la place du cœur (encore lui, tonnerre de Dieu !) un spasme... Et ce spasme, c'est tout ce qu'il reste de Célestin. Va-t-il s'évanouir à son tour

et cesser, systole et diastole, de pomper et de refouler ? J'en ai peur... les murs ont tourné, la chambre se balance, la commode s'est résorbée (comme toujours), le tapis, le plafond, le lit, tout n'est plus que fumée qui s'efface... On ne voit, toujours immobile, que la tête de la Méduse au grain plus serré que jamais, et exactement au-dessus de la chaise de paille où tout à l'heure encore on apercevait Célestin le dur éclat industriel de ce qui fut une ampoule électrique.

Par bonheur, je n'ai pas bougé.

Je sens mes pieds dans mes souliers et mes cuisses dans ma culotte. La seule chose qui me trouble c'est d'entendre glisser tout à coup, à un mètre de moi, peut-être, et très exactement à ma droite, un parfum... Et c'est un long parfum de cheveux blonds qui flottent... Où l'ai-je respiré ? Serait-ce en Orient sur l'écume des mers?... Le monde est parfois bien étrange... L'hiver, je le comprends, l'hiver tremble, et déjà roule sa tente. La sombre Nuit étincelante vient de cueillir au fond des eaux les Signes du Printemps, le Bélier, le Taureau, d'un beau coup de filet, entre deux îles. On ne verra plus Andromède. Il va tomber une pluie tiède... Le Ciel sent le désir de pénétrer la Terre, la Terre veut jouir du Ciel. La pluie coule d'en haut comme un baiser sur elle. Elle

enfance aux mortels et les troupeaux qui paissent, et le fruit tout vivant de Déméter. L'immense frondaison printanière s'entr'ouvre sous la rosée d'hymen. Et c'est toi, Vénus, la Déesse, qui es de tout cela la cause originelle...

Le rythme ! le voilà, je l'ai pris, je le tiens. J'ai un fil, je tire, je tire... Le fil cède... Je vois venir les murs, les planchers, la cuvette. Tout se remet dans son assiette et se glisse au milieu de sa propre apparence. Je recompose Célestin. Je lui fourre des pieds tout au bout de ses jambes. Je lui mets dix doigts à la main. Je lui taille une bouche à travers la figure. Je plante vingt mille cheveux sur son crâne, j'enroule deux oreilles sur ses tempes, j'ouvre ses yeux.

— Ouf ! c'est un rêve... Ouf ! soupire cette âme...

Je suis là. Cette fois, je sais bien que je suis là. Vous aurez beau faire et beau dire, il y a des moments dans cette vie fuyante, où l'on sent qu'il existe quelque chose.

Célestin me regarde et me dit :

— La bombe.

— La bombe ? Quelle bombe ?

— Hé, la bombe, parbleu ! la bombe qui est dans la table de nuit.

— Dans la table de nuit ! Une bombe !

— Une bombe. Car je voulais mourir et je n'ai

pas eu le courage de me tuer moi-même. Alors je me suis fait envoyer, par la fabrique d'armes de Saint-Étienne, une bombe à retardement chargée de cinq kilogs de mélinite, avec un mécanisme qui doit la faire exploser, malgré moi, sans que je puisse en rien troubler cet admirable mouvement d'horlogerie, ce soir même, à minuit quarante.

— Ventre-Saint-Gris ! il n'est que temps...

— Je ne veux pas mourir, dit Célestin. Pourtant que faire ? La bombe est là.

— Foutons le camp !

— Ça, jamais ! Fuir ! Faire sauter cette pension sans y être ! Ah ! monsieur...

Célestin est fou. Je n'écoute que l'épouvante. Je m'élançe. Je prends la bombe (on entend un tic-tac, quelle horreur ! elle va éclater peut-être)... Une deux ! Patratas ! en bas, par la fenêtre ! Explose, sale vache, explose !... Un moment de silence... Plouf !... Elle tombe à la mer.

Célestin respire une rose.

L'animal ! On dirait qu'il veut coucher avec. Il la renifle, il la pompe, il lui suce le bec. Puis il me dit :

— Monsieur, il y a trois ans que je suis chaste...

Ça ne m'étonne pas.

Il est minuit quarante-deux. Décidément la bombe est bien noyée. Les poissons vont manger la mélinite,

Je me lève. J'ai tout sauvé.

Alors Célestin me retient, et il me dit :

— Que d'expédients inutiles !... Je me suis promené dans les petites rues. Des amis bien intentionnés me voyant taciturne, m'ont conduit, à travers les profondeurs nocturnes, vers les lieux où, dit-on, on boit le népenthès...

J'ai gravi des escaliers gras ornés de plâtres. J'ai entendu sonner le grelot électrique. J'ai contemplé des salons verts avec des glaces molles et dépolies (à cause des mouches), et je me suis assis dans de vieux canapés en peluche verte. J'ai attendu. Je n'ai rien vu. Ah ! si, pardon ! j'ai vu quarante ou cinquante personnes assises, comme moi, fumant des cigarettes et crachant à leurs pieds, sans échanger une parole. Le porte-parapluie en émail, toujours en émail, sentait la poudre de riz et la savonnette. Pas une chute. Pas un chant. Tout l'esprit, là, réalisé. Chacun dans sa cellule. Une même vision. Quelquefois une dame grasse paraissait à la porte, regardait l'assemblée et, traînant des savates languissantes, s'en allait, triste. Tout le monde était renfrogné. Aux murs quelques chromolithographies, un marché d'esclaves à Alep, et Phryné (ça c'était cependant un ouvrage de laine) Phryné devant des sénateurs romains. La porte s'ouvrait. Un vieillard entraît,



Ce vieillard tenait un perroquet sur un perchoir. Le perchoir avait dix bâtons, chaque bâton portait un numéro. Le perroquet se déplaçait de bâton en bâton, au hasard de sa fantaisie de perroquet. Il formait ainsi quelques nombres que l'on pouvait choisir pour jouer au loto. Un client achetait ces chiffres et donnait deux sous au vieillard. Personne ne disait un mot. Le vieillard s'en allait, obséquieux. Dehors on entendait le piano mécanique. Poésie en détresse. C'étaient des moments déchirants. Je n'ai pas perdu ma sagesse...

Et je réponds :

— Monsieur, je vous comprends. Car nous ne sommes plus, hélas ! aux temps où l'on disait des paroles de miel aux courtisanes. Elles sont démodées, et c'est dommage. Je les plains. Je pense à celles qui charmèrent d'autres adolescences que les nôtres. Elles furent jadis si tendres qu'on pouvait tout leur demander. Tout !... Et de plus un jeu de feintise amoureuse si habile, et peut-être après tout si sincère, que l'on croyait ravir les faveurs de Cypris, et parfois un baiser plus long et un conseil de volupté indiqué seulement par un sourire ou par un geste, tant elles voulaient être aimées, car elles voulaient être aimées...

Célestin est bouleversé.



— Aimer ! dit-il. N'y a-t-il donc qu'une espèce d'amour ?

Et je répons :

— Moi aussi, monsieur, j'aime.

— Vous ?

— C'est-à-dire... Oui...

— Vous !

— Pourquoi pas ?...

— Et qui ?

— Irénée...

Stupéfait, Célestin me regarde.

Ce n'est plus Célestin. C'est une ligne souple. Il se tait. Il a l'air de réfléchir. Il allume une cigarette. Il est grave. Il s'assied. Il soupire. Il boit un verre d'eau. Son attitude m'interloque. J'attends... Célestin a le regard glauque. Il tambourine sur la table avec deux doigts. Il reprend sa rose. Il la met à sa boutonnière. Il ouvre son tiroir, il le referme. Il sourit. Son premier sourire... Il se lève. Il hésite une seconde, puis il vient vers moi et il me prend affectueusement la main.

Un moment de silence.

C'est le Zénith, c'est le Nadir, qui se contemplant à distance.

Et Célestin me dit :

— Hélas ! A quoi bon se mentir ?...

## V

### Le diable d'homme !

Me voilà joli maintenant. Il s'est retiré. Je suis seul, tête en bas, pieds en l'air, tandis que lui, le misérable, grâce à moi, il a repris sa position humaine. Il se tait et je me promène. Nos deux rôles sont renversés. C'est lui qui va dormir et moi qui vais veiller... (Finalement, je crois bien que sa mère avait raison...) *A quoi bon se mentir !*... Me mentirais-je donc?... Maintenant, j'en ai peur. Irénée, vous aimais-je?... Hélas ! vous ne me manquez plus. Je le sens. Vous êtes absente, et je n'en suis pas même heureux. Qu'y puis-je?... Il y a dix minutes seulement, votre arrivée m'aurait fait fuir d'épouvante ou de joie. Et en ce moment même, je suis très sûr que vous pourriez frapper à cette porte sans que j'éprouve le désir ni de rester ni de partir. Pourquoi ? Je l'ignore. J'ignore tout. Je ne suis qu'un sac à sottises... Célestin a-t-il vu dans le fond de mon cœur ?

Peut-être... Toutefois j'ai besoin d'aimer et j'ai aussi besoin d'être aimé, mais si tendrement, Irénée... Tendrement... C'est-à-dire étrangement... Tenez, vous me diriez par exemple ceci : « Vous êtes adorable, Lampédouze. Venez ici que je vous couse ce bouton à votre gilet. » Et, ce disant, vous porteriez votre tête charmante à un millimètre de mon menton, avec beaucoup d'espoir, sans vous l'avouer, Irénée, et un peu d'inquiétude... hé bien, je regarderais le plafond. Certes mon cœur ferait un bond, et l'on verrait sauter tout à coup d'émotion, à mon gilet, quatre nouveaux boutons, ce serait un moment céleste, j'aurais sous mes yeux votre nuque, mais je ne ferais pas un geste. Jamais !... Du reste, est-ce vous qui me troubleriez ? Est-ce cette Unité, l'Unité Irénée, qui seule peut en ce moment me faire perdre l'Orient ? Non, mon enfant... Célestin a vu juste. Et cependant si vous m'aimiez ?...

Si vous m'aimiez !... Autre folie... Pourquoi ne me manquez-vous plus ? J'en souffre. Ce n'est plus vous qui tourmentez cette petite entéléchie. C'est l'absence de ce tourment. Il faut que je vous reconstruise. Sans vous, je ne saurais plus vivre. Et à cette heure, Célestin, la tête sur son traversin, allongé dans son lit, son bonheur à travers le ventre, les jambes écartées, la bouche ouverte, dort comme un animal.

C'était fatal. J'ai un art douloureux. Je mets dans les situations, qu'elles se balancent en paix ou qu'elles suintent l'électricité, tout à coup, un tel poids de Dieux que le surnaturel bouleverse ma vie... Je ne dors plus... Il ronfle... Car il ronfle. Je veux qu'il ronfle. Ronfler est si vulgaire !... Il ronfle parce qu'il est sûr de moi. Il se dit : « Après tout, il a une assez bonne tête. » Suis-je bête ! Mon Dieu, suis-je bête !... J'avais un beau sujet de divertissement, une distraction distinguée. Je l'ai détruite. Irénée, dites-moi que je vous aime, car je commence à m'ennuyer. Vous valez mieux que moi. Vous êtes enchaînée, moi, je suis libre. Rien n'est plus douloureux. Vous m'aimez, je le sens. Je ne vous aime pas. Il faut que je vous aime... Il le faut ! Suis-je un muffle?... Malheureusement, vous m'aimez depuis que je suis insensible. J'ai tort. Mais je me suis puni par cette souffrance imprévue, ce vide, cette immobilité, ce néant... Irénée, il est temps que je vous cherche. Tâche ardue ! car ce n'est plus en vous qu'il faut que je vous trouve, mais en moi... Avouons-le, quoique j'en aie pu dire, j'étais sûr de vos pas. Mais sur moi-même, que pourrai-je?... Tant que vous étiez là, vous offriez à ma fantaisie un but pour ses extravagances. Si vous n'y êtes plus, où s'enfoncera-t-elle?... J'ai peur de perdre pour toujours ce qui me reste de

bon sens. Qui me consolera de ne plus vous aimer?

J'ai manqué de courage. J'aurais dû dire à votre père : « Donnez-la moi en mariage. » Et mettre au milieu de l'hôtel, devant les six cents spectateurs qui admiraient vos danses, une marmite chaude avec du bœuf en daube. Ça aurait fixé les idées...

Mais maintenant il est trop tard. Si vous m'étiez tout simplement indifférente, je vous épouserais peut-être. Mais vous ne m'êtes pas tout simplement indifférente, car je souffre, à cause de vous, de me retrouver sans amour... Quelle sottise !

Est-ce l'essentiel ? N'y a-t-il pas au monde d'autres soucis plus hauts et ne pourrait-on pas se contenter de satisfaire par des caresses de passage ce besoin qui n'est qu'un besoin ?...

O jeunes filles très hospitalières, servantes de Peitho, dans Corinthe-la-Riche, qui faites fumer sur l'autel du pâle encens les blondes larmes, tandis que votre pensée vole vers la Mère céleste des Amours, vers Aphrodite, et Aphrodite vous permet sans blâme, ô enfants, de cueillir dans votre aimable couche, le fruit d'une tendre jeunesse... C'est la nécessité qui le veut. Tout est bien.

Sans doute... Le fruit d'une tendre jeunesse...

## VI

Rien ne m'a consolé. Je suis parti.

Ce paysage trop illustre ne me proposait que sa vue. J'avais hâte de fuir. J'ai fui. C'est le plus souvent en voyage que j'aime ce que j'aime.

Je suis seul. Irénée ne m'accompagne plus. On l'a enchaînée dans une île. Corps charmant oublié sur des rochers stériles, elle me tend les bras. Ariane étendue, aux rives du Naxos élevait des plaintes moins tendres. Je les entends, hélas ! puisqu'il faut les entendre, et cependant je pars. N'ai-je pas de remords ? S'il fallait nécessairement que je la quitte, eus-je quelque souci de la quitter sans lui déplaire ? Irénée, un moment, par pure courtoisie, ai-je repris pour vous ma tendresse première ? Muet, chargé de soins, ai-je fait mes adieux à votre souvenir dans ces lieux si charmants où je vous ai connue ? Seule dans l'Occident, vous laissant soupirer, lorsque mes tristes yeux vous trouveraient plus belle si, poussé

par quelque regret, je revenais vers vous afin d'y recueillir, faibles amusements de mon indifférence, un reproche léger, une crainte nouvelle, allez-vous tout à coup me désirer?

Hélas ! je suis tout seul et ne vous cherche plus, ou tout au moins, si je vous cherche, c'est ailleurs, c'est plus loin, sans espérer longtemps, un soupir, un regard, un mot de votre bouche. Rien ne peut-il charmer l'ennui qui me dévore? Irénée autrefois savait me consoler. Aimer, je ne puis plus aimer, sauf l'Amour, dont je suis privé tant on m'a arraché à tout ce que j'adore. Et pourquoi? Simplement pour me rendre à moi-même. Fallait-il des serments pour m'enchaîner? Non. Tout lien pèse à mon inconstance. Ayant dans Irénée un objet de bonheur, je me suis follement privé de le lui dire et je n'ai pas goûté au plaisir de lui faire un aveu si charmant.

Cependant je ne puis disposer de mon cœur involontaire. Je ne puis que le plaindre. L'Amour ne fut pour lui qu'un long bannissement. Soit vertu, soit naïveté, tout désir l'effarouche. On m'emporte. Puis-je-emporter? Qu'ai-je fait, Irénée, que de vous trop aimer en une seule fois, sans souci de garder, pour les lendemains de passion, un excès de tendresse !

C'est elle maintenant que je songe à vous rendre. Pour me chercher moi-même et pour me reconnaître,

poussé par l'espoir de renaître aux délicieux tourments dont nous fûmes la proie, moi qui suis devenu insensible à vos pas, je dois vous retrouver là où vous n'êtes pas, peut-être...

Si mon désir s'est tu, qu'importent vos silences ? Je ne vous verrai plus. Votre nom, je l'ai mis sous le nom de l'absence.

Je navigue.

Je me suis embarqué pour la Sicile, sur un vieux paquebot en tôles...

La nuit tombe. Le temps est beau. Irénée, vous n'êtes qu'un songe...

Les circonstances m'enveloppent. Je les subis et peu à peu elles me pénètrent. Mon âme n'est qu'un lieu de passage, un détroit où tout ce que je sens et tout ce que je vois, flue et reflue. Les centres de résistance, les petits blockhaus, les îlots de granit, sont tombés. Je me plais à laisser dans mon indifférence passer, et même repasser, les murmures du monde...

Comme d'une corne d'abondance, la Nuit verse de l'ombre.

Le navire est désert. Sept ou huit passagers... N'y a-t-il que moi qui voyage?...

Irénée, Célestin, Célestin, Irénée... que d'aventures !

Sur les premières pointes de l'année on sent un vent plus chaud...



Un sentiment bourgeois me pénètre et me pose deux pantoufles au fond du cœur. Et je me dis : « Allons, éternel voyageur, si tu aimes vraiment ta patrie et t'es aises, qu'attends-tu pour chercher une petite épouse? »

Ce que j'attends?... Ah ! je m'appelle Lampédouze, et ce n'est pas un nom à mettre, sans souci du lendemain, près d'un nom de notaire, par exemple. Et puis, entendez-vous les gens dire, en parlant de moi, avec malice : « Épinglé à l'hymen par l'Amour-Convenance, Lampépé se balance au-dessus de la France? »

J'en mourrais.

Les jeux icariens de ma fantaisie ébranleraient la bourgeoisie. On fait de moi tout ce qu'on veut, on me plonge dans l'eau bouillie, on me stérilise à l'Odol, on m'habille de gris, et l'on me met un faux-col à toutes mes manières, mais un beau jour, je prends mon vol, avec tout l'attirail qu'on a pendu à mon derrière.

Ou bien alors j'aime le sol, et cela, c'est aussi ma vraie nature. On me donne un fauteuil, une table et un canapé, on me nourrit de truffes, on me chauffe le lit, on m'étend sous les pieds des tapis de Perse ou de Chine, mais, la nuit, quand personne n'est plus là, je renifle l'odeur des terres végétales, et je commence à faire un trou au milieu du plancher, et je creuse et

j'arrache tout jusqu'à ce que je sois arrivé à l'humus où circule le monde des racines, et des pieds et des mains j'agrandis le puits frais et je m'enfonce, et je pénètre dans la chair même de la Terre, et le lendemain, quand ils entrent avec leurs souliers et leurs ventres, portant leur chocolat fumant sur un plateau, ils trouvent des cailloux, du sable, du terreau sur leurs meubles Louis-Philippe (guéridons, consoles, commodes) et ils s'enfuient, épouvantés, cependant que je sors dans une autre clarté, exactement aux antipodes.

Ça, c'est tapé !

Et cependant, ah ! les antinomies ! j'aime le confort dans la vie... Un point fixe, mon cœur pour un point fixe !

Si j'étais comme tout le monde, je m'en voudrais de chercher Irénée autre part qu'aux lieux où elle est. Mais, j'espère, avant Pâques, rencontrer un objet quelconque où je puisse suspendre un à un, les sentiments que j'ai nourris pour elle. Ainsi je les verrai, ainsi sous leur parure, de nouveau son corps frémira, réinventé, et je rendrai à ma tranquillité quelques divertissements d'inquiétude...

C'est curieux, comme j'aime à détourner les yeux. Irénée en sait quelque chose... Je répugne à la solution. Résoudre, finir, pour la grâce, quelle brutalité !

J'ai le temps. Ce sentiment venu d'un moi mystérieux, d'un moi antérieur, à mon moi, d'un moi à part, d'un moi absolu, d'un moi pur, en somme d'un moi qui s'en fiche, donne la clef de ma conduite. J'ai le temps. Je me dis : « Tirons la porte. Nous entrerons à 5 heures du soir, » et je m'applique à autre chose. Je ne banalise pas ma tendresse. Je la réserve pour le crépuscule ou pour la nuit. Je passe vingt fois devant elle avec un paquet de livres à la main ou une canne à pêche, mais je me garde bien de jeter un coup d'œil dans sa petite chambre. Et je suis enchanté qu'il ne soit que 3 h. 42... J'ai mon bien. L'oublier? Non. Il se manifeste quand même par une boule élastique, qui bouge, près de l'épigastre. C'est tout.

C'est tout jusqu'à cinq heures...

Et quand cinq heures sonnent, hé bien, quoi de plus simple? Je renvoie à cinq heures et demie.

Irénée danse, danse, danse... Allez vous asseoir, Irénée. Variez vos plaisirs. Soyez donc un peu plus singulière. Il y a tant de jeunes filles qui dansent le black bottom. Ne comprenez-vous pas combien vous me manquez, vous, que je n'aime plus, peut-être, et que je voudrais tant aimer? L'occasion est favorable. Je commence à vous regretter.

Ingrate, ne voyez-vous pas les vains efforts de mon désir, tourmenté de l'espoir de vous rendre ce

cœur qui bat uniquement pour irriguer de sang, de la pointe des pieds aux cimes du cerveau, cette chair éphémère? Mais il n'est pas assez vulgaire pour se contenter de ce soin. Pomper et repomper, qu'y a-t-il de plus monotone?... Écoutez les pistons de la machine... Non !... L'émotion, un coup de fouet, un élan, un arrêt, une présence. Vous !... Le mouvement du sang, tout est là. Un grand style.

C'est ce style que j'ai perdu en vous perdant. C'est ce style que je recherche. Voilà. J'ai enfin trouvé la nature de mon amour : un hendécasyllabe phalécien, avec des tas de licences émouvantes...

Ah ! Le rythme ! Qui me rendra le rythme?...

Allons nous coucher. C'est trop bête. Mes pensées ne sont plus, désormais, qu'un journal de voyage.

## VII

La mer étale, le matin pur.

Au loin la Sicile d'azur crêtée de neige...

Il y a sur le quai, à deux pas d'une *Alfa-Roméo* peinte en rose, une jeune fille, très mince... Si c'était Irénée...

Ce n'est pas Irénée.

Ce voyage est manqué. Que faire?

Je me suis fait illusion jusqu'au moment où Célestin m'a illuminé. Depuis lors, j'ai beau me taper sur les cuisses, sur le thorax, sur ces genoux stériles, rien ne sort. Plus d'unité d'action. Mon aventure se disloque.

Partons. Enfonçons-nous dans le Sud.

Là peut-être retrouverai-je enfin cette simplicité champêtre qui me permet d'aimer une grande coquette...

Il est doux, chevrier, le murmure du pin qui chante à côté de ces sources, et il est non moins doux le chant de la syrinx...

## VIII

Le train flotte dans les orangers...

## IX

Période des Temples.

Ressources artificielles. Je me bats les flancs  
Rien n'y fait.

Qu'est-ce qu'Irénée dans un Temple?...

14 mars. *Sainte-Mathilde.*

Temple de Ségeste. (Écrirai-je ce drame?...)

16 mars.

Sélinonte. Ache sauvage.

20 mars.

Agrigente. (Akragas)

Une patrie...

21 mars.

Temple de Junon Lacinienne.

22 mars.

Temple de la Concorde.

23 mars.

Temple d'Hercule.

24 mars.

Temple de Jupiter.

25 mars.

Temples de Castor et Pollux.

26 mars.

Rien. Quelques réflexions.

27 mars.

Apparition de deux figures immondes. Fritz Edlak et Franjo Ziedler. Ils vendent leurs photographies. Au verso en six langues :

« *A piedi per tutto il mondo! Ci sosteniamo col la vendita di queste cartoline sul nostro viaggio.*

« *Le tour du monde! Prenez une carte originale pour m'aider d'un voyage autour du monde.*

« *Around the world!... Zu fuss um die Welt!... Pesky Kolem sveta!... »*

Je lis cela. Suis-je abruti !

28 mars.

En dérive au milieu de mes souvenirs, un vers de Pindare...

Je commence à renaître.



29 mars.

Le corps, machine souple à jouir de la vie, frémit légèrement, je pense...

Le ciel est pur comme un diamant. Tous les jeux du silence...

La nuit, par le temps clair, on entend, à quelque distance du rivage, des cornemuses sur la mer.

30 mars.

Quatre ou cinq nappes de chaleur. Dès le matin, je pense à Empédocle, et, à midi, j'aspire à me désaltérer en buvant l'eau divine, douce comme le miel, de Tilphossa la belle source...

31 mars. *Sainte-Balbine.*

Nouvelles nappes de chaleur. Pour le moins dix ou douze.

Cela vient de Carthage ou d'El Djem... Souvenirs... Djébel-bou-Kornine, Teboursouk, Dougga, Kairouan. Il fallait s'y attendre...

Mes condenseurs psychologiques sont chargés, à crever, d'électricité violette.

Chose étrange! ce soir, à cinq heures, devant Sainte-Marie-des-Grecs, j'ai désiré recevoir une lettre d'Irénée.

Le contenu? Sans importance. Lire un ramage quelconque, de sa main...

Irénée de nouveau me serait-elle chère ?

O délices !...

Ce désir n'est-il point un indice d'amour et, plus que ce désir, le contenu souhaité de cette lettre ? Car Cyrille Sylvère, au temps heureux, me disait sagement :

— Vous l'aimez, cela se voit bien. Tout ce que vous lui demandez c'est qu'elle vous écrive des banalités.

Voilà que la machine à profiter du temps se remet doucement en marche...

Elle est charmante la jeune Anglaise du n° 15... Et toute seule avec des malles-vierges, car elles sont vierges, ces malles, j'y tiens...

Et puis quels délicats mouvements des épaules, quand elle s'accoude en face de moi, pour regarder l'huilier ou la salière... Un peu trop en face de moi, du reste... Il faudra que je change de place. Je veux la voir de profil, puis de dos... de dos... une nuque pareille à celle d'Irénée... Est-ce possible?... Mais oui... Et cette même ligne à caresser les yeux qui paraphe son corps de l'épaule aux chevilles tendres... Ah ! Non, je ne puis me défendre d'un vif mouvement d'intérêt... N'ai-je pas déjà un regret?...

Voyez comme elle s'est levée. C'est ce pur défi du menton que j'aimais, et ce sont ces coïncidences délicates entre l'élan des petits seins, l'abandon

d'une tête insouciante et ce léger retrait d'une partie de l'âme, par pudeur, oh ! une pudeur singulière, ce recul de coquetterie qui vous fait entrevoir (illusion, espoir ?) la séduction d'un peu de pureté inattendue...

Elle s'inscrit dans la fragilité de ses désirs et sur ce goût des plaisirs éphémères qui rendaient à mes yeux Irénée si charmante à regarder jouir d'une vie franche, et pourtant quelquefois peinte en mélancolie...

*Minuit 11...*

Elle s'appelle Cressida.

J'ai vu son nom sur une malle monumentale.

Avalanche de siroco.

Quelque chose va éclater...

*1<sup>er</sup> avril.*

Rapide matinée d'azur. Eblouissement !

Que ferai-je ?

## X

Cressida-Irénée est partie à 11 heures.

Subitement.

La suivre?

Où?

Le portier m'a dit :

— Elle s'en va à Ravello.

(10 liras).

Cette fois... en avant ! en route !

Elle ne sait rien. Elle ne saura jamais rien. Ce n'est pas elle que je cherche. Pourquoi donc me gêner? Rien ne marque l'insdiscrétion.

Je me trouve à nouveau dans une situation délicate, analogue à celle où je fus quand je demandai la main d'Idoline pour le compte de Célestin.

Cressida n'est pas Cressida, c'est Irénée. Le moi qui la poursuit, c'est celui qui trouvait Irénée adorable. Il est d'hier: Je l'ai en moi. Il se regrette, et cependant il n'est plus moi. Mais j'agis pour nos

compte. C'est le moi-Célestin aidé par le moi-Lampédouze.

Tâchez de vous tirer de là. Je pars dans 5 minutes...

### *2 Avril.*

Je commence à reprendre goût à l'existence. Je vais, je viens, je me dessine. Le monde environnant me frappe. Il me séduit. Je cherche le sublime. Je reprends signification. Je m'exprime. Je vois la forme des maisons. J'accorde une importance énorme au prix de ma chambre d'hôtel, (il est exagéré). J'ai réoccupé, un à un, tous les postes d'écoute que j'avais disposés à la périphérie de mon âme. Je broute, je cabriole un peu, j'ai le printemps au bout des ongles. Quatre boules d'azur. Je jongle, pour ne pas me prendre au sérieux. Il n'y a pas de doute, je vais mieux...

A Syracuse, j'ai revu Cressida, (cinq minutes à peine) droite devant son wagon-lit. Son corps ne faisait pas un pli. Le chef de gare jouait de la flûte.

J'ai pris le train suivant, comme de juste.

A Taormine, j'avais si bien combiné mon horaire, qu'avec une délicatesse exquise, je suis arrivé, exactement, quatorze minutes après son départ, sans qu'elle ait pu m'apercevoir. C'est une réussite...

... Je voyage. Je vais. Toute la logique d'Aristote

se regroupe et s'ordonne autour de cet élan. Je vais. J'ai remis dans mon sang la jeunesse et le mouvement. Je marche, le sternum tourné vers l'avenir. Je ne dis plus : laissons venir. Je pousse devant moi le paysage. J'enfonce une lance vermeille au cœur de l'horizon, si tendre ! Je triomphe. Je crie. Je passe de la déflation à une monnaie saine. Et tout cela parce que, sans risques pour moi, en moi, j'ai retrouvé un moi qui aime. Et si ce moi abordant Cressida (tout est possible), se mettait tout à coup à lui dire : « Non, je ne vous hais pas, ô double d'Irénée, » Cressida ne pourrait se fâcher contre lui, parce que cet aveu ne toucherait en elle que son autre personne, pour tout dire son Irénée, et je conserverais mon sang-froid et ma désinvolture en ajoutant : « On a parlé, ce n'est pas moi, ô adorable créature. » Mais, vous le pensez bien, je ne le ferai pas, car je suis infiniment plus à mon aise sous cet incognito qui me protège.

Roulons...

Franchissons le détroit de Messine en ferry-boat. Remontons vers le point ultra-sensible de l'amour, plus au Nord, pas trop, juste aux confins de l'aveu-catastrophe, sur ce fil d'équilibre où nous trompons si dextrement les lois de la pesanteur. Sentir que l'on peut se livrer (sans courir le moindre danger)

au désir d'être aimé par une âme qui vous ignore, quelle douceur ! Ce ne sont alors que délices, qui naissent merveilleusement de mille rencontres heureuses, des hasards, des fausses démarches, des impulsions, inattendues, de tout ce qui entre ou qui sort sans permission, la mère noble, le garçon, et cet aquarelliste qui se pose devant une petite rose...

*Amalfi.*

La nuit tombe.

Filons sur Ravello par routes serpentine.

Cressida-Irénée est passée par ici. A tout hasard je lis le Baedeker...

## XI

Montée à travers les jardins.

Ma calèche est ornée de plumes mauves. Le cocher, qui a fait son prix, souffre. Je le laisse souffrir.

...Irénée-Cressida... Cressida-Irénée...

Nous sommes arrivés.

Il fait chaud. Rien ne bouge.

Le nez flotte.

Sur les oliviers pleins de roses l'hôtel est pur. La clientèle se repose. C'est, je crois, une bonne chose.

Le soir tombe...

Où es-tu ? Te verrai-je apparaître ?

Ah ! quelqu'un vient... Ce n'est pas toi. Attendons.

Une colombe sur le toit...

Chaises longues...

Parfois on voit passer une sorte d'Ombre de Nietzsche, très polie, avec un paquet de moustaches, comme feu Matthias Corvin.



Trois vieilles dames respirent tendrement une tige de cinéraire.

L'hôtel est suspendu au-dessus de la mer. Il se balance.

Des balcons sont posés tout autour du vertige.

Entre un poète (Suisse).

Lisons l'album des voyageurs.

*« O natura, natura, il tuo candore, la tua soavità, la tua bellezza, tutto è racchiuso in questo piccolo ma splendido Paradiso.*

*Cesare Caccavelli. »*

Cressida-Irénée, vous reverrai-je?...

La queue droite, la barbe en l'air, une chèvre est pendue à une touffe d'herbes. Une fleur de cytise à l'oreille, elle coupe d'un coup de dent l'ancolie bleue.

Irénée vous fûtes ma vie...

*« Herrliche Aussicht, prächtiger Wein*

*Könnte man immer hier oben sein. »*

dit sur l'album *Herr Kurtius Klingsor, Regierungs Rat in Ministerium der öffentlichen Arbeiten.*

... Elle doit se faire les ongles, se les polir, se les nuancer pour le repas du soir.

En attendant, sur la terrasse où j'ai pris place,

devant le couchant coloré, quatre ou cinq peintres britanniques font des chefs-d'œuvre authentiques.

Une tour, un pin, un cyprès.

Dans cet hôtel, vraiment, l'air est bien idyllique. Tout le monde peint, peint, peint, peint...

Deux grandes jeunes filles enlacées disparaissent de la terrasse... La bibliothèque est ouverte. Une très vieille demoiselle y lit : « *The talking horse*, » par Austey, à moins que ce ne soit : « *Wild whales*, » par Georges Borrow.

Comme tout est charmant !

Pas un Français...

Un vénérable lord, assis devant la mer, en prenant un cocktail d'émeraude et de chrysoprase, a déposé, pour en jouir, sur sa table de marbre, le temple de Pestum en sucre caramélisé.

Nuit. Coulée de lait bleu...

Les jeunes filles enlacées sont revenues sur la terrasse, molles, les mains encore humides d'eau.

— My love...

Ce n'est pas Cressida, ce n'est pas Irénée...

Par bonheur !

Ir'ai-je dormir?...

## XII

Je l'ai revue.

Je suis sûr maintenant que j'aimais Irénée. Car elle a la même façon de disposer les lignes de son corps flexible, dans le sens des mouvements de l'âme, sans couper son désir d'un geste inopportun, sans se contrarier elle-même, sans prendre un seul charme en dehors de ses charmes. La courbe où se dessine sa jeunesse est cependant plus calme. Un départ vif, l'élan, c'est un sang généreux qui parle, et puis un arrêt... Oh ! Exquis ! Toute retenue est exquise. Pas de chute... la grâce d'une lente retombée...

Je sais bien qu'elle cherche à plaire, et je préférerais sans doute qu'elle plût sans le désirer. Mais suis-je ici pour la connaître, quand je m'enchanté à la rêver ? Alors que m'importent ses fugues intérieures ?

Je renais. N'est-ce pas assez ? Je sens les Dieux de la jeunesse. Que va-t-il arriver ? Tout m'intéresse...

Le décor de nouveau est devenu vivant...

## XIII

J'ai bien dormi. Les profondeurs de mon lit étaient fraîches. Pour trouver le fil du sommeil, je me suis mis à penser à la première rencontre de Jules César et de Cléopâtre, sur le môle d'Alexandrie. On parla grec. Hélas ! qu'est devenu ce peu de phosphore?...

Irénée-Cressida s'est levée à onze heures. Elle couche au-dessous de moi.

A onze heures trois quarts j'ai entendu sa voix. Elle lisait tout haut une lettre à quelqu'un que je ne connais pas. (C'est curieux, il y a toujours quelqu'un que l'on ne connaît pas, et, quand on le connaît, on n'est pas content.)

Elle lisait :

« Darling, nous avons fait tout cet hiver une noce furieuse à Ismaïlia. La Compagnie du Canal nous avait prêté un cruiser peint en mauve. Clairs de lune admirables. J'ai emporté mes quatre gramophones dans les sables pour y danser le black-bottom, un

black-bottom à moi qu'on ne pouvait danser que là. Le chien mangeait des huîtres, darling, on était nues. Vous vous rappelez ce midship, un amour... Il vous faisait un peu la cour, mais oui, darling, et vous toujours si pure ! ah ! si vous saviez comme je vous chéris ! Vous êtes une adolescence... Et puis vous valez mieux que moi... Silence ! Oh ! je voudrais être battue, moi si coupable, par votre main fraîche... »

Deux rires, l'un très bon, l'autre moins... (Oh ! bien moins...)

Mais en somme, vous l'avouerez-je ? je suis content du contenu de cette lettre. Je le vois maintenant, Irénée était pure.

A midi, Cressida m'a regardé. Elle était, sauf les jambes, respectablement mise. J'ai compris.

Le soir, elle se déshabille. Elle apparaît, vêtue simplement d'une fleur d'héliotrope. N'est-ce pas charmant ? Et si pure...

Mon esprit joue. Je suis seul. Personne ne me dit un mot, et pourtant j'ai la sensation qu'on a parlé de moi, à table, une sensation dans le dos, qui m'a immédiatement obligé à tenir ma fourchette avec quelque élégance. Vrai ! je n'ai jamais de ma vie découpé une côtelette avec autant de délicatesse. J'en ai du reste perdu la moitié. Quel dommage !

Cependant Cressida-Irénée croquait une amande.

L'année, on le sentait aux pointes des tonnelles, s'échappant des bras de l'hiver, inclinait à donner au printemps quelque assurance de tendresse. Toute la montagne embaumait. Dans la cathédrale les cloches étaient fleuries de genêts et de fleurs d'aubépines. Parfois on entendait un violoncelle jouant une fugue de Bach dans le fond d'un palais préraphaélite. Trois Allemandes mangeaient du saucisson sur leurs genoux, devant une fontaine. Tout était calme. J'ai gardé ce tableau dans mes yeux. Serait-ce le bonheur parfait?

Je le crains. Je le crains, car je sens qu'il y manque quelque chose. On ne saurait tenir plus de satisfaction en si peu de matière, et cependant j'y devine l'absence d'un bonheur plus essentiel. Je regarde la mer. Je regarde le ciel. Ma chaise longue a pris mes tendres habitudes. La cuisine est parfaite. Le service au-dessus de tout éloge. Il y a de petits rideaux blancs en mousseline (ce sont robes de communiantes) pendus à ma fenêtre. Les pensionnaires parlent à peine. Une même sérénité ramène toutes les formes de l'esprit et du paysage à la paix. La montagne en entablement est un grand chapiteau de temple. Et l'on jouit de soi, et cela est si rare, tant on est d'ordinaire mécontent ou simplement indifférent, qu'on prend plaisir aux moindres choses. Tenez, vous le

voyez ce coiffeur sous les roses ? Il taille les cheveux à un enfant. Il dépose sa cigarette sur le rebord d'une cuvette, et il porte son peigne en guise de pochette, et je ne sais rien de plus doux ni de plus pénétrant que ce parfum à la violette dont il inonde son petit client.

Et cependant, je le répète, il y a dans le cœur de ce monde enroulé autour de deux ou trois églises, de quatre hôtels sous les charmilles, et d'une quarantaine de maisons, un principe de déraison qui me travaille.

Le bonheur n'y est, il me semble, que l'attente muette du bonheur. D'autres plaisirs, d'autres ivresses, soulèveront ailleurs la fureur de nos sens. Ici l'on se pénètre. On ne se livre pas au premier mouvement. Sans espérer on peut attendre. Ah ! cela gonfle délicieusement la gorge, cela angoisse, cela pèse, et, je ne sais pourquoi l'on se rase de frais tous les matins et l'on est toujours prêt à se montrer dans sa forme la plus charmante. Toutes les courbes de l'attente, cet angle de maison, le tournant de l'escalier sombre, tout, vous dis-je, vous donne une palpitation. Qu'est-ce qui va surgir ? Oserai-je tourner la tête ?...

Ah ! que n'ai-je une flûte où souffler, cette nuit, les louanges de la Déesse d'Amathonte !

Car c'est elle qui mange à trois mètres de moi, chaque soir, toute nue et tendrement muette, les yeux baissés sur son assiette, attendant, elle aussi, je ne sais quoi. Il n'y a qu'elle. Et tout l'émoi qui force et qui travaille, droit au cœur de l'hôtel, c'est elle qui l'inspire. Je suis seul sans doute à la voir, immobile, méditer cette catastrophe. Elle l'a deviné et ne dit mot. Mais parfois l'on comprend, au mouvement de ses épaules, qu'elle sait que je pense à elle. Le garçon lui sert une sole. Elle respire une tige d'œillet. Le garçon a l'air éveillé. Il ne lui manque que la parole. C'est un homme. Et pourtant il n'a pas deviné le véritable nom de cette pensionnaire. Certes il est troublé. En servant cette table en fleurs, il touche un délicieux pourboire de volupté. Mais le nom, le vrai nom de cette chair parfaite, personne, sinon moi, ne le connaît. Personne, non, pas même le poète suisse.

Il y a des grâces d'état...

Je ne suis plus seul. Je soupçonne une complicité obscure. Pas un regard. Pas un sourire, mais une commune pensée ou plutôt, car comment nommer cette pensée, un commun besoin d'attention. Jamais je ne lui parlerai. Jamais elle n'aura pour moi la parole la plus banale. Et cependant, parmi ces quinze ou vingt peaux d'hommes et de femmes imbibées d'un



peu d'âme, il n'y a que nous qui soyons unis par des liens surnaturels.

J'en suis sûr car, sinon, pourquoi, hier à midi quatorze, au moment du rosbeef saignant, aurait-elle dit tout à coup, sous le nez du garçon épouvanté, ces simples mots :

— Et moi aussi j'aime les temples...

Ah ! tu aimes les temples?...

## XIV

Tout se précise. Tout. Le paysage se dilate. Les mamelles des monts se gonflent sur les eaux et les pins parasols commencent à tourner. Les vieux Anglais sont écarlates. Ils relèvent le nez pour sentir les pollens, qui les font brusquement éternuer. Tout un bouquet d'œillets éclate au bout de la terrasse. Une vieille lady prend des notes sur un calepin mordoré. Quelques cloches devenues folles dégringolent dans la vallée. Les sacristains sont pleins de roses. Dans les gargottes de campagne le vin doux colore les tables. Les petites brigades de carabiniers de village étendent leur linge aux fenêtres. Les sacs de poste sont parfumés. L'hôtel se peint lui-même en rouge et les cyprès se plantent mélodieusement aux points les mieux appropriés pour nous émouvoir. Dix colombes font leur service dans les airs.

Cressida-Irénée s'est retirée, comme toujours, dans sa chambre peinte à la chaux. Qu'y fait-elle?...

Des tons plus chauds se sont glissés sur les murs des jardins. Les maisons accusent leur style. Les marmittons de la cuisine se sont fait des yeux en amande. Les patrons eux-mêmes, poussés hors de leur ligne habituelle, montent les sauces. On voit tomber sur les grappes de chèvre-feuille les abeilles gavées de cytise.

Des groupes de chaleur se réunissent, bouchent l'horizon et s'attroupent peu à peu autour des maisons. La circulation des vents est interrompue dans l'espace. La mer bloque les ports et les poissons fluides flottent languissamment dans les eaux chaudes. Le jour rassemble ses couleurs pour les emporter. Elles cèdent aux pressions d'une nuit secrète. Penché sur un petit miroir d'argent poli, un jeune Suédois à l'air de se complaire aux jeux qui perdirent Narcisse. Il est fin comme l'hyacinthe et il ne voit que son image insaisissable.

Toute la Nuit traînant le sable des étoiles est maintenant autour de nous, sur nous, en nous, pénétrante. Une augmentation de l'être incommode le va-et-vient de nos petites habitudes. On ne peut plus penser facilement : « Tiens, demain, je prendrai un bain » ou bien : « J'écrirai à tante Olympe, » car un autre souci, mais qui n'a pas de face, se moule exactement sur nos formes intérieures, sans y laisser un creux. On se dit : « Tout à l'heure. » Quoi, « tout à l'heure » ? Je ne sais.

Quelque chose, un possible, et ce doux mouvement, dans le cœur, du désir qu'on abrite, désir au corps charmant qui se tourne dans son sommeil et que peut-être on ne verra jamais...

Aphrodite, mon âme, écume de la mer, saviez-vous que je vous aimais?...

Mes relations habituelles, depuis hier, se sont désaccordées. Mes trois ou quatre « moi », qui semblaient si bien emboîtés les uns dans les autres, commencent à réclamer, chacun son dû, et à se replier sur leurs points de contact essentiels avec les mystères du monde. On les voyait se succéder comme les vains reflets d'une personnalité apparente, tandis que maintenant ils ont l'air de coexister.

L'un d'eux m'enchanté, un Lampédouze en fleur qui se tient devant un jardin, qui sourit et qui ne dit rien, adolescent comme une allégorie. Méfions-nous de lui... un peu d'âme dépasse... Je fixe deux ou trois souvenirs (par exemple, le prix d'un beefsteack à Palerme et d'une côtelette à Syracuse) pour ne pas me laisser entraîner au néant. Tout est possible, évidemment, mais à la condition de se perdre. J'oppose à cette liberté quelques réactions animales. Il faut être malin avec soi-même. Car je me connais. Mes raisons prennent en ce moment la forme de tonnelles, elles se mettent en berceau, en divan,

en sofa, en tout ce qui délie. Trop de bien-être. Mais la Vénus-Inquiétude, par bonheur, ne m'a pas quitté.

C'est vous qui êtes mon amante, vous qui vivez toujours dans le cœur des mortels intelligents, vous, Erycine, vous le charme de Paphos, vous qui, suivie de quatre malles colossales, promenez cette année dans ces pensions d'esthètes la plus simple de toutes les beautés. Cressida, je sais qui vous êtes. Vous fûtes Irénée. Aujourd'hui, sans laisser tomber derrière vous la moins divine de ses grâces, vous affermisiez dans mon cœur une passion que je croyais frivole. Vos arguments, vous qui avez les cuisses délicates, me parurent parfois d'éphémères raisons. Je vous aimais pourtant. J'ai caressé vos seins fragiles. J'ai constaté qu'aux jeux d'amour il n'y a qu'une faute impardonnable, je ne vous dirai pas laquelle. Désormais, je mets bien au-dessus des petits syllogismes la mesure de votre bouche...

Où êtes-vous? Vous n'êtes jamais là. Une apparition... Une fuite... Je cherche ce double qui se détache de vous-même et qui, pour se plier à mes moindres désirs, sans que j'aie besoin de les dire, rayonne devant moi.

Est-ce vous qui avez disposé adroitement sous la colonne peinte, dans un rocking-chair si plaintif, cette jeune fille en volute?

Elle est rose et blonde. Je repose à quatre pas d'elle. C'est une offrande. Elle soupire, quatorze ou quinze fois à la minute. Que veut-elle?...

Mais ne dispersons pas nos élans de jeunesse.

Contentons-nous de notre bien. Je vous aime trop, Cressida, pour ne pas désirer que vous demeuriez pure, même aux dépens de ma tendresse. Et, pour vous conserver intacte, tout en vous enfonçant au cœur de ma passion, je me jette sur votre double.

Irénée, je n'ai pas cessé de vous aimer. Demain, que dis-je? ce soir même, bouclant ma valise de cuir où je vais déposer, entre deux caleçons courts et un pyjama mauve, cette branche de myrte, je partirai vers vous qui m'attendez peut-être.

Je ne vous verrai plus, Cressida. Ce vieux village de montagne, vous lui avez donné l'éternel. Vous y fûtes logée dans la chambre aux Sirènes, cette chambre où, dit-on, l'archevêque de Ravello venait lire Moschus et Bacchylide.

Adieu.

Vous êtes là. Vous y serez toujours.

Le drame n'admet pas que je m'attarde à dire tout ce que j'ai compris.

Le jour tombe.

Une dernière fois, la jeune fille qui soupire, aux

frais de la pension, pour donner aux clients, sur ce plan élevé où l'amour nous tourmente, quelque illusion du possible, soulève, en me voyant, la coupe de son corps. A la pointe des seins, on devine son âme, ou plutôt ce qu'on dit son âme, sa chair, retraite de fraîcheur...

## XV

### *Paestum.*

Je me suis détourné de mon chemin. L'atttrait des temples...

Ça, c'est plus fort que moi. Ces beaux triangles purs, ce groupement viril de colonnes...

Je suis heureux. J'aime. Je sais enfin que j'aime. Allons-y !...

Quand tout est beau, si beau, il n'y a rien à dire. Je ne dis rien. Je m'assieds... La sagesse.

Lézards peints. Herbes de mon pays. Tenez, là, une racine du Saint-Esprit.

Quant aux roses...

Un caboulot vend du vin noir et de la peau de côtelette de chevreau fumée. Une administration attentive aux Beaux-Arts a entouré les deux sanctuaires de pierre avec des fils de fer, et placé ses tickets au bon endroit.



Quatre maisons. Le télégraphe. Une antique villa inhabitée...

Il fait chaud. Pas un chat.

Je ne pense à rien. Je m'allonge. Je m'allonge toujours dans les temples. J'y suis bien.

Pays plat jusqu'à la mer.

Et la mer d'un vert tendre... Une frange d'écume...

Arrière pays de montagnes.

Oui, ils avaient raison...

Le temps passe, satisfaisant. Peu à peu il se ralentit, il se pose en blocs çà et là. Il s'arrête...

Ils ont eu raison sans vexer...

Pas de mélancolie.

Le temps ne bouge plus. C'est un buffle écroulé qui dort sur ses fanons, dans l'herbe haute, au pied du temple de Neptune.

Plus de successions. Des coexistences.

Un chariot qui passe sur la route transporte, mais trop tard, trois caisses de quinine.

Ville rasée par les moustiques.

Et la fièvre déesse...

Je suis là depuis ce matin. Je ne remue pas...

... Le jour laisse, sans toucher au temps assoupi, les plans éblouissants de sa perfection. Il se retire du réel. A mesure qu'il s'en écoule, fluide et doux comme du miel, toute la terre se colore. Émue

par ce repli qui lui semble un départ vers l'inconstance, la Terre, fait jaillir pour l'enchaîner encore, elle qui vit de sa clarté, les nuances du soir, vains adieux qui l'implorent. Elle tend sur les monts ses coupes bleues, les ombres. Et tandis qu'il se glisse au flanc d'une colline, pour s'échapper et fuir, l'infidèle, elle gonfle un sein, un mamelon, et traîne son grand corps vers le Soleil qui l'abandonne.

Mais il la repousse en riant. Elle ne peut l'atteindre. Une immense mélancolie s'élève du fond de l'Orient. Un peu de brise achève d'approfondir l'appel des formes abolies. Elle étend l'horizon jusqu'aux tombes de la lumière, où se forment déjà les berceaux de la nuit.

Toutes les maisons de la terre, les villages, les métairies, les huttes de bergers, les fermes solitaires, avant que l'ombre ait mis ses peuples étrangers dans les bois et dans les vergers, se rassemblent au cœur de leur chaude patrie.

Alors tandis que la nuit tombe, la beauté des temples grandit. Seuls, devant l'abandon du soleil qui s'enfonce, comme un roi, au sein de la mer, pétrifiant le temps et créant l'immobile, ils opposent tous leurs frontons aux dieux de l'ombre. Ils ne luttent pas. Ils dominent. Du moment qu'ils sont là, plus rien ne passe.

L'évanouissement, le départ, l'inconstance, tous les possibles de l'espace, se détachent du mouvement... Intelligence, intelligence...

Le gardien du temple sommeille.

C'est curieux. Rien ne bouge en moi. Pas d'éveil. Aucun éclat d'enthousiasme. Le cœur bat. Synchronisme pur.

Une coulée de paix...

Le paysage, qui s'ébranle toujours à mon passage, aujourd'hui reste sage.

Fixé, je suis fixé. Et cependant, je vis, je n'ai jamais vécu si pleinement. Ma vie...

Irénée tout au bout du rail... (que de bifurcations en route !)

La voilà sur le quai.

Je débarque, les bras chargés de temples.

Confusion des petits gigolos à la suite.

Irénée :

— Toujours imprévu ! Ah ! je suis triste...

Grands yeux plaintifs en améthyste vierge.

L'Aphrodite de Ravello...

Je pense au pays d'Arles...

Tout va bien... Tout va bien... Tout va même très bien...

Hein !... qu'y a-t-il ?...

Mais quelqu'un est là qui me parle ?...

Célestin !

Comment ? Célestin !

Célestin devant moi !

Ganté !...

Noir !...

Convenable !...

Ah !...

Célestin entre deux colonnes !

Célestin !

Mais oui ! c'est le vrai Célestin, le Célestin qui aime !

Ce Célestin s'allonge et parle.

Il me dit :

— Monsieur, depuis un mois, je vous cherche partout. J'ai raté je ne sais combien de correspondances. J'ai traversé la mer. J'ai vu Palerme, Sélinunte, Ségeste, Trapani, Agrigente, Syracuse, et j'ai fait tous les sanctuaires : ceux de Junon, ceux de Mercure, ceux de Jupiter, ceux de Diane. Les portiers d'hôtel me disaient :

— Vous cherchez M. Lampédouze ? Vous le trouverez dans les temples.

J'y allais. Vous n'y étiez plus.

Mais il en restait un, un seul, et vous y êtes. J'arrive. Un problème terrible occupe mon esprit...

— Ah ! je vous plains, lui dis-je. Il faut comprendre

ce que j'ai compris. Ouvrez l'œil. Regardez-moi bien. Je ne pense, monsieur, absolument à rien. Effet de cette architecture. Penser, se dispenser, se perdre en pure perte. L'unité, voilà ma trouvaille. Et ce temple, dont vous parlez avec légèreté (parfaitement ! je le sens bien, inutile de le nier) me dispense de réfléchir sur des cheveux coupés en quatre. Je suis un bloc, monsieur, et un vrai bloc, un bloc métaphysique. Que voulez-vous de moi qui ne vous comprends plus?...

Célestin me regarde et me dit tristement :

— Quand vous m'eûtes quitté, ma vie entra dans la lumière... Temps heureux ! Idoline m'aimait, et sa mère s'attendrissait de plus en plus. M<sup>me</sup> Goudre, qui crie, mais cède, je le sais, avait dû se résoudre à nous fiancer. On dressa des listes antagonistes où s'opposaient nos qualités. Idoline, pour me complaire, acheta un bel exemplaire de l'*Éthique* de Spinoza. Elle en eut le mal à la tête. Et nous lisions aussi les doux poètes. Dieu sait, monsieur, s'il y en a ! Nos âmes se fondaient en harmonies parfaites, et, pendant ce temps-là, on empilait des torchons et des draps, des serviettes, des matelas, dans des malles très nuptiales. Le père se montrait excellent camarade. Tous les cousins venaient me voir. Ils me regardaient curieusement, pendant cinq minutes,

sans prononcer un mot, puis s'en allaient. La mère devenait coquette. Je l'entendais qui soupirait. Je me disais : « Elle a peut-être envie de se remarier. » Elle m'avait brodé une casquette. Tout marchait donc à souhait. Un soir, elle alla même jusqu'à dire : « Écoutez, on vous donnera la mandoline. » C'était le maximum. Et naturellement je l'acceptai, par bonté, par pure bonté. Un crescendo sentimental entraînait toute la famille. J'en étais même un peu inquiet, mais je me rassurai, en pensant à part moi : « Je filerai avec la fille. Ils ne nous reverront jamais. »

Tout était prêt, le curé, le notaire, l'âme. On s'était réuni dans le salon. On avait allumé deux bougies sur la table. Les spectateurs s'étaient assis. Vous voyez ça d'ici.

Le notaire se lève.

Un petit cri.

— Je me sens mal, gémit M<sup>me</sup> Goudre.

Et puis elle s'écrie :

— Apportez-moi une infusion de camomille. Tenez, vous, Idoline, qui êtes là à ne rien fichez de vos dix doigts, courez, préparez-la, ouste ! Je sens que je m'évanouis... Oh ! là, là !... En vitesse !... Je vais passer... Allons !... grouillez-vous, mollichonne...

Idoline pâlit.

La mère se redresse, toute blanche. Elle glapit :

— Madame, sachez qu'Idoline n'a jamais mis les pieds à la cuisine. Nous l'avons élevée tout à fait comme il faut. Si vous voulez un verre d'eau...

M<sup>me</sup> Goudre me regarde.

Je regarde M<sup>me</sup> Goudre.

Pour la première fois de notre vie, nous nous comprenons.

Je fixe mes deux yeux dans les yeux d'Idoline. Pour toujours !

— Ah ! filons ! clame M<sup>me</sup> Goudre.

Nous sortons comme dans un rêve. Et voilà. Maintenant que faut-il faire ?

Célestin se tait.

— Monsieur, lui dis-je, permettez-moi, avant de vous répondre, de courir jusqu'au télégraphe. Vous m'attendrez ici, sous ce large pilastre, colonne IV.

Je bondis.

Le télégraphe est à vingt mètres. Et quel télégraphe !

Je câble :

« Irénée

*Hôtel du Lido*

*Venise.*

*Urgent. Répondez Paestum Temples.*

*Savez-vous faire la cuisine ?*

*Tendrement.*

*Pierre Lampédouze. »*

Le télégramme se déclanche. Je me retire.

Célestin est debout sous la colonne IV.

Il regarde ses pieds. Je regarde les miens.

Un pâtre fait brouter deux chèvres.

Le soir...

Quelques tamarins dans les sables.

Les épaules du vieux Neptune s'habillent d'outre-mer.

*6 heures.*

Célestin a fini de regarder ses pieds. Il a tiré un crayon de sa poche, et, sur un carré de papier, il dessine un symbole Isiaque.

*6 h. 20.*

Nous n'avons pas échangé une parole.

*6 h. 35.*

C'est la nuit. Le gardien dort toujours. Il y a des moustiques...

*7 h. 50.*

J'attaque tout doucement mon âme avec des mots, à peine murmurés, d'espérance et de doute.

C'est surtout l'espérance qui l'énervé.



8 heures.

Célestin s'est allongé par terre. Les moustiques nous ont piqués.

8 h. 20.

On voit une lanterne qui nous cherche.

Le gardien dort toujours.

C'est le télégramme-pourboire.

Bien. Deux lires...

La lanterne s'en va.

Célestin n'a pas remué.

Je décachète la dépêche. Je frotte une allumette-bougie...

Je lis.

Je lis à haute-voix :

« *Pierre Lampédouze*

*Paestum*

*Temples*

*Pensez-vous? Quelle horreur! Pas même une omelette!*

*I love you*

*Irénée. »*

Sur nous, les splendeurs sidérales...



## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

LE QUARTIER DE SAGESSE, *roman.*

PIERRE LAMPÉDOUZE, *roman.*

LE SANGLIER, *roman.*

LE TRESTOULAS, *roman.*

L'ÂNE CULOTTE, *récit.*

HYACINTHE, *roman.*

LE JARDIN D'HYACINTHE, *roman.*

MALICROIX, *roman.*

SYLVIUS, *récit.*

LE ROSEAU ET LA SOURCE, *poésie.*

DES SABLES À LA MER, *récit.*

SITES ET MIRAGES, *récit.*

ANTONIN, *roman.*

LE MAS THÉOTIME, *roman.*

MONSIEUR CARRE-BENOIT À LA CAMPAGNE, *roman.*

L'ENFANT ET LA RIVIÈRE, *récit.*

L'ANTIQUAIRE, *roman.*

LES BALESTA, *roman.*

LE RENARD DANS L'ÎLE, *récit.*

SABINUS, *roman.*

BARBOCHE, *roman.*

BARGABOT suivi de PASCALET, *récit.*

SAINT JEAN BOSCO, *biographie.*

UN OUBLI MOINS PROFOND, *souvenirs.*

LE CHEMIN DE MONCLAR, *souvenirs.*

L'ÉPERVIER, *roman.*

LE JARDIN DES TRINITAIRES, *souvenirs.*

LE CHIEN BARBOCHE, *récit.*

MON COMPAGNON DE SONGES, *récit.*

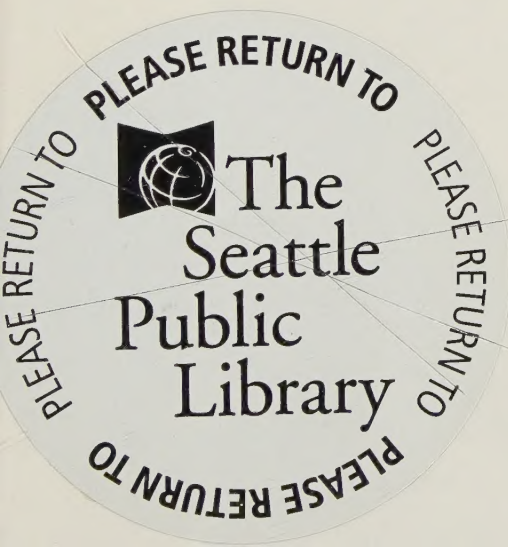
UN RAMEAU DE LA NUIT, *roman.*

LE RÉCIF, *récit.*

TANTE MARTINE, *roman.*

UNE OMBRE, *roman.*





# HENRI BOSCO IRÉNÉE

Pierre Lampédouze et Irénée : la fantaisie aux prises avec le caprice et l'amour. Capri, Naples, Ravello, la Sicile servent de décor. Mais le vrai décor de ce roman d'amour est intérieur.

Irénée se manifeste par des jeux, des inconséquences, des ruses, un sang vif qui se disperse, le goût de la lubie, de l'imprévu. Elle a la superstition de la perversité, malgré ses naïvetés et ses innocences. Et puis elle danse...

Et en face, un danseur aussi, lancé sur les traces d'une ombre, l'Ombre même de son désir.

Comme fond, la mer. Comme ciel, quelques pans d'azur. Et partout, le souci secret de vaincre.

Ce roman qui parfois s'épanouit en poème est un de ceux qui ont fait découvrir Henri Bosco.

